

LIBERTÉ

DE

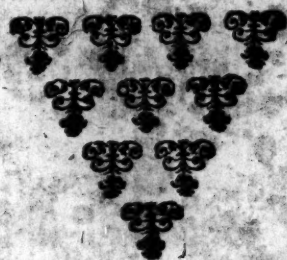
CONSCIENCE

RESSERRÉE

DANS DES BORNES

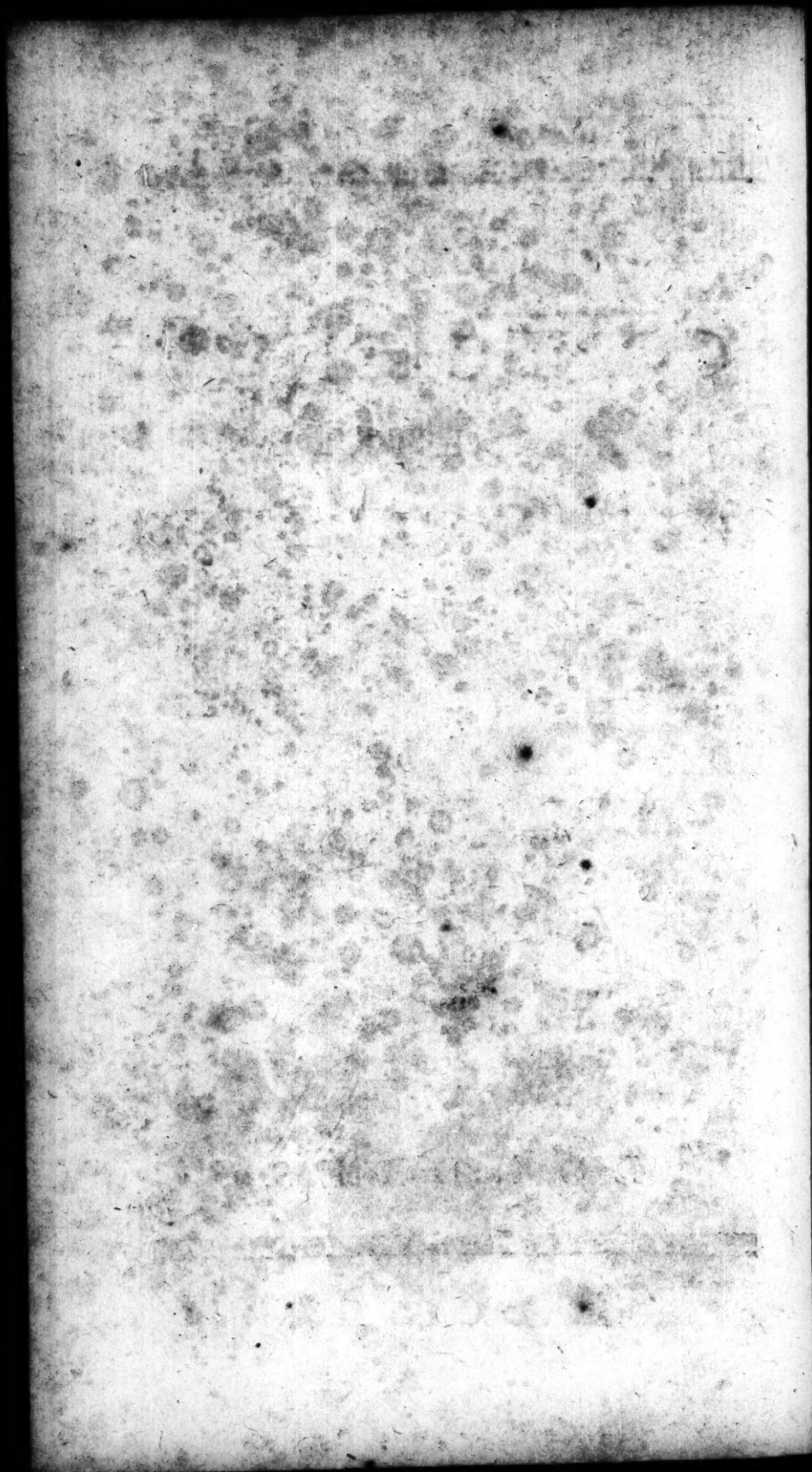
LEGITIMES.

SECONDE PARTIE.



LONDRES.

M. DCC. LV.



D
T
I
I
V

T A B L E

DES CHAPITRES

DU LIVRE SECOND.

TOLERANCE CIVILE.

- I. D'où est provenu parmi les Chrétiens le Dogme de l'intolérance civile en matiere de Religion , & combien il est dominant parmi eux. pag. 1
- II. A quelles marques on peut connoître que le dogme de l'intolérance est étranger au Christianisme. II
- III. Que l'intolérance nuit beaucoup à la vérité du Christianisme , sur lequel elle répand un caractère de fausseté qui lui devient commun avec le Mahoménisme. 13
- IV. Que l'intolérance rend odieux le Christianisme , & qu'il lui ferme toutes les avenues dans les pays des infidèles , soit idolâtres ou Mahometans. 16
- V. Que l'intolérance rend vaines les plaintes des premiers Chrétiens contre les persécutions payennes. 23
- VI. Que la vérité ne peut avoir le droit de persécuter l'erreur , qu'aussi-tôt l'erreur ne s'attribue le même droit sur la vérité. 30
- VII.

TABLE DES CHAPITRES.

- VII. *Que la vérité ne se persuade point par la force , mais seulement par la raison.* 37
- VIII. *Examen des preuves de S. Augustin sur l'intolérance , avec la réfutation de ces mêmes preuves.* 49
- IX. *Que s'il est permis de persécuter les hérétiques , on peut aller jusqu'à les faire mourir.* 69
- X. *Que les loix pénales sont nuisibles au progrès de la vérité.* 76
- XI. *Que l'hérésie est un crime , qui , quoiqu'horrible aux yeux de Dieu , merite pourtant beaucoup d'indulgence de la part des hommes.* 85
- XII. *Que l'hérésie est un crime qui n'est point du ressort du Magistrat civil , & que Dieu seul en peut connoître.* 116
- XIII. *Inconvéniens qui résultent de la tolérance civile , déduits & résolus par la sage dispensation du pouvoir dont le Prince est revêtu.* 160



DE LA
TOLERANCE
CIVILE
EN MATIERE DE RELIGION.

*Errer est d'un mortel,
Pardonner est d'un Dieu. POPE.*

LIVRE SECOND.
CHAPITRE PREMIER.

*D'où est prouvenu parmi les Chrétiens le dogme
de l'intolérance civile en matiere de Religion,
& combien il est dominant parmi eux.*



INTOLERANCE civile tient de si
près à l'intolérance ecclésiastique,
qu'on ne doit presque point s'éton-
ner que l'une ait entraîné l'autre,
quoiqu'elles soient deux choses absolument
différentes, & qu'il soit de l'intérêt commun

Part. II.

A

de

T O L E R A N C E

de la religion & de l'état de les séparer. On s'est insensiblement accoutumé à se persuader que l'autorité civile ne devoit avoir aucun ménagement pour des opinions prosrites par l'autorité ecclésiastique, & que le fer & le feu devoient suivre de près l'anathème lancé contr'elles. Plus cette dernière a poussé loin l'intolérance, plus elle a excité la première à seconder ses vues. L'église Romaine, comme la plus intolérante de toutes les sociétés chrétiennes, est aussi celle qui a déployé le plus la vigueur de son zèle. A peine Constantin l'eût tirée de dessous terre pour la mettre à côté du trône, qu'elle tourna contre les hérétiques le glaive des Empereurs, & qu'elle opprima par le bras séculier des Princes, ceux que la raison la plus conforme à l'évangile vouloit qu'on ne soumit que par l'instruction fraternelle des Pasteurs.

Les annales ecclésiastiques nous offrent en même-tems l'usage perpétuel des loix pénales contre les hérétiques, & l'exécution exacte & très-sanglante de ces mêmes loix, depuis le tems où les Césars devinrent chrétiens. Telle est l'époque fatale de la persécution des hérétiques, dont nous voyons les fondemens posés dès le règne de Constantin, dont les principes ont été liés, développés, & suivis de siècle en siècle dans la conduite des ministres de l'église ;

&

CIVILE.

& dont les effets inévitables ont été l'abus le plus énorme de la religion, l'anéantissement du bon ordre & du repos public. Mais ce qui fait frémir le plus la religion même dans cette partie de l'histoire ecclésiastique, c'est que des Conciles, des Evêques & les plus éminens docteurs aient vivement sollicité ces loix, qu'ils en aient pressé l'exécution, & qu'ils aient comblé de louanges, jusques dans la chaire de vérité, les Souverains qui les avoient portées & qui les faisoient exécuter avec vigueur. Le zele qu'ils eurent pour le Christianisme, leur en fit oublier l'esprit. Je ne vois que cela qui puisse exténuer une faute, dont les intolérans font aujourd'hui la matiere de leurs éloges.

Que les noms des Constantins, des Théodoses, des Honorius, des Marciens, des Justinien, qui ont fait tant de loix pénales contre les sectaires, ne nous en imposent point; non plus que ceux des Peres qui les ont loués sur ce sujet avec tant d'excès. Osons dire que les uns & les autres ont deshonoré le Christianisme, & qu'ils sont condamnés par les premiers Chrétiens, à qui trois cens ans de persécution ne persuaderent jamais que leur religion les autorisât, tout nombreux qu'ils étoient dans l'Empire, à opposer persécution à persécution, & à faire recevoir par

4 T O L E R A N C E

la force les opinions religieuses dont ils étoient imbus.

J'aime bien mieux la sage modération de Valentinien premier, qui, au dire d'Arminien Marcellin, témoigna une entière impartialité dans la manière dont il en usoit envers les sujets, de quelque religion qu'ils fussent. *Il n'inquiéta personne pour ce sujet : il ne prescrivit pas tel ou tel culte, qui dût être seul permis dans son empire ; il ne fit point d'édits fulminans pour contraindre ses sujets à adorer la même divinité que lui : mais il laissa les choses dans l'état où il les avoit trouvées.* C'est le témoignage que lui rend cet historien payen, auteur nullement suspect.

Voici comme parle ce sage Empereur dans une déclaration, qui ne respire que douceur, humanité & modestie. *Je trouve que l'art des haruspices ne renferme rien par lui-même qui porte à faire du mal : & je ne crois pas que cette pratique de religion non plus qu'aucune autre soit une espèce de crime ; témoin les loix que j'ai faites au commencement de mon Règne, par lesquelles j'ai accordé à chacun une entière liberté de suivre telle religion que bon lui sembleroit. Je ne condamne donc pas l'art des haruspices en lui-même ; je défends seulement qu'on l'exerce d'une manière nuisible. Si dans la suite cet Empereur changea de conduite, s'il persécuta les hérétiques, la faute en est au clergé, qui glissa dans*

CIVILE.

dans cette ame modérée les aigreurs de son zèle.

C'est une tache dans les Peres que ce zèle trop ardent qu'ils ont montré contre les hérétiques ; & tant de siècles , qui se sont écoulés depuis eux jusqu'à nous , ne l'ont point encore effacée. Il est étonnant qu'on puisse imputer à ces grands-hommes d'avoir méconnu l'esprit de leur propre religion , qu'ils aient cru qu'on pouvoit , qu'on devoit même en conscience , persécuter ceux qui ne la suivoient pas , & punir ceux de ses enfans qui en corrompoient la doctrine. Il paroît qu'ils ont mesuré l'équité des choses plutôt par l'utilité présente , qu'par leur vérité. Qu'on lise leurs ouvrages & l'on se convaincra que leurs raisons , pour autoriser les persécutions , ne sont rien moins que solides.

S. Augustin , qui a fait l'apologie des persécutions , avec plus d'application d'esprit peut-être que Tertullien n'a fait celle de la religion Chrétienne , en est un grand exemple. Tout son esprit , & certainement il en avoit beaucoup , n'a pu lui prêter rien , à quoi Bayle dans son *commentaire philosophique* n'ait répondu avec beaucoup de vigueur , & qu'il n'ait entièrement abîmé. Si pourtant quelqu'un s'est trouvé capable de manier avec force la question de l'intolérance en fait de religion , c'étoit sans

A 3 doute

6 T O L E R A N C E

doute ce Pere , si connu par ses différentes victoires contre les hérétiques dont il étoit devenu la terreur ; & puisqu'il est constant que ce bel esprit a échoué dans son entreprise , on peut prononcer hardiment que la question de l'intolérance est une cause désespérée. Ses efforts impuissans , pour lui donner un air de vraisemblance , deviennent pour moi des raisons excellentes , contre ce dogme également funeste à la religion & à l'état. N'est il pas ridicule que les Ecclésiastiques d'aujourd'hui prétendent appuyer de l'autorité de S. Augustin un sentiment , que ce Docteur de l'église n'a pu prouver lui-même que par de très-mauvaises raisons , comme nous ne tarderons pas à le démontrer ? Ils ont beau les répéter exactement , leur cause n'en devient pas meilleure. C'est que ni l'antiquité ni le grand nom d'un auteur , ne sauroient donner à des raisonnemens une force qu'ils n'ont pas d'eux-mêmes. Il étoit réservé à un siècle aussi éclairé que le nôtre , d'attaquer avec avantage un dogme , qui nourri & fomenté par le zèle aveugle des Ecclésiastiques , a jetté dans les esprits des racines si profondes. Mais tel est l'empire de la superstition , que , tandis que la raison élève son trône d'un côté , le plus absurde fanatisme dresse encore ses autels de l'autre. On ne peut trop élever la voix contre les maximes infernales. L'esprit
d'in-

d'indulgence fait des freres ; celui d'intolérance forme des monstres.

Les Protestans , à qui les persécutions suscitées en France contre leur religion ont inspiré beaucoup d'aigreur & d'animosité , ont entrepris de rejeter sur l'église romaine tout l'odieux de l'intolérance ; comme si ce dogme ne lui étoit pas commun avec la Réforme même. S'ils ne m'en croient pas , du moins en croiront-ils le ministre Jürieu , qui parle ainsi aux Tolérans dans sa huitième lettre. » Il est vrai que » la Réforme s'est faite par l'autorité des » Souverains ; ainsi s'est-elle faite à Genève par le Sénat , en Suisse par le Conseil » souverain de chaque Canton , en Allemagne par les Princes de l'Empire , dans » les Provinces unies par les Etats ; en Danemark , en Suede , en Angleterre , en » Ecosse par l'autorité des Rois & des » Parlemens : & cette autorité ne s'est pas » resserrée à donner pleine liberté aux réformés ; elle a passé *jusqu'à ôter les églises aux Papistes* , & à briser leurs images , » à défendre l'exercice public de leur culte , & *cela généralement par-tout* : ce qui » même en plusieurs lieux est allé *jusqu'à* » *défendre par autorité l'exercice particulier du Papisme*. Que peuvent dire les Tolérans ? Le fait n'est-il pas incontestable ? Les Catholiques , en effet , ne sont to-

§ T O L E R A N C E

lérés ni en Suede, ni en Dannemarck. On fait combien ils son abhorrés en Angleterre, & avec quelle rigueur on y exécute les loix qui leur interdisent tout exercice de leur religion. Comment seroient-ils tolérés par les Protestans, eux qui ont bien de la peine à se tolerer eux-mêmes ? il n'y a pas long-tems que les seuls Episcopaux avoient en Angleterre pleine liberté de conscience, tandis qu'on la refusoit aux Presbiteriens ou Non-Conformistes. Il y a des Cantons Suisses qui ne souffrent que la communion Réformée, & qui presque de nos jours ont usé de violence envers les Anabaptistes, les gens du monde qui méritent le plus d'être tolérés. Par-tout où les Lutheriens dominant, les Réformés Calvinistes sont resserrés dans des bornes fort étroites. Ils ne peuvent avoir de temples que hors les murailles des villes. Encore ne sont-ils pas vûs de bon œil par les Lutheriens leurs confreres, qui les haïssent avec autant de cordialité qu'un Janseniste hait un Moliniste. Ils ne sont admis à la communion Lutherienne, qu'en signant un formulaire de foi, qui contient le dogme de l'ubiquité, celui de la presence réelle & de la manducation orale, celui enfin de la rejection de la grace particuliere & de la réprobation absolue. En général, le Calviniste est plus tolerant que le Lutherien.

En

C I V I L E.

9

En sortant de l'église Romaine, les Protestans en ont emporté avec eux l'esprit d'Intolérance, ainsi que toutes les autres sectes qui ont rompu avec elle. Les Moscovites, que le schisme d'orient a entraînés dans la révolte contre l'église Latine, repoussent loin de leurs états toute religion différente de la leur. Je ne connois dans tout le monde Chrétien que les sept Provinces-unies, le pays de Clèves, & les états du Roi de Prusse, d'où les vues sages & politiques du gouvernement ont écarté l'intolérance par-tout ailleurs triomphante. C'est dans ces heureuses contrées, le vrai séjour de la liberté, que chacun peut à son gré exercer impunément, sous la majesté des loix, la religion de sa conscience, & qu'il peut aller au Ciel par le chemin qu'il lui plaît de choisir.

C'est un opprobre pour le nom Chrétien, que cette tolérance qui régne depuis une si longue suite de siècles dans tout le monde Chrétien. De la manière dont les choses vont, il paroît que le clergé de toutes les communions a bien plus d'envie de le perpétuer, que de travailler, par un esprit de douceur & de tolérance, à l'effacer. Mais ne nous y trompons pas. Elle n'est pas, cette intolérance, un caractère propre du Christianisme, comme semblent le lui reprocher, très-injustement à mon

As

avis

10 T O L E R A N C E

avis, les esprits forts; mais elle a sa source dans je ne sai quel esprit de domination qui anime le clergé. Cette habitude où il est d'exercer un pouvoir sacré, qu'il ne tient point du Souverain; celle de recevoir perpétuellement des hommages d'autant plus profonds, qu'il est le ministre de la divinité même & qu'il dicte au peuple les oracles de vérité, ont insensiblement élevé l'idole du despotisme qu'il affecte sur les consciences. Abusant du respect dû à la religion, il a surpris celle des Princes, pour en extorquer des Edits fulminans contre les religions des Non-Conformistes; & à la faveur d'un titre aussi imposant, il a usurpé le droit injuste de gêner les consciences en matière de religion.

Le dogme de l'intolérance est par lui-même trop contraire au droit naturel; il cause trop de maux dans les états par les guerres qu'il y allume & par le poison dont il infecte les esprits & les cœurs, il flétrit trop ignominieusement la religion, il la rend trop odieuse à ceux qui ne l'ont pas encore embrassée, pour que je puisse me persuader que le Christianisme l'adopte. S'il est vrai que sa gloire & ses intérêts nous soient chers, nous devons travailler tous tant que nous sommes de Chrétiens, à le défendre d'un reproche aussi injuste qu'odieux. Il est humiliant sans doute pour lui, que

que ses ministres allient leurs défauts avec sa divinité, & qu'ils couvrent de son voile sacré leurs passions. Mais *celle est la grandeur & la force de cette même religion*, comme le dit le Parlement de Paris dans ses dernières remontrances au Roi, *qu'elle ne peut être ni affaiblie ni deshonorée par l'abus qu'en font les hommes à qui le ministère en est confié,*

CHAPITRE II.

A quelles marques on peut connoître que le dogme de l'Intolérance est étranger au Christianisme.

JE suppose comme un principe incontestable parmi les Chrétiens, que leur religion est vraie & divine. Le principe ne peut m'être accordé par eux, que je ne les oblige de convenir qu'elle ne professe aucun dogme, qui ne soit d'une extrême utilité pour les états où elle est la religion dominante. Car c'est un autre principe non moins constant, qu'il n'y a rien de vrai qui ne soit universellement utile, comme il n'y a rien d'universellement utile qui ne soit vrai. Ces deux choses marchent de front & agissent en raison réciproque sur les esprits : de sorte que, pour estimer au juste, si une religion est vraie dans tous ses dogmes, il

12 T O L E R A N C E

ne faut que savoir si son influence est partout accompagnée de l'utilité publique. C'est pour n'avoir pas saisi cette idée, que les sages de l'antiquité Payenne, tant Philosophes que Législateurs, se sont avisés, le plus mal adroitement du monde, de mettre en opposition l'utile & le vrai. Mais qu'en a-t'il résulté ? Que le Philosophe, qui n'envisage que le vrai dans ses recherches spéculatives, l'a laissé échapper, pour n'avoir pas su l'incorporer adroitement avec l'utile ; & que le Législateur, au contraire, a manqué l'utile, pour ne l'avoir pas cherché dans les routes qui conduisent au vrai. Le vrai & l'utile ont nécessairement un point de réunion. Le vrai produit l'utile, & l'utile annonce le vrai. Je parle de l'utilité universelle ; car il ne peut être question que de celle-ci, lorsqu'on lui donne pour compagne la vérité, l'expérience n'ayant prouvé que trop souvent qu'il y a des crimes heureux & que l'erreur peut être utile à quelques particuliers.

Ceci supposé, veut-on s'assurer si le dogme de l'intolérance est faux & conséquemment opposé à l'esprit du Christianisme ? Il ne faut pour cela que rassembler sous un même point de vue cette longue suite de maux qu'il a produits dans tous les tems. C'est un très-bon argument que celui-ci : mille maux & mille désordres marchent à

la suite du dogme de l'Intolérance ; donc ce dogme est faux , & par une conséquence nécessaire , donc il ne fait point partie de ceux que le Christianisme enseigne. Essayons de tracer ici quelques-uns des maux qu'il cause à la religion même qu'il ne semble chérir , que pour mieux la perdre.

CHAPITRE III.

Que l'Intolérance nuit beaucoup à la vérité du Christianisme , sur lequel elle répand un caractère de fausseté , qui lui devient commun avec le Mahometisme.

LA manière douce & pacifique , dont le Christianisme s'est répandu en peu de tems dans la plus belle partie de l'univers , a toujours été , entre les mains de ses apologistes , un argument très-fort & très-concluant de sa vérité contre la fausseté du Mahometisme , qui ne doit qu'au fer de la persécution les rapides progrès qu'il a faits dans tous les lieux où il s'est établi. Que Mahomet enseigne l'unité de Dieu , déclarant avec force contre ceux qui lui donnent des associés ; qu'il défende l'usure avec ceux mêmes qui ne sont pas de sa religion ; qu'il ordonne l'aumône & l'hospitalité envers les étrangers ; qu'il commande la prie-
re

re comme étant d'une nécessité absolue ; que la résignation aux ordres éternels soit le dogme fondamental de sa religion : En tout cela , je ne vois rien que de vrai , que de sagement ordonné ; & l'état ne peut que se trouver bien d'une religion qui pose de telles maximes.

Mais que ce même Mahomet , portant le glaive & l'Alcoran dans ses sanglantes mains , force l'univers aveuglé à le servir en Prophète & à tomber à ses pieds ; que ce fougéux enthousiaste remplisse ses sectateurs de la rage qui le possède , & qu'il les oblige de donner aux siècles à venir l'exemple d'une stupide crédulité ; que ce soit en ravageant le monde qu'il prétende l'instruire , & qu'il se serve des flambeaux de la guerre pour l'éclairer : Dès-lors , je ne vois plus en Mahomet qu'un monstre farouche qui me fait haïr le Dieu que sa fureur m'annonce ; qu'un tyran cruel , dont la main sème par-tout les forfaits ; qu'un imposteur terrible , qui docteur & prophète , soldat & Capitaine , traîne sur ses pas dans tous les lieux la discorde civile.

Or , si une fois il est prouvé , comme le veulent les Intolérans , que J. C. a commandé la contrainte , pour faire recevoir à l'esprit foible des crédules humains sa religion , dès-lors le Christianisme se trouve peint des mêmes traits que le Mahometisme.

me. Si l'esprit d'intolérance & de fureur, qui détruit par le fer tout ce qui n'est pas Musulman, est une des plus grandes marques de la fausseté de cette religion, je ne vois pas pourquoi le même esprit n'annonceroit pas également la fausseté du Christianisme. D'ailleurs, les sectateurs de Mahomet auront un avantage sur les Disciples de J. C. dans la manière dont les uns & les autres auront établi leur religion propre. Car, comme raisonne très-fortement & très-subtilement Bayle, qui a poussé cet argument à sa façon, *on dira que les Chrétiens des trois premiers siècles ont été, ou des contempteurs punissables des ordres de J. C. ou des lâches & des poltrons, qui n'ont osé faire ce qui leur étoit commandé, ou des gens simples & bêtes, qui ne connoissoient pas la centième partie de leurs droits; au-lieu que les Mahométans y ont été d'abord très-instruits & les ont fait valoir en braves gens, fort zélés pour obéir à une loi qui ne peut être que juste, puisque nous sommes contraints d'avouer qu'elle est émanée de J. C. Et pour ce qui est de leurs grands progrès, si d'un côté nous en diminuons le mérite, à cause des forces qu'ils ont eues en main, ils le releveront de l'autre, en disant que Dieu a béni visiblement le zèle & le courage, avec lequel ils ont établi, sans perdre de temps, la divine religion de son Prophète, par les voyes que nous avouons nous-mêmes être très-saintes*

16. T O L E R A N C E

saintes & commandées expressement de Dieu.

Que notre opiniâtreté à soutenir un dogme, auquel le Christianisme se refuse de toutes ses forces, ne nous fasse point abandonner l'avantage que nous avons sur les Musulmans; avantage qui est fondé sur le parallèle qu'on a toujours fait entre les deux manieres, l'une pleine de douceur & de modération, l'autre pleine de fureur & d'emportement, dont les deux religions se sont établies. Il est évident que dans le système de l'intolérance, ce grand argument perd toute sa force, & que les premiers Chrétiens sont flétris comme des gens lâches & poltrons, pour n'avoir pas employé, à l'établissement de leur religion, la voye de contrainte, la plus courte & la plus efficace de toutes, & qui, de leur aveu, est expressement commandée de Dieu.

C H A P I T R E IV.

Que l'Intolérance rend odieux le Christianisme, & qu'il lui ferme toutes les avenues dans les pays des infidèles, soit idolâtres ou Mahométans.

CE seroit une très-mauvaise maxime de politique dans un Prince idolâtre ou Mahométan, de permettre dans ses états l'exercice

l'exercice d'une religion qui poseroit pour base de sa morale de forcer les consciences à plier sous elle, & de persécuter, lorsque par ses forces elle seroit parvenue à se faire craindre, ceux qui refuseroient de lui rendre leurs hommages. Le Prince, que guide une sage politique, ne doit donner entrée dans ses états à une religion étrangère, qu'après avoir mûrement examiné dans son conseil, si ses dogmes ne donnent point atteinte à la constitution politique du gouvernement. Or, le dogme de l'Intolérance, lorsqu'on viendrait à le lui expliquer dans toutes ses circonstances, c'est-à-dire, avec les exils & les emprisonnemens, les gibets & les roues qui l'accompagnent dans sa marche terrible, ne pourroit manquer de lui paroître odieux & sous une forme hideuse qui préviendrait son esprit contre la religion à laquelle il serviroit de maxime fondamentale. Car il devroit ainsi raisonner en lui-même.

» J'ignore si la religion nouvelle qui
» sous le voile de la tolérance, tente de
» s'introduire dans mes états, est vraie ou
» fausse. Ce qu'il y a de certain, c'est que,
» vraie ou fausse, elle partagera nécessairement
» les esprits de mes sujets. La
» nouveauté, en fait de religion, a toujours
» des appas. Peut-être serai-je frappé
» de la divinité du Christianisme; peut-être

» être aussi ne verrai-je en lui qu'une im-
» posture adroitement préparée. Si mon
» esprit est disposé à voir reluire en lui des
» traits de divinité, je l'embrasserai, & je
» serai obligé, pour obeir à l'ordre cruel
» qu'il m'intime, de baigner mes mains
» dans le sang de ceux de mes sujets qui
» lui seront rebelles. Si au contraire il
» me paroît marqué au coin des supersti-
» tions, auxquelles l'univers est en proie;
» ceux de mes sujets, qui se seront laissés
» prendre à ses pièges artificieux, quand
» ils se seront accrus au point de pouvoir
» me déclarer la guerre, me forceront
» les armes à la main, ou d'encenser ses
» prestiges menteurs, malgré le cri de ma
» conscience, ou de descendre du trône.
» Quelque soit le parti que je prenne, je
» ne puis ni le protéger ni le tolérer dans
» mes états, qu'il ne les remplisse de
» troubles & de divisions. Non, je ne
» croirai jamais que cette religion soit
» vraie & divine. Il me suffit qu'elle pré-
» tende sur les esprits un pouvoir despo-
» tique, & qu'elle soit faite pour trou-
» bler le repos & la tranquillité des peu-
» ples, pour que, sans autre examen,
» j'écarte de mon empire cette furie in-
» fernale, qui attenteroit à ma vie, si je
» ne lui obéissois pas, ou à celle de mes
» sujets, qu'elle me forceroit de punir,
» s'ils

» s'ils refusoient, à mon exemple, de bais-
» ser un front docile devant elle.

Je voudrois bien savoir comment s'y prendroient les partisans de l'intolérance, pour refuter le discours que je mets ici dans la bouche d'un prince infidèle, idolâtre ou Mahométan. Et s'ils ne le peuvent, comme cela est évident, il faut donc qu'ils reconnoissent qu'il seroit bien fondé à exterminer de ses états le christianisme qui voudroit y prendre racine. Or est-il vraisemblable que le législateur des chrétiens ait voulu donner à sa religion pour caractère de vérité ce qui la rendroit odieuse aux infidèles & qui s'assortiroit si mal avec les vues politiques. Je ne vois qu'une raison qu'on pourroit m'opposer, c'est qu'il faudroit cacher au prince infidèle ce point de la doctrine chrétienne, qui ne pourroit d'abord que révolter & effaroucher son esprit contr'elle. Mais, outre que ce prince pécheroit contre la politique en ne s'informant pas exactement si les dogmes de cette religion n'ont rien de contraire aux devoirs mutuels qui lient les princes & les sujets les uns envers les autres, & que les Missionnaires, pour éviter le reproche d'être des fourbes, seroient obligés de s'expliquer nettement sur cet article : qui ne voit que convenir de la nécessité de dérober aux infidèles la connoissance

sance du dogme de l'intolérance, c'est du moins avouer qu'on a honte d'une telle doctrine & qu'on la croit pernicieuse aux sociétés? Cette manière circonspecte de prêcher l'évangile est bien plus digne de la politique d'un Machiavel que de la sincérité d'un Apôtre. Elle est bien plus propre à inspirer de l'horreur pour le christianisme, qu'à prévenir en sa faveur les esprits des infidèles, chez qui ce dogme transpireroit. Quelle religion, diroient-ils, que celle qui ne peut se faire recevoir de nous qu'en dissimulant ses dogmes! Si elle étoit vraie, elle ne craindrait point de paraître au grand jour, elle braverait toutes nos attaques. Tant de circonspection de sa part décèle en elle beaucoup de faiblesse. Mais écoutons Bayle qui presse ainsi les Intolérans. » Quoi, dit-il éloquemment, » l'on trouveroit à propos que l'on s'insinuat au royaume de la chine sous les apparences d'une grande modération & en renards, afin d'agir ensuite comme des tigres & comme des lions, sur ces bonnes gens que l'on auroit trompés par ces belles apparences? Non, cela ne se peut pas; & rien ne seroit plus capable de décrier la morale de J. C. que de supposer qu'il auroit commandé à ses disciples d'user de violence dès qu'ils le pourroient sûrement; mais qu'en at-

» tendant:

» tendant cela ils se gardassent bien de le
 » dire ; que ce devoit être un mystere en-
 » treux à faire éclore seulement lorsqu'ils
 » seroient les plus forts, & à cacher soi-
 » gneusement sous une modération & une
 » patience la plus comédienne qu'ils pour-
 » roient , afin qu'on n'en soupçonnât
 » rien : à peu près comme un assassin ,
 » qui ne veut pas qu'on se défie de lui ,
 » cache soigneusement son poignard ou
 » son pistolet dans la poche , & ne le tire
 » que quand il voit beau jeu à faire son
 » coup. Pour moi , si cela est , je ne vois
 » pas qu'on puisse nier qu'il en va de la
 » religion Chrétienne , comme d'un hom-
 » me qui s'éleve en tarruffe dans les hau-
 » tes dignités , par le mépris des injures ,
 » par les austérités , par la soumission , par
 » la civilité la plus populaire , & qui tout
 » d'un coup lève le masque étant arrivé à
 » ses fins , & devient le fléau du genre
 » humain par ses cruautés & par sa fier-
 » té tyrannique. Si un historien a com-
 » paré l'empire romain à un homme ; qui
 » nous empêchera de *personnifier* le christia-
 » nisme par une semblable comparaison ?
 » Son enfance & sa premiere jeunesse ont
 » été employées à se pousser , malgré les
 » obstacles de la fortune ; il a fait le doux
 » & le modeste , l'humble & le bon su-
 » jet , le charitable & l'officieux , & s'est
 » tiré

» tiré enfin par ce moyen de la misère,
» & même s'est élevé haut : mais , après
» avoir ainsi gagné le dessus , il a quitté
» son hypocrisie & fait agir sa violence ,
» ravageant tout ce qui s'est voulu op-
» poser à lui ; portant par ses croisades
» la désolation au long & au large , &
» enfin abymant le nouveau monde par
» des cruautés qui font horreur , & cher-
» chant d'en faire autant aujourd'hui au
» reste de la terre qu'il n'a pas encore en-
» sanglanté , la Chine , le Japon , la Tar-
» tarie , &c.

Souffrirons-nous plus long-tems que les
déistes nous percent des traits que Bayle
leur met en main ? Nous ne pouvons nous
y soustraire , qu'en leur abandonnant le
dogme de l'intolérance , & qu'en leur prou-
vant que le Christianisme le réprouve & le
déteste. Au lieu de lui chercher un appui
dans des raisons plus ingénieuses que soli-
des , reproche qu'on peut faire à S. Au-
gustin le patron des Intolérans , que ne con-
fessons-nous de bonne foi que le Christia-
nisme ne l'a jamais avoué. Nous le sauve-
rons lui-même par cet aveu , de toutes
les horreurs qui marchent à la suite de
cet affreux dogme. Elles deviendront dès-
lors , non le crime du Christianisme , mais
celui des Chrétiens , qui ont porté dans
cette religion toute divine qu'un Dieu de
paix

paix a établie , les fureurs & les emportemens d'un zèle cruel & inhumain. Mais si nous attachant constamment au dogme de l'intolérance nous soutenons qu'il entre essentiellement dans sa constitution , jamais il ne nous sera possible de le décharger de toutes les fureurs , cruautés , abominations , impiétés & forfaits dont elle abonde. Dès-là que le Christianisme , nous dirons les déistes , adopte l'intolérance comme un de ses dogmes favoris , il est comptable de tous les maux qu'elle enfante avec une fécondité prodigieuse. Cela seul suffit pour anéantir tous ces caracteres de divinité , que vous prétendez nous y faire remarquer. Je prie les intolérans de peser cet argument, & de voir ce qu'ils auront à répondre aux impies ou autres , qui le presseront fortement contr'eux.

CHAPITRE V.

Que l'intolérance rend vaines les plaintes des premiers Chrétiens contre les persécutions payennes.

C E fut sans doute pour le Christianisme naissant un spectacle bien beau , & en même-tems bien digne de son divin fondateur que cette foule de martyrs qui en scellèrent la vérité de leur sang. Ce qu'ils se permirent ,

24 T O L E R A N C E

permirent, dans le feu d'une persécution si horrible, se réduit à des plaintes que l'intérêt du Christianisme leur fit pousser auprès de leurs persécuteurs. Autant que ces plaintes étoient justes de la part des Chrétiens, autant deshonoroiént-elles les payens, qui les occasionnoient par la fureur avec laquelle ils détruisoient par le fer tout ce qui n'étoit pas payen. Elles étoient le sujet des apologies qu'ils adressoient aux Empereurs. Leur justice se concluoit de la force des raisonnemens par lesquels ils perçoient d'un côté de part en part le paganisme, & de l'autre ils démontroient l'excellence de leur religion : mais on m'avouera que rien n'étoit plus ridicule que toutes ces apologies travaillées avec tant de soin, & que les Payens étoient bien stupides pour ne pas connoître tout l'avantage que leur donnoit contre les Chrétiens le système de leur Intolérance. Car ils pouvoient les écraser en leur parlant ainsi.

Chrétiens, de quoi vous plaignez-vous ? Nous vous traitons vous qui ne croyez pas comme nous, comme vous traitez vous-mêmes ceux qui ne croient pas comme vous : vous ne pouvez vous plaindre que de votre foiblesse, qui vous empêche de nous exterminer & qui fait que nous vous exterminons. Le tems ne vous est pas favorable, nous sommes les plus forts : la
prudence

prudence veut que nous ne manquions pas aux occasions que la fortune nous donne, de fouler aux pieds une secte qui en veut non-seulement à nos temples & à nos dieux, mais aussi à nos vies & à nos consciences. Votre Dieu vous a commandé expressément de contraindre tout le monde à le suivre. Que feriez-vous donc si vous aviez la force en main, si ce n'est de faire mourir tous ceux qui ne pourroient pas se résoudre à trahir les lumieres de leur conscience, pour adorer votre Dieu crucifié ?

Il est vrai, répondroient les Chrétiens avec cet air de candeur & d'ingénuité que commande leur religion, il est vrai, que si nous étions les plus forts, nous ne laisserions personne au monde qui ne se fit bâtifier ; mais en cela paroîtroit notre charité pour le prochain. Nous voyons qu'on se damne éternellement, si l'on ne suit notre religion ; nous serions donc bien cruels de ne pas employer la contrainte. Mais notre cruauté n'égaleroit pas la vôtre. Nous serions perdre des procès à ceux qui ne voudroient pas se convertir, nous leur chercherions des chicanes, nous les empêcherions d'avoir des assemblées de religion ; & si cela ne leur rendoit pas la vie assez triste, nous enverrions chez eux des soldats qui les ruineroient, les battoient, leur feroient essuyer mille avanies ; nous ne leur

Part. II. B permet-

26 T O L E R A N C E

permettrions pas de chercher un asile hors de nos états ; & si leur fuite ne pouvoit les dérober à notre poursuite , nous les condamnerions à ramer comme des forçats sur nos galeres , nous mettrions les femmes & les enfans en sequestre ; en un mot , il ne leur resteroit que l'un de ces deux partis à prendre , ou de se faire bâtiser , ou de traîner leur vie dans la misere d'un cachot : mais pour les tuer , à Dieu ne plaise ; peut-être que quelquefois les soldats outre-passant l'ordre leur donneroient tant de coups qu'ils en mourroient , mais cela seroit rare & peu approuvé.

Ce tableau des persécutions chrétiennes , répliqueroient les payens , n'est pas fidèle. Vous en avez adouci les couleurs trop fortes , en ne nous y présentant point les tribunaux sanglans de vos inquisitions , les croisades meurtrieres de vos Bernards & de vos Dominiques , les buchers ardens de la Reine Marie , les massacres horribles de Cabrieres & de Merindol & des vallées de Piémont , les supplices cruels de François I. & de Henri II. l'affreuse & détestable S. Barthelemi , &c. dont le souvenir toujours présent fait frissonner encore les esprits & les remplit d'horreur. Mais éloignons , puisque vous le voulez , ce tableau de vos persécutions ; & ne jettons les yeux que sur cet autre , où vous avez si fort adouci

adouci les traits du premier. Vous comptez pour une grande charité de ne pas faire mourir tout d'un coup les gens, mais de prolonger leur supplice, en les faisant pourrir dans un noir cachot, parce qu'ils ne peuvent croire ce que leur conscience leur montre comme une impiété detestable. Allez, Chrétiens, allez; outre que cette prétendue charité ne vous empêcheroit pas d'inventer à notre exemple de cruels supplices, lorsque vous jugeriez que le tems & les lieux le demanderoient; vous êtes, sans mentir, d'admirables gens, de vous glorifier d'une chose qui n'est due qu'à votre politique, de ne pas vous baigner dans le sang de vos freres. Vos Souverains ne sont si modérés, que parce qu'ils ne veulent pas diminuer le nombre de leurs sujets, qu'ils ne veulent pas affoiblir leur puissance temporelle, & qu'ils sont bien aises de se vanter d'avoir plus fait sans supplices, que les autres par les supplices. Prenez - le comme il vous plaira; nous ne serons pas assez sots, si nous pouvons l'empêcher, pour vous donner le tems de vous fortifier au point de nous persécuter à votre tour. Résolez-vous donc à souffrir. Les Césars, nos maîtres, doivent ce sacrifice au repos public de leur siècle & de toute la postérité dont vous seriez le fléau.

28 T O L E R A N C E

Pardonnez-nous , diroient les benins & humbles Chrétiens , si nous vous représentons que notre sainte doctrine vous a été déguisée par nos ennemis. Ce n'est qu'avec le plus grand déplaisir du monde que nous en viendrions à la violence. Nous râcherions d'abord par nos instructions de persuader nos vérités , nous nous servirions des voyes les plus douces & les plus caressantes ; mais si nous avions le malheur de rencontrer de ces esprits malicieux & obstinés , qui se roidissent contre les lumieres de la vérité que nous ferions briller à leurs yeux ; alors , nous leur ferions faire par force ce qu'ils n'auroient pas fait volontairement , & nous aurions même la charité de ne pas exiger d'eux qu'ils avouassent qu'ils signent par force : ce seroit un monument de honte pour eux , pour leurs enfans & pour nous aussi. Nous les obligerions de signer qu'ils font tout cela volontairement. Au reste , il ne s'ensuit pas de ce que nous avons le droit de contraindre , que vous l'ayez aussi : nous parlons pour la vérité ; & elle nous autorise à faire violence aux gens ; mais les fausses religions ne possèdent pas ce privilège : ce qu'elles font , est une cruauté barbare ; & ce que nous faisons est tout divin & ne peut partir que d'une ardente charité.

Mes

C I V I L E. 19

Mes bonnes gens , répondroient les Payens, si pourtant ils avoient la patience d'ouïr tant d'absurdités , vos maximes n'ont que ce défaut qu'elles sont mal appliquées ; il n'y a que notre religion qui puisse parler ainsi , parce qu'elle est la véritable. Faites - vous instruire & convertissez - vous ; vous éprouverez la clémence de nos Empereurs. C'est à vous d'arrêter ou de provoquer entre leurs bras la foudre toute prête à partir. Votre sort dépend de votre opiniâtreté ou de votre soumission. *Voyez Bayle chap. 9. 1. pag. com. Phil.*

Ce plaidoyer , où régne tant de force , est un argument accablant pour les Intolérans. Il met en pieces le Christianisme , le couvre de honte , & l'expose , par le ridicule qu'il jette sur lui , à devenir le jouet de ses plus cruels ennemis. J. C. en établissant sa religion , n'a pas prétendu la rendre ridicule aux yeux des Payens , ni leur fournir de puissantes raisons pour la persécuter. Cette pensée est impie ; c'en est assez pour faire détester le dogme de l'intolérance dont elle découle nécessairement.



C H A P I T R E V I.

Que la vérité ne peut avoir le droit de persécuter l'erreur , qu'aussi - tôt l'erreur ne s'attribue le même droit sur la vérité.

DIEU ne sauroit avoir accordé à la vérité le droit de persécuter l'erreur, que dans la supposition que ce droit tourneroit à son utilité propre, qu'il contribueroit à étendre son empire, & qu'il lui rameneroit les esprits que l'erreur lui auroit débauchés. Mais comme cette supposition n'existe point, il s'ensuit que ce droit est une chose purement chimérique. Car à quoi lui serviroit un droit, dont l'exercice, toutes choses compensées, lui deviendrait plus funeste qu'utile? Comme toute erreur se croit être la vérité; s'il étoit une fois bien prouvé que la vérité a droit d'employer le fer & le feu pour s'établir dans le monde, tout aussi-tôt l'erreur se croiroit dans l'obligation d'employer les mêmes moyens pour étendre ses conquêtes. D'un autre côté, comme les pays où domine l'erreur sont beaucoup plus vastes que ceux que la lumière éclaire, les progrès de la vérité n'égaleroient jamais les ravages de l'erreur. Il est donc de l'intérêt de la vérité

rité de ne point persécuter l'erreur dans les pays où elle est la plus forte ; de crainte que l'erreur n'use à son égard de représailles dans les endroits où elle tient le sceptre. Ainsi , quand même on supposeroit que la vérité a droit de persécuter l'erreur ; cependant , pour ne point fournir à celle-ci un prétexte plausible d'en user de même à son égard , il vaudroit mieux pour elle laisser toujours dormir ce droit , & ne se permettre que les mêmes actions qui sont permises à toute la terre. Vous aurez beau me dire que le droit de persécuter n'appartient point à l'erreur ; qu'elle a injustement usurpé sur la vérité ; que ce qui est à l'égard de celle-là une conduite sainte & régulière , parce qu'elle est fondée sur une autorité légitime , n'est à l'égard de celle-ci qu'une oppression tyrannique , parce que l'autorité lui manque. Je vous accorde tout ce que vous voulez , que l'erreur travestie en vérité n'entre point dans les droits de la vérité. Mais il me suffit que l'erreur s'arroge tous les droits de sa rivale , pour en conclure que la vérité feroit un très-grand mal de poursuivre les siens. Car elle ne pourroit , qu'elle n'attirât sur la terre un déluge de maux qui l'inonderoient. L'erreur se confondant perpétuellement avec la vérité , elle s'appliqueroit nécessairement les raisons sur lesquelles

32 T O L E R A N C E

les celle-ci se fonde pour persécuter.

Ce principe meurtrier une fois admis, que la vérité a droit de persécuter, l'univers deviendrait bientôt le théâtre sanglant de plusieurs guerres sans cesse renaissantes. Toutes les sectes chrétiennes s'armeroient les unes contre les autres, n'y en ayant aucune qui ne se donne le titre de véritable église. La conscience faisant à leur égard l'office de juge, elles se combattroient mutuellement, avec un acharnement d'autant plus opiniâtre, qu'elles croiroient toutes n'agir que par son instinct. Plus elles seroient cruelles les unes envers les autres, plus il régneroit de fureur & d'emportement dans leurs guerres & plus elles se persuaderoient mériter de Dieu & de la religion. On fait ce que c'est que l'empire de la conscience sur les esprits. Il n'y a rien à quoi elle ne les mène. Quand on est cruel par religion, on l'est beaucoup plus que si on ne l'étoit que par caractère. Qui ne frémit en lisant toutes les cruautés qu'elles a commandées, & qui noircissent les volumes de nos Historiens!

De tout ceci je conclus que le Législateur des chrétiens n'a point ordonné à son église de persécuter, ni d'exterminer par le fer & par le feu les hérétiques, parce qu'il a nécessairement prévu qu'il attireroit sur elle toutes les persécutions qu'elle suscite-
rois

roit contre ses rivales. Le premier trait, sous lequel la véritable religion doit s'annoncer aux hommes, c'est l'utilité. Dieu n'étant pas moins l'auteur de la société civile que de la société religieuse, il n'a pas dû les mettre en opposition l'une avec l'autre, mais bien plutôt les faire concourir toutes deux au bonheur de l'homme. La religion Chrétienne, qui ne semble avoir d'objet que la félicité de l'autre vie, ne seroit point vraie, si elle ne faisoit encore notre bonheur dans celle-ci.

Quand les esprits forts nous objectent les guerres de religion, nous leur répondons qu'elles ont été produites, à la vérité, par un zèle persécuteur & intolérant, mais nous leur disons en même-tems que ce zèle n'a point eu sa source dans l'esprit du Christianisme. Pour les en convaincre, nous les renvoyons à l'évangile même, qui sur cet article justifie pleinement le Christianisme. C'est la meilleure apologie que nous leur puissions mettre en main. La qualité dominante, leur disons-nous, sous laquelle J. C. s'y peint, c'est l'humilité, la patience, la débonnairété. *Apprenez de moi que je suis doux & humble de cœur.* Il hérit ceux qui le copient par ces deux aimables qualités. On diroit qu'il n'a point assez de louanges à leur donner. Il reprend le zèle d'un de ses disciples qui vou-

B s loit

loit attirer sa foudre sur une ville que l'éclat de ses miracles n'avoit point frappée. Il prédit à ses Apôtres, qu'ils auront à essuyer de violentes persécutions ; mais en même-tems il ne leur laisse d'autre moyen que la fuite, leur défendant de repousser la force par la force. Tantôt il se compare à un agneau qu'on mène à la boucherie sans se plaindre. Tantôt il est lui-même le berger qui va au devant de ses brebis. Dociles aux accens de sa voix qui les appelle, elles le suivent par-tout, mais il ne les chasse pas devant lui & ne les contraint pas d'entrer dans la bergerie ; bien différent de ces larrons & de ces brigands, qui comme des loups ravissent par la force les brebis qui ne leur appartiennent point & qui ne connoissent pas leur voix. Les Capharnaïtes ne peuvent digérer ce qu'il leur dit de l'Eucharistie, le mystère le plus incompréhensible de son amour. Ils échappent à la vérité qui s'annonce par la bouche du Messie. Les force-t'il à l'écouter davantage, & employe-t'il la crainte pour les retenir auprès de lui ? Bien loin de cela, il permet à ses disciples d'en faire autant *Et vous, ne voulez-vous point aussi vous en aller ?* Il ne prétend les enchaîner près de lui que par les liens d'une douce persuasion. Ses Apôtres, à qui il confie le destin de son évangile, expriment dans toute leur conduite

conduite le caractère doux & pacifique de leur maître. Le même esprit anime, durant trois cens ans, le Christianisme tout plein encore de cette chaleur dont l'avoit rempli son divin fondateur. Son zèle ne fut jamais plus ardent; mais ce zèle ne persécuta jamais, parce qu'il étoit allumé par un autre feu que celui des passions humaines. Nous tournons toujours avec plaisir nos regards vers ces premiers tems du Christianisme; où la persuasion étoit la seule contrainte qu'il employoit pour subjuguier les esprits, & nous ne nous en éloignons qu'à regret. Puisse revivre ces tems heureux, où l'esprit d'intolérance n'étoit pas connu! Puisse le zèle persécuteur s'éteindre dans tous les cœurs! Si la raison humaine, qui se perfectionne par la philosophie qui fait tant de progrès en Europe, pouvoit operer ce prodige de nos jours, nous n'aurions point ici à répondre aux Deïstes, qui ont l'injustice de s'armer des défauts des Chrétiens pour combattre le Christianisme.

Nous ne cessons de les renvoyer au Christianisme même, pour y trouver la condamnation du dogme de l'Intolérance. Le Christianisme, leur disons-nous, est de toutes les religions celle qui demande le plus particulièrement qu'on la suive par raison. Il veut avant toutes choses éclair-

36 T O L E R A N C E

rer l'esprit de ses lumieres; & ce n'est que par lui qu'il veut aller au cœur. Un hommage forcé ne sauroit lui plaire. Quel sacrifice, en effet, que celui d'un cœur qui n'est pas touché, d'une raison qui n'est pas persuadée pour une religion la plus pure & la plus raisonnable de tous les religions ! Pour une religion telle que celle du paganisme, qui ne demandoit que les mouvemens du corps, la contrainte n'avoit rien qui en choquât l'esprit. On avoit satisfait à cette religion, en immolant une telle victime, de tel âge, de telle couleur, avec tel couteau, & avec de telles cérémonies. Il vous étoit libre d'en croire ce que vous vouliez, il vous étoit même permis d'en rire, le sacrifice n'en alloit pas pour cela plus mal, & les dieux étoient apaisés. Mais une religion, telle que la Chrétienne, qui commande à l'esprit & au cœur, ne reconnoît pour sujets que ceux dont l'esprit est préparé par la vérité de ses dogmes à l'amour de ses maximes. Une telle religion est sans doute bien éloignée de prendre pour un hommage digne d'elle l'impulsion machinale que produit la contrainte. Loin donc du Christianisme tous ces moyens violens, qu'un faux zèle, qui masque de son nom ses ar dentes injustices, employe pour le faire recevoir. Que veulent-ils enfin qu'on pense, de J. C. ces Intolérans, qui prétendent, qu'après

qu'après tant de préceptes de clémence & de douceur, il a donné un ordre général, qui dans son enceinte enferme tous les crimes de fourberie & de cruauté que l'enfer peut imaginer. Le moins qu'on pourroit dire de lui, c'est qu'il s'est contredit grossièrement, que tout son Evangile est un amas bizarre de pensées qui se détruisent les unes les autres, & qu'il annonce un esprit qui ne savoit pas bien sa leçon. Mais non, il seroit bien plus naturel de le regarder comme un imposteur habile, qui auroit su couvrir du masque de la modération l'arrêt le plus inique & le plus cruel; & qui sous les belles apparences d'une morale austère & fort spiritualisée, soutenue de grands prodiges, seroit venu glisser le plus mortel venin qui puisse ruiner le genre humain, & le rendre le théâtre affreux & continuel des plus sanglantes & des plus effroyables tragédies.

CHAPITRE VII.

*Que la vérité ne se persuade point par la force;
mais seulement par la raison.*

LA religion, qui est un commerce entre Dieu & l'homme, consiste dans l'hommage sincère que la créature fait à son créateur

créateur de tout son être; hommage par conséquent, qui renferme dans son enceinte l'ame & le corps, l'esprit & le cœur. Rien de ce qui compose l'homme ne peut se soustraire au culte qu'il doit à l'être suprême, qu'il ne le prive d'une chose qui lui appartient légitimement en qualité de Dieu. Un culte qui ne seroit qu'exterieur, ne sauroit plaire à la divinité, qu'il ne laisseroit regner que sur ce qu'il y auroit de moins noble dans l'homme. Pour être digne d'elle, il faut que les mouvemens du corps soient une fidelle expression de ceux de l'ame: il faut que le prosternement de l'esprit devant la majesté suprême se peigne dans les prosternemens du corps, ainsi que les objets se peignent dans la glace qui les réfléchit. Si vous détruisez cette harmonie de l'ame & du corps, en sorte que les mouvemens extérieurs soient démentis par l'esprit qui les commande, parce qu'il y est comme forcé par la terreur des supplices, par la crainte des exils & des emprisonnemens par l'amour du repos, par le désir de conserver ses richesses, ses charges & ses dignités; votre culte n'est alors qu'un culte de théâtre & de représentation, qu'un culte hypocrite; un culte enfin qui n'est qu'horreur aux yeux de celui qui veut être adoré en esprit & en vérité. L'essence de la religion consiste donc dans le juste rapport que

que les mouvemens du corps ont avec les jugemens que l'esprit forme de Dieu, & avec les impressions de respect, de crainte & d'amour que la volonté sent pour lui; & par conséquent la seule-voye légitime d'inspirer de la religion, c'est de faire naître dans l'esprit des jugemens, & dans la volonté des impressions, qui répondent exactement les uns & les autres aux mouvemens qu'on produit dans le corps. Or, pour produire cet effet, il n'y a rien de moins propre, que les menaces, les prisons, les amendes, les exils, les coups de bâton, les supplices, & généralement tout ce qui est contenu sous la signification littérale de contrainte. Donc la voye de contrainte, pour établir la religion, n'est pas légitime, ni par conséquent n'a pu être commandée de J. C.

Ne nous arrêtons ici qu'à la seule persuasion. Car s'il est une fois prouvé qu'elle ne peut être l'effet de la contrainte, on aura par cela même démontré, que l'amour, cette autre branche du culte religieux, n'en peut pas être aussi l'effet. Il est nécessaire que la persuasion lui prépare les voyes.

Ceux que nous combattons se fondent beaucoup sur l'autorité des Peres. C'est donc entrer dans leurs vues, & les servir à souhait, que de décider par l'autorité de ces venerables docteurs la question de l'intolerance

tolerance. Ecoutons S. Athanase plaider la cause de la tolerance contre les Ariens, qui se servoient du crédit de l'Empereur Constance pour persécuter les orthodoxes.

» Cela seul, dit-il, en parlant des Ariens,
 » est une preuve manifeste, qu'ils n'ont
 » ni piété, ni crainte de Dieu. C'est le
 » propre de la piété, non de contraindre,
 » mais de persuader, à l'imitation du Sei-
 » gneur, qui ne contraignant personne
 » laissoit à chacun la liberté de le suivre.
 » Pour le diable, comme il n'a rien de
 » véritable, il vient avec des haches & des
 » cognées rompre les portes de ceux qui
 » le reçoivent; mais notre Sauveur est si
 » débonnaire, qu'il enseigne bien à la vé-
 » rité en disant, *si quelqu'un veut venir*
 » *après moi, & celui qui voudra être mon*
 » *disciple*, mais ne force qui que ce soit. Il
 » vient vers nous, heurtant plutôt, &
 » disant, *ma sœur, mon épouse, ouvre moi,*
 » & entre quand on lui ouvre, & se retire
 » quand on tarde, & qu'on ne veut pas
 » lui ouvrir; parce que ce n'est pas avec
 » les épées & les dards, ni avec les sol-
 » dats & à main armée que s'annonce la
 » vérité, mais par persuasion & conseil".
Epist. ad solit.

» Si c'étoit en faveur de la vérité, di-
 » soit S. Hilaire à Constance, que l'on
 » employât tant de violences, l'espiscopat
 » instruit

C I V I L E.

41

» instruit & pénétré de l'esprit de la reli-
 » gion, s'efforceroit d'en arrêter le cours.
 » Dieu, diroient les évêques, est le maî-
 » tre de l'univers, il n'a pas besoin d'hom-
 » mages forcés, il n'exige pas qu'on le
 » confesse avec contrainte, il ne s'agit pas
 » de le tromper, mais de se rendre digne
 » de lui. Pourquoi donc des prêtres sont-
 » ils forcés par des chaînes & par les pei-
 » nes les plus rigoureuses à remplir les
 » devoirs de la religion? On abuse, ajou-
 » toit-il, de l'autorité du caractère épif-
 » copal, pour surprendre la religion du
 » Prince & l'induire lui-même en erreur.
 » On lui proteste que c'est de sa part une
 » action pleine de justice, & qui n'a que
 » la crainte de Dieu pour principe, de
 » livrer ses sujets à la tyrannie & à la vé-
 » xation des ministres de l'église animés
 » d'un faux zele". *Lib. ad Constant. Aug*
n. b. p. 1221.

» Il n'est pas besoin d'avoir recours à
 » l'injustice & à la violence, parce que
 » la religion ne peut s'établir par la force
 » & par la contrainte. Il faut en cette
 » matiere raisonner & ne pas punir, afin
 » que la soumission soit l'effet de la vo-
 » lonté. Qu'ils épuisent toutes les forces
 » de leur esprit pour soutenir leur cause:
 » si leurs raisons sont solides, qu'ils les
 » developpent: nous sommes prêts à
 » les

» les écouter , s'ils veulent nous ensei-
 » gner ; mais leur silence obstiné ne peut
 » nous persuader , comme leurs violences
 » ne peuvent nous abbatre. « *Lactant. In-*
stitut. de justitia, lib. 5. n. 19.

Le Vénérable Bede , en parlant du Roi Ethelrede , sous lequel le Pape S. Grégoire envoya le S. moine Augustin & quelques autres pour convertir l'Angleterre , dit expressément , que ce Roi s'étant converti à la foi Chrétienne , ne contraignit aucun de ses sujets à l'imiter , se contentant de témoigner plus d'amitié à ceux qui se faisoient Chrétiens ; car il avoit appris , remarque-t'il , de ses docteurs & des auteurs de son salut , que le service de J. C. doit être volontaire & non contraint.

Il seroit inutile de ramasser ici un plus grand nombre de passages tirés des SS. E. L. pour prouver que la tradition , de concert avec l'écriture , proscriit & flétrit toute voye de contrainte en fait de religion. Les Catholiques intolérans savent bien les trouver où ils sont , & les faire valoir énergiquement , toutes les fois qu'ils soutiennent le personnage de gens persécutés pour cause de religion. Rien n'est plus éloquent ni plus pathétique que ce qu'ils disent alors sur cette tolerance mutuelle qu'on doit avoir les uns pour les autres. L'évangile est alors une loi de douceur ; & le Christianisme

Christianisme ne demande que des hommages volontaires. La contrainte & tout ce qui la suit est peint des couleurs les plus noires. Mais ces mêmes Catholiques font-ils l'office de persécutans dans les endroits où ils sont les plus forts ; c'est alors qu'ils oublient , de la meilleure foi du monde , tous ces passages , qui représentent avec des traits si forts toutes les injustices & toutes les horreurs de la contrainte en fait de religion. Jusques dans les ouvrages mêmes , où la crainte de déplaire à des Princes qui persécutent leurs sujets pour cause de religion , les oblige , par la plus basse & la plus servile adulation , à justifier leurs persécutions , & à légitimer par des raisons les voyes de contrainte qu'ils employent envers les hérétiques ; jusques dans ces ouvrages - là même , il leur échappe mille traits contre l'intolérance & contre la persécution qu'elle produit : tant la voye de la douceur & de la persuasion , la seule que J. C. ait commandée , est propre au Christianisme , conforme aux lumieres du bon sens , & profondément imprimée dans les esprits.

C'est en vérité connoître bien mal l'esprit de l'homme , que de s'imaginer qu'il lui est libre de croire & de comprendre ce à quoi on lui commande de soumettre aveuglement ses lumieres. La vérité ne peut
entrer

44 T O L E R A N C E

entrer chez lui, que la conviction ne lui
 prépare auparavant les voyes. Or la con-
 trainte & la violence ne furent jamais des
 moyens propres à convaincre. Elles ne por-
 tent point la lumière dans l'entendement.
 Quel étrange Apôtre qu'un dragon armé
 d'un sabre : qu'un bourreau qu'environne
 l'appareil des supplices ! » Que pretendes-tu
 » par tes rapines & tes extorsions, par les
 » coups, les tortures, les gibets & les
 » buchers, avec lesquels tu te présentes à
 » moi ? Laisse en repos cette partie de moi-
 » même, dont tu ne saurois tirer que de
 » la douleur & jamais un mouvement
 » volontaire. Si tu veux guérir mon ame
 » des erreurs où tu la crois plongée, tâche
 » de la gagner par des raisons convaincan-
 » tes. Voilà les seules armes, avec les-
 » quelles tu peux attaquer mon incrédu-
 » lité. Mais la combattre à coups de bâ-
 » ton est une chose aussi absurde que si tu
 » te battois contre des bastions avec des
 » harangues & des syllogismes. Si tu veux
 » que mon esprit docile s'ouvre à la vé-
 » rité que tu me prêches ; commence par
 » intéresser pour elle mon cœur, & évite
 » de me la rendre odieuse par la violence
 » dont tu accompagnes tes instructions. «
 Voilà comme les hommes sont faits. Sou-
 vent pour rejeter une vérité, il leur suffit
 qu'elle leur soit commune avec leurs en-
 nemis

nemis. La haine qu'on a pour eux passe jusqu'à leurs opinions. L'esprit alors devient la dupe du cœur. En général, on repousse toute vérité qu'on renfonce dans le cœur à coups de barre. Les violences qu'on employe pour la persuader, en éloignent plus les esprits qu'elles ne les en rapprochent.

En effet, tout ce qu'il y a jamais eu de gens sages & éclairés sur la nature des choses, conviennent qu'un des plus grands obstacles que nous trouvions dans la recherche de la vérité, c'est d'avoir l'esprit obsédé par les passions, dont l'effet le plus ordinaire est de mettre entr'elle & l'esprit un nuage qui la lui dérobe. Ainsi le meilleur moyen, pour parvenir à la connoître, c'est d'en nettoyer son ame le mieux qu'il est possible. Lorsque l'esprit n'a pris aucun parti, il est plus en état de peser avec impartialité dans une balance les raisons des deux côtés. Tout ce qu'il a de préjugés & de passions, pèse dans un des bassins de la balance, rompt l'équilibre & la fait pencher d'un côté plus que de l'autre. Conséquemment, quelques degrés de vraisemblance mis dans le bassin où pesent les préjugés & les passions, l'emporteront sur un plus grand nombre de degrés posés dans le bassin où il n'y a que des raisons pour balancer.

Tous les tribunaux de justice retentissent de

de cette maxime , *qu'un juge soit inaccessible aux passions qui frémissent autour de lui*. Si on lui en soupçonne quelques-unes , on est en droit de le recuser ; tant on craint que les passions n'altèrent la vérité de son jugement. Il doit prononcer comme les loix dont il est l'interprète , l'esprit dans son assiette naturelle , & le cœur vuide de toutes les passions qui indignent ou qui attendrissent. Autrement , il court risque de confondre avec la vérité le mensonge qui souvent en emprunte les apparences.

Nous ne voulons point , disent les Intolérans , qu'un homme trahisse les lumieres de sa conscience. Ce que nous prétendons par les exils , les emprisonnemens , les confiscations de biens , c'est de l'engager par l'amour qu'il a pour les douceurs de la vie , à secouer sa paresse , à chasser son engourdissement , à briser les liens de la coutume & à s'appliquer à l'examen des deux religions. Cet examen ne peut produire qu'un effet salutaire , il déchirera le bandeau de l'erreur.

Agir ainsi , puis-je repliquer aux Intolérans , c'est faire précisément tout ce qu'il faut pour obscurcir la vérité aux yeux de celui qui est dans l'erreur. Plaisante maniere de me faire connoître la vérité , que de me la montrer dans un Télescope taillé par la main des passions ? Pour balancer les

raisons

raisons de part & d'autre, & les envisager en elles-mêmes, j'ai besoin du silence de mes passions & des lumières paisibles de ma raison. Pourquoi donc les émouvoir ces passions par la haine que tu m'inspires pour une vérité que tu me présentes sous un aspect menaçant? Je n'ai pas trop de ma raison, pour percer les nuages, dont les préjugés de l'enfance & de l'éducation ont couvert pour moi la vérité: & voilà qu'on en partage les forces, en me montrant d'un côté ma famille ruinée, exilée, encloîtrée; ma personne dégradée de tout honneur, tourmentée par des soldats, enfermée dans un noir cachot, si je persiste dans mes premiers sentimens: & de l'autre, en faisant briller à mes yeux les biens dont on promet de me combler moi & ma famille, les honneurs auxquels je puis aspirer; en un mot, les douceurs & les commodités de la vie, si j'abjure ce que jusqu'alors j'avois cru. On ne me fait envisager des biens & des maux, selon le parti que je prendrai, que parce qu'on croit & qu'on souhaite que j'y sois sensible, & qu'ils influent sur le jugement que je porterai. On veut donc que dans le choix d'une religion ma raison n'agisse pas seule. On veut que l'intérêt temporel se joigne à elle, & qu'il achève une victoire qu'elle seule n'auroit jamais remportée. Mais n'est-il pas à craindre que cet intérêt

28 T O L E R A N C E

intérêt temporel, dont on accompagne les raisons avec lesquelles on prétend me persuader, ne leur donne dans mon esprit une force qu'elles n'ont pas par elles-mêmes, & qu'elles ne balancent des raisons plus fortes, plus persuasives, plus convaincantes ? N'est-il pas à craindre que le plus d'évidence qui brille dans les raisons du côté desquelles se trouvent les peines, je ne l'affoiblisse par la compensation que je ferai avec elle des biens dont les autres raisons sont soutenues, & que je ne me déclare enfin pour ce qui est en soi-même le moins évident ?

Ce n'est pas un mal, direz-vous ; car, comme nous avons la vérité pour nous, il se trouvera que vous l'aurez rencontrée. Qu'importe, au reste, de quelle manière vous la possédez ? Que ce soit par de bonnes ou de mauvaises raisons, c'est la même chose ; l'essentiel est que votre esprit s'y soumette. Mais à cela, je n'ai à vous opposer qu'une petite difficulté ; c'est que tous ceux que vous nommez des hérétiques, en useront de même à votre égard dans les pays de leur domination. Vous êtes pour eux d'infâmes hérétiques, comme ils sont tels pour vous. C'est avec la meilleure intention du monde qu'ils vous feront tous les maux possibles, afin de vous rendre plus attentifs aux preuves qu'ils donnent de leur

leur religion , & puisque , pour donner plus de force à vos raisons , vous les accompagnez de promesses & de menaces , de craintes & d'espérances , ils vous supplieront de ne pas trouver mauvais qu'ils en usent de même à votre égard. Ce n'est pas , vous diront-ils , que nous nous défions de la force de nos raisons ; mais c'est que les préjugés de l'erreur sont tels , que la vérité , si elle n'est aidée & soutenue par des craintes & des espérances , n'en peut triompher dans certains esprits où ils ont jetté des racines profondes.

CHAPITRE VIII.

Examen des preuves de Saint Augustin sur l'Intolérance , avec la réfutation de ces mêmes preuves.

A Dieu ne plaise qu'on croye que je ne respecte pas S. Augustin , parce que je prends la liberté de critiquer ses sentimens sur l'Intolérance. C'est par lui-même que je prétends le combattre. Il fut d'abord Tolerant , comme nous l'apprenons d'une de ses lettres à Vincent. » J'étois autrefois » dans ce sentiment , dit-il , qu'il ne fal- » loit contraindre personne de se réunir » avec l'église : je croyois alors , que la pa-
Part. II. C » role,

50 T O L E R A N C E

» role, les disputes & les raisons étoient
 » les seuls moyens qu'il falloit employer
 » pour vaincre *ceux qui en étoient séparés*;
 » de peur de faire de faux Catholiques,
 » de ceux que nous connoissons être des
 » hérétiques déclarés. « C'est-là, en effet,
 le fruit qu'on doit attendre des persé-
 cutions. S. Augustin avoit allégué cette rai-
 son dans le Concile d'Afrique tenu contre
 les Donatistes & toute l'assemblée en avoit
 été frappée. Cette raison est solide; & il
 est étonnant qu'elle n'ait pas retenu ce Pere
 dans son premier sentiment. Mais voyons
 quelle raison a pu balancer celle-ci dans
 son esprit. Il s'en explique ainsi dans la
 même lettre 48^e. » J'abandonnai cette
 » première opinion, vaincu, non pas tant
 » par les discours de ceux qui la combat-
 » toient que par les exemples qu'ils me
 » mettoient devant les yeux. 1^o. On m'op-
 » posoit ma propre ville d'Hippone, qui
 » ayant été toute entière dans le parti de
 » Donat, s'étoit convertie & réunie à
 » l'église Catholique, par la crainte des
 » loix impériales, & qui a maintenant
 » tant d'horreur pour ce funeste schisme,
 » qu'on ne croiroit pas qu'elle y eût ja-
 » mais été engagée. 2^o. On m'alléguoit en-
 » suite plusieurs autres villes, dont l'exem-
 » ple me faisoit voir dans les choses mê-
 » mes, qu'on pouvoit fort bien appliquer

à ce sujet ce que dit l'écriture; *donne occasion au sage & il deviendra plus sage.*

Ce Pere examine ensuite en combien de manieres différentes les loix penales avoient été cause de la conversion des Donatistes.

- 1°. Elles avoient obligé à se convertir sans retardement ceux qui avoient quelque envie de le faire, mais qui cherchoient de vaines excuses pour différer.
- 2°. Elles avoient dégagé des liens de l'habitude ceux qui déjà convaincus de la vérité, demeuroient pourtant dans le schisme par je ne sai quelle crainte de changement.
- 3°. Elles avoient porté à se faire instruire ceux qui ne sachant point dans quel parti se trouvoit la vérité, ne se fussent pas souciés de s'en enquérir, si la peur de quelques pertes temporelles, inutile pour l'autre monde, n'eût réveillé leur négligence.
- 4°. Elles avoient desabusé ceux qui ne rentroient pas dans l'église Catholique, à cause qu'on faisoit courir d'elle plusieurs faux bruits; car une raison d'intérêt leur ayant inspiré l'envie de rentrer dans cette église, ils avoient examiné ces bruits & en avoient connu l'imposture.
- 5°. Elles avoient fait choisir le parti de l'église Catholique à ceux qui étoient persuadés, que, pourvu qu'ils fussent Chrétiens, il n'importoit pas en quelle communion ils le fussent.

On ne peut nier qu'il n'y ait quelque

52 T O L E R A N C E

chose de spécieux & d'éblouissant dans le tour que S. Augustin donne à la cause de la persécution. M. Arnaud, grand admirateur de ce Pere, en a été tellement frappé, qu'il a transporté aux Protestans les mêmes raisonnemens, afin de justifier les arrêts du Conseil rendus contr'eux par Louis XIV. prétendant qu'il est très-possible qu'ils aient été dans quelque'une des dispositions où étoient les Donatistes, que les grosses amendes, les exils & les emprisonnemens ramenerent de leur égarement.

Tous ces raisonnemens-là sans doute sont très-beaux ; mais ils ont ce défaut qu'on peut les appliquer à toutes les sectes religieuses. Qui empêchera, par exemple, les Mahometans, dont les violences feroient tomber plusieurs Chrétiens dans l'apostasie, de se vanter que leur dureté leur a été une occasion d'examiner sérieusement les deux religions, & qu'en cherchant à s'instruire de bonne foi, on ne peut manquer de reconnoître les erreurs du Christianisme, & d'être frappé de ce qu'il y a de divin dans la religion des heureux Musulmans ? Les Protestans feront valoir contre les Catholiques tous les raisonnemens de S. Augustin contre les Donatistes ; raisonnemens dont M. Arnaud a prétendu les écraser. Graces à S. Augustin, chaque secte persécutera à toute outrance

CIVILE.

33

france toutes celles qui lui seront opposées & qui seront les moins fortes. C'est pour vous obliger, dira-t-elle à ses rivales, à examiner la vérité que j'use envers vous de rigueur & de contrainte. La vérité est de mon côté. Pour l'appercevoir, il ne faut qu'avoir l'esprit dégagé de préjugés. Peut-être la connoissez-vous déjà; mais vous êtes retenues par des considérations humaines, que vous n'avez pas le courage de surmonter. A cette crainte qui vous empêche de vous livrer aux impressions de la vérité, j'oppose une crainte plus forte, qui non-seulement la balance & la tempere, mais même qui la fasse évanouir. Si ce n'est assez de la confiscation de vos biens, des exils, des emprisonnemens, j'employerai les gênes, les tortures, les supplices, la mort même. Votre punition servira du moins à corriger ceux que votre exemple aura pervertis. Vous êtes des phrénétiques qu'il faut lier, si on veut les sauver. Dois-je donc vous laisser précipiter dans l'abyme creusé sous vos pas, tandis que je puis l'empêcher? Cet office de bonté & de charité qui m'a fait user à votre égard de violence, vous le prenez maintenant pour un outrage & un effet de haine, parce que vous êtes dans le délire de l'erreur: mais quand je vous aurai dessillé les yeux, vous benirez

C 3

alors

54 T O L E R A N C E

alors le ciel de la sévérité dont je me suis armée contre vous.

Parcourez tous les raisonnemens de S. Augustin ; & vous vous convaincrez qu'ils tendent tous à porter les nations à se baigner par piété dans le sang les unes des autres , & à violer , pour soutenir la cause de Dieu , les premiers sentimens de l'humanité.

Il n'y a que la vérité , repliquerez-vous avec S. Augustin , qui a droit de persécuter pour forcer les hommes à la reconnoître. Conséquemment à ce principe , il ne s'ensuit pas , que , si l'on peut faire des loix pour l'extirpation de l'erreur , on en puisse faire pour celle de la vérité. Tant pis pour les hérétiques , qui persécutent afin de répandre leur doctrine. C'est un droit qu'ils usurent injustement sur les orthodoxes , & dont ils seront punis dans l'autre monde. Ecoutez sur cela le grand S. Augustin ; & voyez avec quelle force il prouve par des passages de l'écriture , que la seule église Catholique peut contraindre , & qu'alors qu'elle le fait , ce n'est pas de sa part une véritable persécution.

Vous croyez qu'on ne doit contraindre personne à bien faire ; mais n'avez-vous pas vu que le pere de famille commanda à ses gens de forcer d'entrer au sortir tous ceux qu'ils rencontreroient ?

contreroient? N'avez-vous pas vû avec quelle violence Saul fut forcé par J. C. de reconnoître & d'embrasser la vérité? ... Ne savez-vous pas que les bergers se servent quelquefois de la verge, pour faire rentrer les brebis dans la bergerie? Ne savez-vous pas que Sara, selon le pouvoir qui lui avoit été donné, domptoit par un traitement plein de dureté, l'esprit revêche de sa servante, non par aucune haine qu'elle eût pour Agar, puisqu'elle l'aimoit jusqu'à vouloir qu'Abraham la fit devenir mere, mais pour abatre son orgueil. Or vous n'ignorez pas que comme Sara & son fils Isaac sont la figure des spirituels, Agar & son fils Ismaël representent les charnels. Cependant, quoique l'écriture nous apprenne que Sara fit beaucoup souffrir Agar & Ismaël, S. Paul n'a pas laissé de dire que c'étoit Ismaël qui persécutoit Isaac, donnant à entendre à ceux qui ont de l'intelligence, qu'encore que l'église Catholique tâche de ramener les charnels par les peines temporelles, ce sont eux qui la persécutent plutôt qu'elle ne les persécute.

Les bons & les méchans souffrent souvent les mêmes choses, & ce n'est ni parce qu'ils sont, ni parce qu'ils souffrent qu'il faut juger de ce qu'ils sont, mais par le motif qui les fait agir ou souffrir. Pharaon abattoit le peuple de Dieu par des travaux accablans. Moïse de son côté punissoit l'impiété du même peu-

35 T O L E R A N C E

ple par des peines très-severes. Les actions de l'un & de l'autre se ressembloient, mais leurs fins étoient différentes : l'un étoit un tyran enflé de son pouvoir, & l'autre un pere plein de charité. Jesabel fit mourir les Prophètes, & Elie les faux Prophètes ; mais ce qui arma la main de l'un & de l'autre, n'est pas moins différent que ce qui attira la mort aux uns & aux autres. Dans le même livre. où nous voyons S. Paul battu par les Juifs, nous voyons aussi le Juif Sosthene battu pour S. Paul par les Grecs ; les uns & les autres sont semblables par le dehors de l'action, mais ils sont bien differens par le motif. On livre S. Paul à un geolier pour lui mettre les fers aux pieds, & S. Paul lui-même livre l'incestueux de Corinthe à Satan, dont la cruauté est bien autre que celle des geoliers les plus barbares, mais il ne livre cet homme à Satan, qu'afin que sa chair étant mortifiée son ame fut sauvée. Quand le même Saint Paul livra Philetus & Himeneus à Satan pour leur apprendre à ne pas blasphémer, il ne cherchoit pas à rendre le mal pour le mal, mais il jugeoit que c'étoit un bien que de guérir le mal par le mal.

Les méchans n'ont jamais cessé de persecuter les bons, ni les bons de persecuter les méchans ; mais ceux-ci agissent en cela injustement & pour nuire, & ceux-là charitablement & autant que la nécessité de corriger le demande....

comme

comme des impies ont fait mourir des prophètes, des prophètes ont fait mourir des impies : comme on a vu les fouets à la main contre J. C. on a vu J. C. le fouet à la main contre les Juifs. Les hommes ont livré des apôtres aux puissances séculières, & les apôtres des hommes aux puissances infernales. A quoi faut-il donc prendre garde dans tous ces exemples, sinon qui des uns ou des autres agit pour la vérité ou pour l'iniquité, pour nuire ou pour corriger.

Vous voyez presentement, je m'assûre, qu'il ne faut pas regarder si l'on force, mais à quoi l'on force, c'est-à-dire, si c'est au bien ou au mal. Ce n'est pas que personne devienne bon par force : mais la crainte de ce qu'on ne veut point souffrir fait ouvrir les yeux à la vérité.

On est tout surpris, quand on lit Saint Augustin, d'y voir des raisonnemens si peu dignes de l'esprit de ce grand homme ; & on ne l'est pas moins, que cette espece d'enchantement, qui avoit fasciné les yeux de ce Pere, ait produit le même effet sur le clergé de France. La lecture des lettres de S. Augustin auroit dû le prévenir contre le dogme de l'intolerance, loin de l'y affermir. De mauvais raisonnemens ne cessent pas d'être tels parce qu'ils se trouvent dans un Pere.

1. Quel argument peut-on fonder sur le

C. 5. mot

58 T O L E R A N C E

mot de *contrainte*, qui se trouve une seule fois dans l'écriture, qu'on peut très-bien entendre des empressements officieux par lesquels on invite quelqu'un à faire une chose, & dont l'explication littérale renverse les bornes du juste & de l'injuste, détruit toute la morale de l'évangile, arme tous les chrétiens les uns contre les autres, rend le Christianisme odieux aux infidèles, autorisent les persécutions que le Paganisme employa pour l'étouffer dans son berceau, lui enlève un fort argument dont il se sert contre le Mahométisme, comme l'a invinciblement démontré Bayle dans son comment. Philos. ?

2. Quelle conséquence peut-il y avoir de ce que Dieu fait à ce que nous faisons ? Parce que Dieu a trouvé à propos de signaler la puissance de son bras dans la conversion de Saul, qu'il a terrassé cette ame fière par la force toute puissante de sa grace, & qu'au milieu des éclairs & des foudres, il a fait luire à ses yeux une vérité qu'il fuyoit toujours : est-ce une raison pour que nous l'imitions, quand nous voudrions convertir un persécuteur ? Si comme Dieu nous tenions en main le cœur des hommes, si nous pouvions disposer de sa grace pour éclairer leur entendement & pour remuer leur volonté, nous pourrions alors sévir sur leur corps : mais puisque nous ne sommes

sommes pas des dieux, il ne nous convient pas de prendre le tonnerre pour prêcher la vérité.

3. L'exemple des bergers qui poussent quelquefois avec la verge les brebis dans la bergerie, n'est pas plus heureusement imaginé que celui du phrénétique, à qui il faut lier les mains & les pieds pour qu'il ne se précipite pas. Le devoir du berger est de sauver des mains du larron & de la gueule du loup les brebis qui lui sont confiées. Que ce soit par force ou autrement, pourvû qu'il les mette dans la bergerie, tout est fait de sa part, elles sont sauvées. Mais en est-il de même d'un pasteur des âmes? Quand il aura réussi à faire entrer de force un hérétique dans l'église, qu'il lui aura versé sur le visage quelques gouttes d'eau benite, qu'il lui aura fourré par violence cent hosties dans la bouche, qu'il aura extorqué de sa main une signature, monument de son abjuration, & de sa bouche un desaveu formel de toutes ses erreurs, cet homme n'en demeurera pas moins dans les pièges du démon. Il faut que l'esprit & le cœur ratifient les mouvemens que la contrainte tire du corps. Il faut qu'il connoisse ses erreurs, qu'il les abjure intérieurement, qu'il embrasse la sainte doctrine. C'est de là que dépendent ses destinées. Pareillement, pour sauver

66 T O L E R A N C E

la vie à un phrénétique qui va se précipiter, il est bon de le lier avec de bonnes chaînes. Il est indifférent qu'il consente à ce qu'on lui fait ou qu'il n'y consente pas, il est également préservé du précipice & d'une façon & d'autre : mais on ne gagne rien avec un hérétique, tant que sa volonté fait la fiere & que son esprit demeure attaché à ses erreurs. Le seul moyen de l'empêcher de courir à sa perte, c'est de lui faire perdre l'envie de marcher davantage dans la route où il s'égare. Il faut pour cela éclairer son esprit ; mais les exils, les prisons, les amendes, les supplices éclaireront-ils jamais ?

4. Pour ce qui est de la pensée de S. Augustin sur Sara & sur Agar sa servante, je dirai qu'elle prouve seulement la forte envie que ce Pere avoit de trouver à toute force dans l'écriture des preuves du sentiment qu'il avoit embrassé, on ne fait pas trop pourquoi. J'appelle de S. Augustin intolérant à S. Augustin tolerant. Il me paroît sous cette dernière qualité raisonner beaucoup mieux, comme j'aurai occasion de le faire voir dans la suite. Pour moi, quelque favorablement prévenu que je sois pour tout ce qui sort de la plume de S. Augustin, il ne m'a pas été possible d'apercevoir la moindre ressemblance entre Sara, persécutant par mauvaise humeur Agar,

à qui sa grossesse inspiroit un superbe mépris pour la stérilité de sa maîtresse, & entre l'église tâchant de ramener les charnels par les peines temporelles. Tout ce que je vois dans Saint Paul, c'est que Sara comme l'épouse légitime d'Abraham figuroit la véritable église, & qu'Agar comme concubine figuroit la loi de Moïse qui ne faisoit que des esclaves. Je ne sai point étendre les figures au delà de ce qu'elles font dans l'écriture. Je ne crois pas qu'il faille en chercher dans toutes les actions de ceux que l'esprit saint a choisis dans l'ancien testament pour figurer quelque événement du nouveau.

5. Pour démontrer tout d'un coup les comparaisons que S. Augustin tire des actions d'un Moïse, d'un Elie, d'un S. Paul, avec les persécutions des princes contre les hérétiques, je n'ai qu'un mot à dire, c'est que c'étoient des prophètes qui connoissoient par des ordres immédiats de Dieu qu'il falloit procéder par la voie des châtimens. Ce n'étoit pas eux, à proprement parler, qui punissoient; ils étoient seulement les ministres redoutables d'un Dieu vengeur, qui, par l'éminence de sa nature, est au-dessus de tout, & qui, par sa qualité de scrutateur des cœurs, connoît l'aptitude & la congruité des actions corporelles avec les inflexions & les modifications

tations de nos ames, si bien que l'on ne sauroit douter du bon succès de ces démarches violentes & douloureuses. Mais en étoit-il de même des persécutions de Théodose contre les Ariens, d'Honorius contre les Donatistes? Qui leur avoit dit que Dieu beniroit ces violences, & qu'il s'en serviroit comme d'un instrument efficace pour éclairer leur esprit & pour amollir leur cœur? Il pouvoit très-bien arriver que leurs loix pénales n'eussent point d'autre effet que celui d'attacher les hérétiques plus fortement à leurs erreurs, ou de n'opérer que des conversions feintes & hypocrites. C'étoit donc par la témérité la plus inexcusable, qu'ils employoient, pour ramener les hérétiques, une violence, dont ils devoient ignorer l'heureuse issue. Il nous appartient bien, foibles créatures que nous sommes, enveloppés dans la sphere des connoissances humaines, de trancher de la divinité, de déchirer & de tourmenter nos freres errans, sous ce beau prétexte, que pour se soustraire à ces maux, ils s'appliqueront d'eux-mêmes à connoître la vérité, & à secouer les préjugés qui la voilent à leurs yeux prévenus! Que le mauvais effet de tant de loix pénales contre les sectaires nous apprenne combien il est dangereux & en même-tems injuste d'en porter!

En général, Dieu ayant tracé une règle à laquelle il veut que nous nous conformions, il ne nous permet jamais de nous en écarter pour imiter ce qu'il fait ou par les causes naturelles, ou par les personnes qu'il tire exprès des trésors de sa providence, pour leur communiquer une portion de sa puissance. Il constitue, par exemple Moïse le Dieu de Pharaon; & par son ministère il désolé toute l'Egypte qu'il rend le théâtre de sa gloire. Est-ce qu'il permet pour cela à un Roi ou à tout autre homme de porter la désolation dans un pays infecté par l'hérésie ou par le libertinage des mœurs, d'y mettre tout à feu & à sang, d'y causer la stérilité en faisant brûler la récolte, d'y gâter les fontaines & de les empoisonner, en un mot, d'y commettre toutes les hostilités que la guerre autorise? Dieu, qui prévoit le mauvais usage qu'une femme feroit de sa beauté, la lui ravit dans le printemps de son âge par une petite vérole qu'il lui envoie; & par cette disgrâce de la nature qui flétrit ses appas, il s'attache un cœur qui lui en auroit débauché plusieurs. Cet exemple de la providence en est-il un à imiter pour les Rois? Leur est-il permis de priver une femme de ses charmes naturels, en lui faisant avaler quelque poudre qui l'enlaidisse, sous prétexte qu'elle est fière de sa beauté, qu'elle

qu'elle est l'idole d'une infinité de jeunes gens qu'elle entraîne & par qui elle est entraînée dans les filets de la volupté? Un Roi, qui coloreroit cette action d'un zèle inspiré par la charité, se rendroit sans doute ridicule. Il en est de même de ceux que l'on priveroit de leurs biens, sous prétexte qu'ils servent d'alimens à leurs passions. Que penserons-nous donc de ceux qui pour le crime d'hérésie dépouillent les personnes de leurs biens, les tourmentent en mille manieres différentes, & les condamnent à traîner dans un noir cachot ou dans des galeres une vie, qu'elles échangeroient volontiers contre une mort qu'on ne leur refuse que pour les faire souffrir plus long-tems? Si pourtant il y a un vice qui mérite de l'indulgence, c'est sans doute l'hérésie. Nous ne tarderons pas à le démontrer.

De ce que nous venons de dire, il en résulte que quand même il seroit prouvé que les loix pénales contre les sectaires en feroient revenir un grand nombre à l'unité Catholique, comme S. Augustin l'a prétendu des Donatistes, ce seroit pourtant une très-mauvaise raison pour en légitimer l'usage. Car s'il m'est défendu par toutes les loix d'appauvrir & de ruiner de réputation mon prochain que je vois enflé d'orgueil & nourri dans la vanité, tant par ses richesses

richesses que par l'estime qu'on fait de sa personne, encore que ce soit-là un moyen très-propre pour le retirer de la damnation, où sa vanité fondée sur son opulence & sa gloire le précipite; je ne vois pas pourquoi un souverain pourroit innocemment faire les mêmes choses à l'égard d'un hérétique, encore qu'il se proposât de le soumettre à la vérité. Si les prisons, les amendes, les chicanes, les amertumes continuelles de la vie peuvent quelque chose sur l'ame d'un hérétique, il est évident que je produirai le même effet sur l'ame de cet orgueilleux par la perte de son bien & de sa réputation. Laissons, laissons à Dieu le soin de ramener à l'unité Catholique les hérétiques par les voyes de rigueur qu'il jugera à propos d'employer & ne prenons point ses intérêts plus qu'il ne veut. Les instruire est tout ce qu'il exige de nous.

Mais ce qui prouve encore bien que S. Augustin a été malheureux dans les exemples qu'il a cités de l'écriture, pour autoriser les violences faites à la conscience des hérétiques; c'est qu'il n'y en a aucun qui ait le moindre rapport, la moindre analogie avec le cas où l'on suppose les hérétiques, dont on gêne la liberté de conscience. Moïse punissant les Israélites avoit affaire à gens, qui étoient les premiers à convenir que les actions pour lesquelles ils

ils souffroient étoient mauvaises. S. Paul n'excommunioit pas des gens qui crussent avoir bien fait. Mais en est-il de même des hérétiques? Ils croiroient trahir les lumières de leur conscience, s'ils abjureroient ce qu'ils prennent pour la vérité. Or, qui que vous soyez, qui êtes-vous pour usurper un droit, qui fait, à proprement parler, l'appanage de la divinité? Le tribunal de la conscience ressortit immédiatement à celui de la divinité.

Glifions légèrement sur les conséquences destructives de la morale, qui naissent de ce principe inculqué tant de fois par S. Augustin, que tout ce qui sert à établir l'empire de la vérité, devient légitime, que la véritable église a tout droit sur les hérétiques; qu'elle peut impunément les dépouiller de leurs biens, parce que ces biens ne leur appartiennent, ni par le droit divin, par lequel tout est aux justes, ni par le droit que les hommes ont établi & qui dépend des puissances temporelles: glifions, dis-je, sur toutes ces conséquences & croyons pour l'honneur de ce Père qu'il ne les a pas vues dans toute leur étendue.

Que conclurre de tout ceci? 1°. Que la force n'est pas un bon moyen pour faire entrer la vérité dans l'esprit; 2°. Que quand même elle produiroit cet effet, il ne faudroit

droit pas cependant y avoir recours, parce qu'elle donneroit pour le moins autant de sujets à l'erreur, qu'elle en gagneroit à la vérité. Il n'y a point de secte hétérodoxe, qui, son S. Augustin à la main, ne se croie en droit de s'appliquer toutes les raisons que ce Pere fait valoir pour l'église dont il étoit membre. Or, je le demande, convient-il de justifier les persécutions faites aux hérétiques, par les mêmes raisons que ceux-ci produiront pour légitimer les leurs envers les Catholiques? Ce qui prouve pour tous les partis, ne prouve pour aucun. Les Catholiques ne sentiront-ils jamais tout le ridicule de cette raison, *nous sommes la véritable église?* Comme si les hérétiques n'en disoient pas autant de leurs sectes. Ils ont tort, je l'avoue; mais tant que vous ne leur arracherez pas cette persuasion, par-tout où ils seront les plus forts, ils vous persécuteront toujours à bon compte en attendant le dernier jugement, où Dieu interviendra avec tout l'éclat de sa majesté, dans la décision de ce grand procès. *Omittamus ista communia qua ex utraque parte dici possunt, quamquam verè ex utraque parte dici non possint.* Si S. Augustin avoit été fidèle à cette maxime, qu'il avoit lui-même avancée contre Fauste le Manichéen, il n'eût certainement jamais fait l'apologie de la persécution. Il se seroit apperçu qu'il

tournoit

tournoit contre les Catholiques le glaive dont il les armoit contre les hérétiques. Si l'on desiré une plus ample réfutation de S. Augustin , on n'a qu'à lire la troisième partie du com. phil. de Bayle. Cet auteur y suit S. Augustin pied à pied ; & à chaque pas qu'il fait avec lui , il démontre que ce docteur tombe dans autant de bévues , qui le font broncher lourdement. Toutes les raisons , qu'il a éralées avec beaucoup de pompe & d'industrie , pour justifier les persécutions , se réduisent à des paralogismes & à de petites moralités. La preuve en est dans l'endroit de Bayle , auquel je renvoye.

Au reste les erreurs où S. Augustin est tombé sur la persécution , ne m'aveuglent pas sur une infinité de beaux raisonnemens qui brillent dans ses ouvrages. Je dirai avec Horace : *ubi plura nitent , non paucis offendar maculis*. Si quelque zélé trouve mauvais que je dise que S. Augustin a erré , qu'il apprenne de moi que ce docteur de l'église est un assez grand homme , pour que de légères taches qui défigurent un peu la beauté de ses écrits , ne nuisent point à la haute réputation qu'il s'est si justement acquise. Un éloge que la vérité avoue est bien plus digne de S. Augustin , que celui qui ne lui supposant aucune erreur dans les sentimens , aucune inexactitude dans les raisonnements

raisonnemens, le feroit marcher, pour ainsi dire, de pair avec les auteurs sacrés. L'amour que ce grand homme eut pour la vérité, démentiroit cet éloge dicté par une ignorante flatterie.

CHAPITRE IX.

Que s'il est permis de persecuter les hérétiques, on peut aller jusqu'à les faire mourir.

PArmi les Intolerans qui tiennent pour le droit qu'a le souverain de faire des loix pénales contre les hérétiques, il s'en trouve qui, honteux des supplices cruels qu'on leur a fait souffrir en plusieurs occasions, voudroient, s'il étoit possible, effacer pour jamais la mémoire des échaffauts, des roues, des gibets, des buchers, dont se compose l'histoire des persécutions contre l'hérésie; & ramener aux amendes, aux exils, aux emprisonnemens, aux confiscations de biens, la contrainte commandée par J. C. Ils sentent que le zèle a poussé les choses trop loin, & que les violences auxquelles il a eu recours, ne peuvent que deshonorer la religion Chrétienne. Comme l'esprit de l'évangile est la douceur & la patience, nous devons croire, disent-ils, que, lorsque J. C. nous dispense de cette douceur,

douceur , il veut que nous en gardions le plus qu'il nous sera possible , & que nous abhorriions ces supplices affreux qui inspirent la terreur. Loin d'ici ces demi-tolérans. Si J. C. a commandé une fois la persécution en fait de religion , il n'est plus possible de fixer les limites où elle doit s'arrêter. Les supplices les plus cruels n'auront rien qui ne soit légitimé par elle. C'est ce que M. Bossuet , dans son *sixième avertissement sur les lettres de M. Jurieu* , a très-bien prouvé à ce ministre , qui vouloit que le Prince eût l'épée en main contre les hérétiques , non pour leur donner la mort , mais pour les gêner seulement & pour les bannir. » Les Tolerans , disent-ils , lui demandent où il a trouvé ces bornes qu'il donne à sa fantaisie au pouvoir des Princes. Il n'étoit pas ici question de faire le doux & de vouloir en apparence épargner le sang. Il ne falloit point , disent-ils , poser des principes , d'où l'on tombe pas à pas dans les dernières rigueurs il faut , disent toujours les Tolerans , ou comme nous , leur ôter tout pouvoir de contraindre les hérétiques ; ou , comme les Catholiques , leur permettre d'en user selon l'exigence des cas. Car s'ils jugent par leur prudence , que ce ne soit pas assez ôter le méchant que de le bannir , pour » faire

» faire pulluler ailleurs ses impiétés , com-
» me celles de Nestorius se sont répandues
» en orient par son exil & celui de ses ad-
» hérans , qui êtes-vous pour donner des
» bornes à leur puissance ? Et espérez-vous
» de réduire à des règles invariables ce qui
» dépend des cas & des circonstances ? ...
» Les Tolerans poussent à bout M. Ju-
» rieu , en lui démontrant qu'il se contre-
» dit lui-même , ou qu'il faut abandonner
» la doctrine de l'intolérance , ou permet-
» tre au magistrat autant les derniers sup-
» plices qu'il lui défend , que les moindres
» peines qu'il lui permet. Car aussi , lui
» dit-on , où a-t-il pris , & où ont pris les
» Intolerans mitigés ces bornes arbitraires ,
» qu'ils veulent donner à un pouvoir qu'ils
» reconnoissent établi de Dieu en termes
» indéfinis ? Ou il faut prendre les preu-
» ves dans toute leur force , ou il faut les
» abandonner tout-à-fait. « Je suis fâché
que M. Bossuet ait flétri ses Ecrits de l'o-
dieuse doctrine de l'intolérance ; mais il n'en
prouve pas moins bien contre le ministre
Jurieu , qu'on ne peut l'adopter & condam-
ner les derniers supplices par lesquels le
Prince reprimerait l'hérésie.

Et pourquoi , je vous prie , seroit-il dé-
fendu aux Princes de faire brûler les héréti-
ques , ou de les faire mourir d'une autre fa-
çon ? Ce ne peut être assurément , qu'au-
tant

tant que les derniers supplices seroient injustes , ou qu'ils seroient peu propres à procurer le bien de l'église. Car , en fait de persécution , pour juger si elle est juste ou injuste , c'est à ces deux choses qu'il faut prendre garde. Or les supplices même les plus affreux ne se trouvent , selon les principes des Intolérans , dans aucun de ces deux cas.

1. On ne peut point dire qu'ils soient injustes , quand il s'agit d'exterminer l'erreur & de reculer les bornes de l'empire de la vérité. Car , par la même raison , vous prouveriez que les autres manieres de contrainte , comme les amendes , les exils , les prisons , les logemens de soldats , ne sont point permises de Dieu , pour contraindre d'entrer dans la bonne religion. Toutes ces choses sont défendues par la loi naturelle ; mais la religion , à l'accroissement de qui elles servent , les autorise , & de mauvaises qu'elles étoient dans d'autres circonstances , elle les rend bonnes & innocentes. Mais si la religion les transforme ainsi , si elle les purifie en les faisant servir à ses fins ; pourquoi perdrait-elle ce pouvoir par rapport aux homicides , pourquoi ne les légitimerait-elle pas , en vue des avantages qu'elle en tire pour elle-même ? Elle a droit de sanctifier toutes les actions qui ne sont pas intrinsèquement mauvaises , tel-

les que seroient celles, par exemple, où l'on violeroit la pudeur, où l'on donneroit atteinte à la vérité, &c. Si donc la défense générale de maltraiter les innocens devient nulle à l'égard des hérétiques que l'on veut contraindre d'embrasser la bonne religion, il faut que la défense générale de faire mourir les innocens devienne aussi nulle par rapport à ces mêmes hérétiques, à moins que Dieu lui-même n'ait réglé les exceptions qu'il fait à sa loi, lorsqu'il commande d'entrer; ce que l'on ne voit nulle part dans les écritures.

2. Les derniers supplices ne sont pas moins propres à déchirer le bandeau d'erreur, qu'ont formé les préjugés, que ces persécutions inquiétantes, chicaneuses, qui promettent d'un côté, qui menacent de l'autre, qui vous fatiguent de telle sorte par des disputes & des instructions, qu'enfin, soit que vous changiez intérieurement, soit que vous ne changiez pas, on veut une signature, sans quoi point de repos en votre vie. Bayle les compare ingénieusement à des tentations diaboliques, qui extorquent le péché, comme les fleurettes, les presens & autres machines font consentir certaines femmes aux desirs déréglés de leurs amoureux.

Qu'on me marque un effet produit par ces rigueurs mitigées, que la terreur des supplices ne produise encore plus efficace-

ment. La voix des supplices est pour bien des personnes plus forte, plus pénétrante, que ne l'est celle des persécutions moins violentes. L'appareil de la mort parle bien plus éloquemment contre les erreurs & les préjugés qui les éternisent, que la crainte des exils, des emprisonnemens & de la perte de ses biens. Il est donc des circonstances, & ces circonstances sont les plus fréquentes, où le meilleur moyen d'extirper l'hérésie, c'est d'exterminer les hérétiques par le fer ou par le feu, comme on fait en Portugal & en Espagne. Le sanglant tribunal de leur Inquisition, tribunal qui tous les ans fait fremir l'humanité & pâlir l'hérésie, peut braver impunément toutes les invectives de ceux qui ont donné des éloges aux persécutions moins inhumaines de la France contre le Calvinisme. Plus de rigueur auroit mieux réussi à l'extirper entièrement, que ces persécutions aigres-douces, qui inquietent l'erreur & la laissent respirer. Je suis sûr qu'un Espagnol intolérant auroit beau jeu contre un François intolérant. Celui-ci ne peut déclamer contre l'inquisition d'Espagne, qu'il ne fasse le procès aux dragonneries de France.

Sans mentir, l'envie de plaire aux Princes, sous la domination desquels on vit, fait souvent tomber dans de grandes bévues. C'est un reproche qu'on peut faire à tous les

les écrivains François, qui ont loué dans Louis XIV. ce qui, pour l'honneur de ce Prince, devoit être effacé de son histoire, je veux dire, les persécutions allumées dans tout son royaume contre le Calvinisme. Ils ont relevé sa modération dans la manière de persécuter, aux dépens de ses prédécesseurs François I. & Henri II. qui avoient employé le fer & le feu; aux dépens des Empereurs, à qui les Peres & les Conciles avoient prodigué les plus grands éloges, pour avoir fait mourir les hérétiques, selon l'ordre donné par J. C. Si les derniers supplices contre les hérétiques sont autorisés & commandés par J. C. selon qu'ils s'imaginent le prouver par l'écriture; en quoi, je vous prie, le monarque François est-il préférable pour sa douceur à ceux qui, conformément à l'évangile, ont aiguisé contre les hérétiques le glaive qu'ils ne portent pas en vain dans leurs mains? Ne pas exterminer les hérétiques, lorsque Dieu l'ordonne, mais adoucir, comme on a fait en France, les traits de la vengeance divine, c'est trahir la cause de Dieu; & c'est ce que Louis XIV. a fait. Si la contrainte à l'égard des hérétiques est commandée dans l'évangile, Louis XIV. n'en a pas assez fait; mais au contraire, si elle est défendue, ce monarque en a trop fait. Quelque parti qu'on prenne, il est évident

que la flatterie bien plus que la vérité a conduit le pinceau qui a tracé le portrait de ce Roi, si grand d'ailleurs par tant de belles qualités.

C H A P I T R E X.

Que les loix pénales sont nuisibles aux progrès de la vérité.

Voulons-nous savoir quel effet produisent les loix pénales ? Il ne faut qu'étudier le génie & le caractère de ceux contre qui on les porte. Si elles tombent sur ces âmes roides & inflexibles, qui sont fortement attachées à leur religion, soit par les liens de la vérité, soit par ceux de l'erreur ; ces loix, n'en doutons point, ne feront que les y confirmer davantage. L'expérience nous apprend que les hommes s'attachent à leur religion, à mesure qu'ils souffrent pour elle. C'est ce que nous avons vu de nos jours dans les Protestans qu'on persécutoit en France pour cause de religion. Ils devenoient plus zélés pour leur religion qu'ils ne l'étoient auparavant. C'étoit de leur part des jeûnes continuels, des humiliations extraordinaires, des retranchemens de luxe, des prières ferventes. La chose du monde qui leur venoit le moins dans

dans l'esprit, étoit de croire qu'ils fussent châtiés de Dieu, parce qu'ils étoient dans une fausse religion. Ce qu'ils souffroient, étoit pour eux un préjugé puissant qu'ils tenoient pour la vérité, suivant ce qui est dit dans l'écriture que les persécutions s'attachent toujours à ceux qui l'aiment sincèrement. Ils croyoient en cela avoir une conformité de plus avec J. C. que le monde a haï & persécuté tant dans sa personne, que dans celle de ses Apôtres. Les maux qui fondoient sur eux, ils étoient bien éloignés de les attribuer aux erreurs qu'ils avoient succées dans leur enfance. Ils se persuadoient qu'ils étoient ou l'effet de leur négligence à s'en faire instruire, ou celui d'une attention paternelle de la part de Dieu qui les éprouvoit & leur donnoit occasion de mériter davantage. Leur zèle, loin de se ralentir, prenoit au contraire de nouvelles forces dans ce qui auroit dû l'éteindre. Ils eurent des martyrs, parce que dans toute secte qu'on persécute il se trouve toujours des gens intrépides, courageux & fortement persuadés de leur religion. Or rien ne fait plus de bien à une secte que d'avoir des martyrs. Leur courage à mourir pour leurs erreurs persuade fortement à ceux qui en sont témoins qu'ils se sacrifient pour la vérité. Le supplice d'Anne du Bourg fit plus de bien à la cause des Protestans, ou

D ; pour

70 T O L E R A N C E

pour me servir de l'expression de l'historien François, *gâta plus de gens que n'eussent fait cent ministres avec leurs prêches*. Le pilori, auquel fut attaché Fox le chef des Quakers ou Trembleurs lui valut un grand nombre de disciples, & donna à la secte une considération qu'elle n'avoit point eue jusqu'alors. Voici sur cela les réflexions de l'illustre auteur de *l'esprit des loix*.

» Il faut éviter, nous dit-il, les loix pé-
 » nales en fait de religion. Elles impriment de la crainte, il est vrai, mais
 » comme la religion a ses loix penales aussi
 » qui inspirent de la crainte, l'une est
 » effacée par l'autre. Entre ces deux craintes
 » différentes les ames deviennent atroces.
 » La religion a de si grandes menaces,
 » elle a de si grandes promesses, que
 » lorsqu'elles sont presentes à notre esprit,
 » quelque chose que le magistrat puisse
 » faire pour nous contraindre à la quitter,
 » il semble qu'on ne nous laisse rien quand
 » on nous l'ôte, & qu'on ne nous ôte rien,
 » lorsqu'on nous la laisse. Ce n'est donc
 » pas en remplissant l'ame de ce grand objet,
 » en l'approchant du moment où il
 » lui doit être d'une plus grande importance,
 » que l'on parvient à l'en détacher.
 » Il est plus sûr d'attaquer une religion
 » par la faveur, par les commodités de la
 » vie, par l'esperance de la fortune; non
 » pas

» pas par ce qui avertit , mais par ce qui
» fait que l'on oublie ; non pas par ce qui
» indigne , mais par ce qui jette dans la
» tièdeur , lorsque d'autres passions agissent
» sur nos ames , & que celles que la reli-
» gion inspire sont dans le silence. Regle
» générale , en fait de changement de reli-
» gion , les invitations sont plus fortes que
» les peines. «

Ceux au contraire , à qui les loix penales
s'adressent , sont-ils de ces personnes mol-
les , indifférentes , plus attachées aux biens
de ce monde qu'à ceux du Ciel ? L'effort
qu'elles produisent sur eux , sera de couper
les foibles liens qui les retenoient dans la
religion de leurs peres. Ils la sacrifieront
à la crainte de souffrir & d'être privés des
douceurs & des agrémens de la vie. Le
sacrifice n'a rien qui doive surprendre de
la part de gens qui ont déjà vendu leur
ame à l'enfer : mais ces personnes , que la
crainte aura converties , seront-elles per-
suadées des sentimens qu'on aura voulu
leur inspirer ? Vous ne le croyez pas sans
doute , ou si vous le croyez , vous n'avez
aucune connoissance des hommes. Les sen-
timens ne se commandent point , ils ne peu-
vent entrer dans l'esprit que sous la figure
de la vérité. Au-lieu de vrais croyans ,
vous aurez réussi à faire d'eux de vrais
hypocrites. Quel gain pour une religion
D4 qu'une

30 T O L E R A N C E

qu'une troupe d'hypocrites qui démentent dans leur esprit & dans leur cœur les sentimens qu'ils expriment au dehors ? Rien ne dispose tant à se jeter dans l'indifférence des religions que de professer une religion qu'on ne croit pas. Voilà ce qu'on gagne avec les loix penales en fait de religion. On confirme les uns dans leur erreur, & on jette dans l'esprit des autres des semences de deïsme.

Il y a une autre sorte de personnes, qui tiennent, pour ainsi dire, le milieu, entre celles dont nous venons de parler. Elles aiment comme les premières leur religion; mais parce qu'elles sont extrêmement faibles, elles n'ont pas le courage de la soutenir aux dépens de leur vie, ou même de certaines commodités auxquelles elles sont très-sensibles. Pour se délivrer de la douleur, on les verra malgré elles trahir leur conscience, & embrasser une religion qu'elles detesteront d'autant plus, qu'on les force à lui sacrifier ce qu'elles ont de plus cher au monde. Il en est de ceux qu'on force par la violence des tourmens à professer une religion, comme des personnes qu'on met à la question pour leur faire avouer un crime dont on les soupçonne. Qu'arrive-t'il ? la douleur qu'on fait souffrir à l'accusé, l'oblige souvent à s'accuser d'un crime qu'il n'a pas commis & à charger

charger des innocens qu'on soupçonne & contre lesquels on souhaite sa déposition.

» C'est une dangereuse invention, dit ex-
 » cellemment à ce sujet le judicieux Mon-
 » tagne, que celle des gehennes, & sem-
 » ble que ce soit plutôt un essai de pa-
 » tience que de vérité : & celui qui les
 » peut souffrir cache la vérité & celui qui
 » ne les peut souffrir. Car pourquoi la
 » douleur me fera t-elle plutôt confesser ce
 » qui en est, quelle me forcera de dire ce
 » qui n'en est pas ? Et au rebours, si celui
 » qui n'a pas fait ce de quoi on l'accuse,
 » est assez patient pour supporter ces tour-
 » mens, pourquoi ne le sera celui qui l'a
 » fait, un si beau guerdon que de la vie
 » lui étant proposé . . . pour dire vrai,
 » c'est un moyen plein d'incertitude & de
 » danger. Que ne diroit-on, que ne feroit-
 » on pour fuir de si grièves douleurs ? *etiam*
 » *innocentes cogit mentiri dolor* ; d'où il ad-
 » vient que celui que le juge a gehenné
 » pour ne le faire mourir innocent, il le
 » fasse mourir & innocent & gehenné. »

Voilà les effets ordinaires que produit la douleur sur des ames foibles. Elle leur fait avouer ce qu'elles ne croient point, elle régle l'exterieur & le plie aux mouvemens qu'on souhaite ; mais elle laisse l'interieur en proie au repentir le plus cruel, au desespoir le plus affreux. Et ce qu'il y a de

plus terrible ici, c'est que quand même on supposeroit que la vérité détruit l'erreur par les loix pénales, elle n'y gagneroit rien pour elle-même; puisque l'erreur, qui se sert de ce moyen violent, a sur elle le même avantage. Car c'est un fait constant que la contrainte & la menace des peines produisent le même effet contre la bonne religion que contre la fausse. En général, les loix pénales n'ont jamais eu d'effet que comme destructions, parce que ceux contre qui on les porte, sont pour la plupart, j'oserois dire cent contre un, des âmes foibles & timides, qui ne sont point à l'épreuve des peines qu'on leur inflige, soit qu'elles aillent jusqu'à la mort, soit qu'elles soient plus mitigées. Et ceci frappe autant sur la religion véritable que sur les religions fausses.

C'est une erreur de s'imaginer que la facilité avec laquelle on quitte une religion, est une marque de sa fausseté, que la vérité seule est ferme & éternelle, que le mensonge se dissipe presque de lui-même. L'expérience détruit bientôt la fausseté de ce lieu commun. Voyez ce que Pline écrit à Trajan, que plusieurs Chrétiens qu'il avoit eues, ayant d'abord avoué qu'ils étoient Chrétiens, l'avoient nié depuis, confessant qu'ils l'avoient été, mais qu'ils ne l'étoient plus. Le même auteur ajoute que la religion

gion Payenne, qui avoit été comme abandonnée dans la Bithinie, reprenoit courage. Lisez S. Cyprien, & vous serez surpris de cette multitude de Chrétiens, qui succomberent sous l'empereur Decius. Que sont devenues toutes ces églises florissantes, l'honneur de la religion Chrétienne? Le fer Musulman les a détruites & desséchées jusques dans leur racine. Le Mahometisme donne des loix là où régnoit autrefois le Christianisme: Le croissant est arboré sur le faite des temples où l'on voyoit briller la croix. Le turban couvre les têtes, & l'on n'en voit presque plus sur qui coulent les eaux salutaires du baptême. Et pour descendre à des tems plus voisins des nôtres, combien de peuples Luther & Calvin n'ont-ils point arrachés à l'église Romaine? Ceux de cette communion ne conviennent-ils pas, que le Catholicisme se rétablirait de lui-même dans tous les pays, d'où la Réforme l'a chassé en grande partie, s'il n'y étoit pas contraint & resserré par les loix pénales? Concluons donc que la contrainte n'a point été tirée de son ordre naturel, qui est ou d'affermir les gens dans leurs opinions, ou de les engager à les dissimuler par crainte, par vanité, par ambition, ou de leur faire naître l'indifférence. L'opiniâtreté, disent les Catholiques, est le caractère de l'hérésie. Pourquoi donc employez-

84 T O L E R A N C E

vous, leur dira-t'on, les loix pénales contr'elle pour la faire plier ? C'est un excellent moyen de la roidir davantage contre la vérité. L'opiniâtreté avec laquelle on s'attache à sa religion, est une marque aussi équivoque de sa vérité, que la légèreté avec laquelle on la quitte, en est une de sa fausseté. Ces deux dispositions si contraires dépendent en partie du tour d'esprit qu'on a, & nullement de la vérité ou de la fausseté de la religion dont on est.

Ceci une fois supposé, que les loix pénales ont les mêmes suites dans quelque religion que ce soit, voici l'absurdité qui s'en suivroit, si Dieu les avoit permises pour établir l'empire de la vérité, c'est qu'elles produiroient un effet admirable sur les hérétiques, qui auroient le bonheur d'être persécutés par la véritable église, tandis qu'elles seroient très-funestes pour ceux de ses enfans qui auroient le malheur d'être persécutés par une église hérétique. Les mêmes loix pénales, qui seroient entrer les hérétiques dans le sein de la véritable église, en chasseroient ses propres enfans. Une absurdité si visible devoit bien ouvrir les yeux aux Intolerans sur l'injustice des loix pénales en fait de religion, & sur leur inutilité par rapport aux progrès de la vérité.

On pourra m'objecter que Dieu prévoyant

voyant cet effet des loix pénales sur les esprits dont il connoît la trempe, ne permettra pas, en vue des intérêts de la vérité qui lui sont chers, que les hérétiques soient aussi ardens à les employer pour étendre leurs erreurs, que le sont les orthodoxes pour faire des prosélites. Mais en vérité, un tel miracle ne sauroit me revenir; & je dirai avec Bayle, que, si l'on veut prêter à Dieu des volontés particulières, ou des opérations miraculeuses en faveur de son église, j'aimerois beaucoup mieux qu'elles rendissent les hérétiques violateurs des loix de l'honnêteté & de l'équité sans que cela nuisît à la bonne cause, que de mettre les orthodoxes dans ce malheureux prédicament, afin que de leur très-injuste mal-honnêteté sortit le bien de l'église.

CHAPITRE XI.

Que l'hérésie est un crime, qui, quoiqu'horrible aux yeux de Dieu, mérite pourtant beaucoup d'indulgence de la part des hommes.

A Dieu ne plaise que je veuille diminuer l'horreur que l'on a pour un crime que la religion condamne. Ce que j'en dirai lui laissera toutes ses flétrissures & ne portera que contre l'intolérance qui peut abu-
ser

86 T O L E R A N C E

fer de l'horreur même que l'on en doit avoir.

En général , l'hérésie consiste dans l'opposition formelle d'un sentiment avec une vérité révélée de Dieu. Il n'y a point ce qu'on appelle d'hérésie directe. Il faudroit pour cela donner à Dieu un démenti sur ce qu'il nous dit ; ce qui ne peut se concilier avec la notion qu'on se forme de Dieu , & dans laquelle tous les hommes s'accordent à faire entrer l'idée de la suprême véracité comme un attribut inséparable de la divinité. Mais il y a des hérésies indirectes , qui consistent à nier certaines vérités que Dieu a révélées ; mais qu'on se persuade faussement ne l'avoir point été ; soit qu'on n'ait jamais entendu parler des livres divins qui en sont les dépositaires , tels que sont les peuples des terres Australes , soit que cela vienne de la fausse interprétation qu'on donne au sens qu'ils renferment. Quoiqu'il en soit de la cause qui les produit , il est certain qu'elles ne deviennent criminelles & qu'elles ne nous sont imputées , que lorsqu'elles ne sont point invincibles par rapport à nous.

En effet , une erreur qui se présente à nous sous l'image de la vérité , acquiert par rapport à nous les mêmes droits que la vérité ; de même que la vérité les perd lorsqu'elle se montre à nous sous la figure
du

du mensonge ; pourvu qu'on suppose que cette métamorphose de l'erreur en vérité , & de la vérité en erreur , n'est pas le fruit de quelque négligence de notre esprit , ou de quelque mauvaise disposition de notre cœur. Car comme c'est le mensonge qui a tout l'honneur de l'hommage qu'on rend à la vérité voilée de ses apparences ; de même tout le mépris que l'on a pour l'erreur revêtue des livrées de la vérité retombe de tout son poids sur la vérité même. Ainsi ne pas respecter le mensonge qui imite si parfaitement l'air de la vérité que nous y sommes trompés des premiers , & rendre ses hommages à la vérité , que nous croyons de la meilleure foi du monde être le mensonge , c'est attaquer Dieu dans sa véracité , qui est un des attributs dont il se montre le plus jaloux.

Que dans les circonstances où la vérité se peint dans notre esprit des mêmes traits que l'erreur , & l'erreur *vice versa* des mêmes traits que la vérité , on soit obligé de transporter à l'erreur les droits de la vérité , & d'en dépouiller celle-ci pour en revêtir son ennemie , c'est une chose si claire & si constante , que pour peu qu'on en doutât , on pourroit au besoin le confirmer par plusieurs exemples d'un vrai sensible. Je vous le demande , un homme fausement persuadé qu'il est le pere des enfans
de

de sa femme , n'entre-t-il pas à leur égard dans tous les mêmes droits que la nature accorde aux vrais peres , quoiqu'on les suppose nés d'une union illégitime ? Pareillement , ces enfans , qui sont le fruit d'un crime , ne sont-ils pas tenus de respecter & d'aimer leur pere dans un homme qui ne l'est pas effectivement ? N'ont-ils pas à son héritage un droit égal à celui qu'ils auroient s'ils étoient ses véritables enfans ? Une femme trompée par la ressemblance parfaite qu'elle apperçoit entre son véritable mari & un imposteur qui se donne pour tel auprès d'elle , peut-elle refuser à ce dernier les mêmes faveurs qu'elle est obligée par les loix du mariage de prodiguer au premier , lorsqu'il les lui demande ? Tout le monde convient , qu'elle ne le peut , sans manquer aux devoirs les plus sacrés qu'impose le mariage. Un gouverneur , qui ne respecteroit pas le sceau du prince entre les mains d'un imposteur qui l'auroit dérobé par surprise , mériteroit de payer de sa tête le refus qu'il feroit de lui ouvrir les portes de la ville où il commanderoit , si la lettre qui en seroit revêtue portoit tel ordre. Je ne connois qu'un Jurieu capable de se roidir contre de tels exemples malgré leur évidence. N'a-t-il pas soutenu dans son livre intitulé , *les droits des deux souverains* , que ce n'étoit pas pécher con-

tré Dieu , que de pécher contre le *dicta-*
men d'une conscience erronée ? J'en ai dit
assez sur cela , pour persuader ceux qui se
laissent vaincre par les raisons. Je m'éten-
drois davantage , que je n'en serois pas
plus cru de ceux , qui sont dans l'usage
de ne point se payer de raisons , encore
qu'on leur en donne de bonne. Soit donc
conclu que *l'erreur travestie en vérité entre*
dans tous les droits de la vérité , & que la
vérité les perd absolument pour ceux qui
ne la connoissent pas pour telle ; de sorte
que , si la vérité avoit droit d'exterminer
l'erreur par-tout où elle la trouveroit , l'er-
reur qui de bonne foi s'arrogeroit les ti-
tres de sa rivale , auroit sur elle le même
avantage. Inconvénient terrible , auquel
ne peuvent échaper , comme l'a très-bien
démonstré Bayle , les défenseurs du sens lit-
téral de ces paroles , *contrains-les d'entrer* ,
&c. C'en seroit un sans doute très-grand
qu'un ordre établi par Dieu même , selon
lequel l'erreur seroit autorisée à employer
les moyens les plus violens pour extirper
la vérité , qu'elle envisage du même oeil ,
qu'elle même en est envisagée.

Il ne s'agit plus que de s'avoir , si par
rapport aux vérités révélées , il peut y avoir
parmi les Chrétiens une ignorance invinci-
ble. Sur cela je vois les Protestans par-
tagés de sentimens. Ceux qui sont persua-
dés

dés que l'écriture est si claire dans tout ce qu'elle contient, qu'il n'y a homme si simple, qui n'apperçoive tout d'un coup, & comme par une espece d'instinct, les vérités que Dieu y a renfermées, pourvu qu'il la lise sans préoccupation, avec une véritable humilité & un desir sincere d'y trouver la lumiere que son auteur y a versée; ceux-là, dis-je, n'admettent point d'erreur invincible dans les choses révélées. Ainsi, toute erreur, dans laquelle on tombe par rapport à ce que l'écriture enseigne, est volontaire; & si elle ne damne pas toujours ceux dont elle infecte l'esprit, c'est qu'elle n'est pas toujours fondamentale. Voilà, selon les partisans de cette opinion, l'unique raison qui fait que Dieu tolere quelques erreurs. Elle n'est pas prise, comme l'on voit, de la plus grande difficulté qu'il y auroit à en saisir le faux, mais seulement de ce qu'elles ne touchent point aux fondemens de la religion. Voyez ce que nous en avons dit dans le premier livre.

Il y en a d'autres, & je crois ceux-là en plus grand nombre, qui, convaincus par leur propre experience & leurs réflexions sur la diversité des sectes chrétiennes, ne font point difficulté d'avancer qu'il y a dans l'écriture des profondeurs où se perdent & les simples & les savans. Ceux-là, par une

une conséquence nécessaire, croient des erreurs involontaires sur le sens de l'écriture, & par cela même invincibles. Il paroît qu'ils raisonnent plus conséquemment que les premiers, en établissant la distinction des erreurs fondamentales & non fondamentales, non du côté des objets de la religion, ou sur la nature même de ces erreurs, mais sur la disposition de ceux qui y sont; ce qui tranche en un seul mot l'importante question des articles fondamentaux, laquelle, comme nous l'avons déjà dit, a tant fait suer la réforme.

Pour les Catholiques, qui croient une église infallible, ils distinguent l'hérésie en hérésie *matérielle* & en hérésie *formelle*. Elle n'est que *matérielle*, lorsqu'on croit une chose directement opposée à une vérité révélée; mais elle dégénere en *formelle*, lorsqu'on la soutient avec opiniâtreté contre la décision de l'église. C'est par le moyen de cette distinction qu'on excuse leurs erreurs qui défigurent les ouvrages des Pères. Leur attachement inviolable à l'unité, que nous présumons qu'ils n'auroient jamais voulu rompre, nous persuade qu'ils se seroient soumis à l'église, anathématisant leurs erreurs, si de leur tems elle avoit prononcé sur ces matieres.

Quant aux Protestans, qui d'eux-mêmes accordent que l'écriture est obscure en plusieurs:

lieux endroits, & qui, en conséquence, admettent des erreurs invincibles en fait de vérités révélées, nous n'avons rien à démêler ici avec eux. Ces gens-là sont même beaucoup plus tolérans que ne le comporte le véritable esprit du christianisme, comme nous l'avons fait voir dans le premier livre. Pour les Catholiques & les Protestans, dont les premiers trouvent dans l'autorité de l'église, & les seconds dans la clarté de l'écriture, un dénouement à toutes les difficultés dont le corps de la révélation est herissé, il semble que les uns & les autres n'admettent pas si volontiers des erreurs invincibles sur ce qu'il a plu à Dieu de nous révéler. Mais pour peu qu'on approfondisse leur sentiment, il faudra, bon gré malgré, qu'ils en viennent à reconnoître des erreurs de cette sorte.

En effet, je dis aux Protestans qui tiennent pour la clarté de l'écriture; cette clarté n'est point telle que vous n'exigiez de ceux qui lisent l'écriture, de se recommander à Dieu en la lisant, de lui demander cet esprit de sagesse qui en pénètre le vrai sens, de ne point étouffer, sous le poids des préjugés, les rayons divins que cette parole repand de tems en tems dans l'ame des simples. Or je vous le demande, est-ce une chose que la raison puisse digérer,

digérer, que, dans toute l'étendue des siècles que l'église Romaine remplit, il ne se soit trouvé aucun enfant de cette église, qui n'ait lû l'écriture avec un esprit fier & opiniâtre, qui n'y ait cherché plutôt quelque prétexte de demeurer dans ses préjugés, n'implorant jamais l'assistance de Dieu pour profiter de sa lecture, & supprimant avec soin tous les commencemens d'instruction qui lui étoient fournis par ce divin livre? Il y a une espece de fureur à soutenir une opinion si déraisonnable & si cruelle. Quoi, les Leons, les Basiles, les Chrysostômes, les Ambroises, les Augustins, les Jérômes, les Gregoires de Naziance, & tous les autres Peres du quatrieme siècle, n'auroient jamais lu l'écriture avec cette pieuse disposition que vous ne craignez point de vous attribuer! Quoi, ces grands hommes qui ont éclairé l'église par leurs savans ouvrages, seroient devenus la proie du démon! Quoi, Dieu auroit laissé reposer sur l'idolâtrie, depuis plus de douze cens ans; car c'est à cette époque que vous faites remonter l'invocation des saints; Dieu, dis-je, auroit laissé reposer son église, cette église qu'il avoit promis, sous le sceau du serment le plus sacré, de rendre victorieuse de l'enfer! Helas! il faut bien se résoudre à le dire. Les Peres n'ont prêché que trop hautement l'invocation des saints;

saints ; & cette abominable idolâtrie ne s'est que trop acerue jusqu'aux tems heureux , où la Réforme a été extraordinairement fuscitée pour écraser en partie ce monstre , qui , tout percé des coups qu'elle lui a portés , respire encore dans tous les lieux de la domination Romaine. Qu'on mette , disoit S. Ambroise dès le commencement du quatrième siecle , *ces triomphantes victimes dans le lieu où J. C. est l'hostie. Les fidèles*, écrivoit S. Jérôme contre Vigilance , *regardent les tombeaux des saints martyrs comme des autels de J. C. Nous honorons leurs reliques* , enseignoit aux peuples S. Augustin , *jusqu'à les placer sur la sublimité du divin autel*. Cette erreur , qui transporte à la créature ce qui n'est dû qu'à Dieu , le culte divin , est sans doute une erreur des plus fondamentales. Si elle n'a pas été invincible dans ces Peres , par quelle étrange contradiction les regardez-vous comme saints ! Ou cessez de leur prodiguer ce titre si glorieux , ou croyez qu'avec beaucoup d'esprit , de science & de sainteté , on peut tomber dans une erreur invincible par rapport aux vérités fondamentales ; puisque toutes ces qualités admirables , que vous ne sauriez refuser aux Peres que j'ai cités , n'ont pu les défendre contre une erreur aussi grossiere que l'est à vos yeux l'invocation des saints. Pour vous défendre

dire vous-mêmes de ce dilemme terrible, il ne vous reste qu'un moyen, qui seroit d'avouer que cette invocation des saints, que vous transformez en idolâtrie, n'est point telle que l'erreur la figure à vos yeux séduits & fascinés. Mais il n'y a pas d'apparence que vous en veniez-là. Qu'ainsi soit conclu qu'il peut y avoir des erreurs invincibles par rapport aux fondemens mêmes de la religion.

Mais je vous garde un argument plus fort que celui-là. L'honneur des Luthériens vos confreres vous est sans doute plus cher que celui des Peres mêmes, qui ont eu le malheur d'appartenir à la-Babylone prostituée, qui présente aux nations dans une coupe empoisonnée le venin de l'erreur; car c'est sous ces nobles idées que votre pinceau nous peint l'église Romaine. Ils errent, il est vrai, dans quelques points peu importans; mais cela n'empêche point que Luther ne soit un homme divin, & que ses sectateurs ne soient de vrais fidèles, des enfans chéris de Dieu. Or je vous prie, comment pouvez-vous concilier ces belles qualités avec cet esprit fier, indocile, & ces mauvaises dispositions, dans lesquelles vous supposez qu'ils lisent depuis tant d'années l'écriture sainte? Il faut bien que cela soit ainsi, puisque la lecture de ce livre divin n'a pu encore jusqu'ici leur dessiller les

les yeux sur le sens de la présence réelle qui les frappe constamment ; sur la prodigieuse erreur de la *consubstantiation* , non moins absurde , ou peu s'en faut , que celle de la *transsubstantiation* ; sur le dogme monstrueux de l'ubiquité , qui tend à confondre , à la manière des Eutychiens , les deux natures dans J. C. sans parler des erreurs Pelagiennes où ils se sont jetés , pour avoir abandonné la voye qui leur avoit été tracée par leur chef Luther. Mais si la crainte que les Lutheriens n'en disent autant de vous , vous oblige de dire qu'ils lisent l'écriture avec un cœur droit & une intention sincère de découvrir la vérité , vous ne pouvez vous empêcher de reconnaître qu'il peut y avoir des erreurs invincibles dans les choses révélées. Car c'est une erreur invincible que celle que nous ne pouvons vaincre , avec quelque application que nous lisions l'écriture , & quelques sincères que soient les dispositions que nous avons d'en pénétrer le vrai sens. Ce que je dis ici des Lutheriens , appliquez-le aux Arminiens , qui , malgré toute la droiture de leur cœur , n'ont jamais pu trouver dans l'écriture la doctrine exprimée dans les canons du fameux Synode de Dordrecht assemblé contr'eux.

Je ne vois qu'une chose à repliquer , qui seroit de dire que les uns & les autres ont de

de très-bonnes intentions , toutes les fois qu'ils interprètent l'écriture dans le sens que vous lui donnez , & qu'elles les abandonnent tout à coup dans les endroits où ils pensent différemment de vous. Mais c'est le comble de l'absurdité que de supposer , que dans une même minute les dispositions de ceux qui lisent l'écriture changent si prodigieusement ; car vous m'avouerez que ce peu de tems suffit pour parcourir les passages de l'écriture , qui prouvent la trinité & l'incarnation , & ceux où il est parlé de l'Eucharistie , de la grace & de la prédestination. Qu'un Lutherien & un Arminien se tâtent , ils n'appercevront en eux nulle autre disposition , lorsqu'ils expliquent l'écriture conformément à vos églises , que lorsqu'ils se livrent aux opinions de leur secte. Il me paroît ridicule de faire dépendre l'opération du S. Esprit éclairant les esprits , d'une certaine fatalité , qui fait qu'elle manque son coup , toutes les fois qu'un Lutherien , un Remontrant , tombent sur certains passages de l'écriture ; & qu'elle produit son effet , toutes les fois qu'ils tombent sur d'autres. C'est pourtant cette absurdité , que les Protestans sont obligés de digérer , si dans cette diversité d'opinions , qui partagent les esprits des Lutheriens , des Arminiens , ils refusent de voir la force impérieuse de l'édu-

Part. II.

E cation,

cation, qui souvent est telle, qu'elle ne peut leur faire vaincre certaine prévention qu'ils ont conçue contre les opinions d'une autre secte que la leur. Les Protestans n'ont donc rien de mieux à faire, que d'admettre pour les choses même révélées des erreurs invincibles, formées par les préjugés d'éducation, & par un certain tour d'esprit, qui ne lui permet pas d'être affecté par la vérité.

Les Catholiques ne peuvent se dispenser de reconnoître des erreurs invincibles dans les vérités de la religion. C'est ce qu'ont avoué les écrivains de Port-Royal dans les ouvrages qu'ils ont composés contre les Protestans. Ils n'ont trouvé aucun inconvénient à dire, qu'il est très-possible, malgré l'évidence des preuves qui donnent à l'église Romaine un caractère de distinction bien marqué sur toute autre église, que dans toutes les sectes hérétiques il se trouve des personnes de bonne foi.

Plus on examine la foiblesse de l'esprit humain, plus cette pensée prend un air de force chez les personnes sages & éclairées. Aveugles que nous sommes sur les ressorts imperceptibles qui nous remuent, il nous sied bien de marquer les limites qui séparent les erreurs invincibles d'avec celles qui ne le sont pas ! Cette connoissance est réservée au Dieu qui a créé les esprits, qui
les

les pèse dans sa balance éternelle, & qui n'ignore pas les proportions qu'il a mises entr'eux & les vérités. Lui seul connoît la trempe dont il les a formés, les degrés de lumière qui sont nécessaires pour les éclairer, la nature des obstacles qu'apportent les préjugés, ce qu'ils peuvent pour les surmonter, jusqu'où va la force de l'éducation, & où commence le mauvais usage de la liberté. Chacun, suivant le tour d'esprit qu'il a reçu de la nature, son génie, son temperament, donnera plus ou moins d'étendue à ces sortes d'erreurs, qui, par cela même qu'elles sont invincibles, nous disculpent devant Dieu. Un homme né avec un caractère sombre & farouche limitera ces erreurs à un petit nombre de personnes. Un autre plus humain, plus tendre & plus sensible, les renfermera dans un cercle d'hommes moins étroit. Quoique cette dernière façon de penser soit peut-être la moins vraie, il seroit pourtant à souhaiter qu'elle prît faveur dans les esprits; elle seroit plus propre que la première à les disposer à la tolérance, elle seroit même plus utile aux progrès de la vérité, dont le caractère est son triomphe sur les cœurs & sur les esprits, & non cette impuissance que montrent ceux qui veulent la faire recevoir par les supplices.

Ceci supposé, voici comme je raisonne

E 2

contre

100 T O L E R A N C E

contre les intolérans. Quoique l'hérésie ne soit pas invincible dans le plus grand nombre de ceux qui en sont infectés, vous ne sauriez pourtant disconvenir qu'il ne s'en trouve quelques-uns en qui elle l'est absolument. Or, par rapport à ces derniers, l'hérésie n'a rien de criminel. D'un autre côté, comme ces personnes-là vous sont inconnues, quelque hérétique que ce soit qui vous tombe sous la main, vous ne pouvez affirmer de lui qu'il soit de ces hérétiques opiniâtres à qui Dieu ne pardonne point. Par conséquent, l'hérésie fût-elle de sa nature un crime punissable par les loix civiles, vous ne devriez pourtant point sévir contr'elle, parce qu'elle ne pourroit l'être qu'autant qu'elle seroit opiniâtre & volontaire. Or, il vous est impossible de connoître ceux en qui elle réside avec ce caractère d'opiniâreté qui seule fait tout son crime devant Dieu. Vous ne pourriez donc lui infliger des peines, qu'en vous exposant à les faire tomber sur celui qui a trouvé grace aux yeux de Dieu, & dont l'amour pour la vérité brille dans l'hommage même qu'il rend à l'erreur. La crainte de punir l'innocent doit être pour vous une raison d'épargner le coupable. La justice humaine aime mieux faire grace au criminel, que de risquer en le punissant de perdre un innocent.

Mais

Mais je veux que pour un chrétien il ne puisse y avoir d'erreurs invincibles en fait de religion ; je veux que son hérésie soit aux yeux de Dieu très-volontaire & conséquemment criminelle ; malgré cet aveu , je soutiens qu'elle mérite beaucoup d'indulgence de la part des hommes , encore qu'elle n'en mérite aucune de la part de celui dont elle attaque indirectement la suprême véracité. Il n'en est pas d'elle comme des autres crimes. Ceux-ci portent , pour ainsi dire , sur le front leur propre condamnation. Ceux qui en sont coupables sont les premiers à avouer qu'ils ont très-mal fait en les commettant ; & quelque ingénieux que soit l'amour propre à se les déguiser, il n'en peut soutenir la vue , lorsqu'on les lui montre dans toute leur difformité. Leurs images errantes retracent continuellement aux yeux toute l'horreur qui les accompagne. La conscience parle hautement , elle indique le châtiment & fait pâlir le coupable. Mais l'hérésie est un crime d'une nature bien différente. Revêtue du bandeau sacré , des ornemens & des voiles de la vérité , elle se produit sous ses traits , & lui arrache des hommages qui ne sont dûs qu'à cette fille du ciel. Ceux qui l'idolâtrant , ne s'enchaînent à son char , que parce que leur prévention leur persuade qu'elle est la vérité même. Elle s'i-

gnore elle-même & se confond perpétuellement avec sa rivale. Elle est si sûre d'elle, qu'elle ne craint point de se montrer pour ce qu'elle est. En effet nous ne voyons pas que les hérétiques aient horreur de leur hérésie. Ce qui nous fait trembler pour eux est précisément ce qui les rassure. L'erreur qui les possède leur fait trouver de l'honneur là où nous attachons une note flétrissante. Quel est le Protestant, par exemple, qui ne se glorifie de porter le nom de Calvin, nom que le Catholique ne peut prononcer, qu'il ne lui rappelle aussi-tôt celui d'un hérésiarque.

Une chose encore qui distingue l'hérésie des autres crimes, c'est que la conscience soutient hautement ses droits dans l'esprit de tous ceux qui lui sont attachés. C'est une conscience erronée j'en conviens, & ceux-là pechent sans doute qui suivent son instinct; mais la difficulté qu'il y a à la rectifier semble exciter la pitié & demander grace pour celui qui se livre aveuglement à ses funestes impressions. On peut dire que l'hérésie est en quelque façon un second péché originel, & qu'elle est plus la faute de ceux qui nous l'ont transmise que la nôtre propre. Nos esprits en effet s'en trouvent imbus, sans que nous nous en appercevions. Elle s'y insinue, à l'aide des passions & des habitudes de l'enfance, des préjugés

préjugés de l'éducation, de l'amour même de nos parens, dont la main chere & respectable grave en nos foibles cœurs ses traits pernicioeux. On peut juger, par l'extrême difficulté qu'on trouve à l'extirper, quelle est sur nos esprits la force de son ascendant, à quelle profondeur elle est enracinée dans notre ame, par combien de branches elle est entrelassée avec les autres passions. Ce qui nous passionne pour elle, c'est que la même main qui nous empoisonne nous enrichit des vérités les plus importantes. La vérité & l'erreur sont comme deux ruisseaux, qui se joignant près de leur source mêlent leurs eaux & coulent ensuite paisiblement dans un même lit. Lorsque le tems vient à meurir notre raison, nous respectons l'erreur à l'égard de la vérité, parce que nous la trouvons confondue dans notre tête avec elle. Leur origine nous paroît la même, il semble que nous arracher l'une, ce soit nous ôter l'autre. *Il n'y a point de gale si incurable, selon la pensée de Galien. Il est plus facile de se défaire de toute autre habitude, pour si forte qu'elle soit, que de celle des opinions auxquelles on a été attaché, dit excellemment Origène. C'est aussi la pensée de S. Chrysostôme qui dit qu'il n'y a rien de si difficile, que de se résoudre à changer en matiere de religion.*

104 T O L E R A N C E

Écoutons ce que dit éloquemment Sal-
 vien , au sujet des Ariens. » Ils sont hé-
 » retiques , mais ils ne le savent point : ils
 » sont hérétiques chez nous , mais ils ne
 » le sont pas chez eux ; car ils se croient
 » si bien Catholiques , qu'ils nous traitent
 » nous-mêmes d'hérétiques. Ce donc qu'ils
 » sont par rapport à nous , nous le som-
 » mes par rapport à eux. Nous sommes
 » persuadés qu'ils ont une pensée injurieu-
 » se à la génération divine , en ce qu'ils
 » disent que le fils est moindre que le pere :
 » ils croient eux , que nous sommes dans
 » une opinion injurieuse au pere , parce
 » que nous faisons le pere & le fils égaux.
 » La vérité est de notre côté : mais ils
 » prétendent l'avoir du leur. Nous ren-
 » dons à Dieu l'honneur qui lui est dû :
 » mais ils croient aussi le lui rendre en pen-
 » sant de la maniere qu'ils pensent. Ils
 » ne s'acquittent pas de leur devoir : mais
 » ils font consister en cela même où ils y
 » manquent , le plus grand devoir de la
 » religion. Ils sont impies : mais en cela
 » même ils croient suivre la véritable piété.
 » Ils se trompent donc , mais c'est de bonne
 » foi , par un principe d'amour envers Dieu ,
 » & non qu'ils le haïssent , puisqu'ils croient
 » honorer & aimer le Seigneur. Quoiqu'ils
 » n'aient pas la vraie foi , ils regardent cel-
 » le qu'ils ont comme un parfait amour de
 » Dieu :

» Dieu : & il n'y a que le souverain juge de
» l'univers , qui puisse savoir comment ils
» seront punis de leurs erreurs au jour du
» jugement. Cependant Dieu , à mon avis ,
» les supporte patiemment , parce qu'il
» voit que s'ils sont dans l'erreur , ils errent
» par un mouvement de piété. «

Dieu se montre patient envers les hérétiques. Il attend du remède & de sa grace , qu'ils se dépouillent de leurs préjugés ; de ce secret attachement à leurs propres sentimens ; de cette opiniâtreté inflexible qui les affermit aux opinions qu'ils ont sucées avec le lait , de cette fierté d'esprit qui les soustrait à une autorité légitime , de cette haine envenimée qu'ils ont conçue contre la véritable église & qu'ont fomenté en eux les peintures odieuses travaillées des mains de l'imposture & de la calomnie ; de cet orgueil jaloux qui craint d'être éclairé par ceux-là mêmes pour lesquels on leur a inspiré du mépris , de cette crainte ridicule qui redoute les jugemens d'une secte qu'ils ont toujours respectée , de cette négligence criminelle qui les retient sous un joug que le travail seul peut briser , de cet amour enfin qu'ils ont pour des erreurs qui ne captivent point leur esprit , qui abandonnent leur cœur à ses mouvemens , qui flattent leurs passions , qui ouvrent un champ plus vaste à leurs plaisirs. Pourquoi ne pas imi-

ter ce noble exemple de la divinité ? Pourquoi brusquer par nos violences des esprits qu'il faut gagner par la douceur ? Pourquoi blesser une liberté, que Dieu lui-même respecte, tempérant la force de sa grace sur le pouvoir qu'ils ont de la recevoir ou de lui résister ? Pourquoi remplir d'aigreur & de ressentimens contre la vérité même, des cœurs que nous devrions nous efforcer de lui gagner par l'amour, qui seul en a les clefs ? Pourquoi ne nous y préparons-nous pas une entrée, par les voies douces & molles de la persuasion ? Nous brûlons, dites-vous, d'un zèle ardent pour la conversion des hérétiques. Admirable zèle, que celui qui brûle le corps des errans pour le bien de leur ame, & qui pour les sauver vous les envoie tout droit en enfer ! C'est pourtant-là exactement ce qu'ont fait autrefois des empereurs chrétiens, qui ont puni de mort le crime de l'hérésie. Ces scènes sanglantes se perpétuent encore de nos jours, à la honte de la raison, dans ces tribunaux d'Inquisition, dont les flammes sont si fatales aux Juifs & au Hérétiques.

Qu'a jamais eu de plus cruel le paganisme, que ces Auto-da-fés, qui nous donnent tous les ans des spectacles d'horreur si injurieux au nom chrétien & si contraires à son esprit ? Cette religion immoloit des hommes, qu'elle couronnoit de guirlandes

landes & de bandelettes sacrées, pour orner la pompe de cette cruelle cérémonie. Elle prenoit sur l'autel même le couteau sacré, avec lequel elle égorgeoit ces malheureuses victimes de son fanatisme. Presque par-tout où elle dominoit, elle avoit introduit la barbare coutume de verser le sang humain. Que le fanatisme est terrible ! Sous un joug de fer, que rien ne pouvoit briser, il asservissoit autrefois tous les peuples. C'est lui qui faisant taire les sentimens que tu inspires, ô nature ! força autrefois des meres desesperées d'offrir à l'infame Moloc les entrailles fumantes de leurs propres enfans. C'est lui qui dans nos forêts où il habita long-tems, arrosa tant de fois les autels de l'affreux Teutâtes du sang humain, que versoit la main des Druides ministres de ses fureurs. C'est lui qui par la bouche de Calcas demanda la mort d'Iphigénie, & conduisit dans le cœur de sa fille la main parricide d'Agamemnon. C'est lui enfin qui ne cessant d'inspirer ses fureurs, oblige encore de nos jours les femmes indiennes à se brûler toutes vives, & à mêler leurs cendres avec celles de leurs époux, sur le même bucher où le feu consume leurs dépouilles mortelles. Je ne suis plus surpris, que Lucrèce, ce Poète Philosophe, qui voyoit la religion Payenne entourée de victimes humaines, & toute souillée des

homicides sacrés qu'elle commandoit , ait
brisé les autels de tous les dieux de la Grèce ,
pour en élever un de leurs ruines à la gloi-
re d'Epicure son maître ; qu'il l'ait mis à
la place de tous ces dieux teints du sang
des hommes ; qu'il lui ait prodigué les noms
de sage , de génie sublime , de bienfaiteur
des humains , pour les avoir délivrés du
joug d'une religion qui les accabloit du
poids de ses superstitions. Mais le Christia-
nisme n'a plus rien à reprocher au Paga-
nisme du côté de la cruauté & de la bar-
barie , lui qui fait allumer tous les ans des
bûchers contre une infinité de malheureux
qui n'ont d'autre crime que celui de ne pou-
voir croire ce qu'il croit. Tel est l'oppo-
bre que de fanatiques chrétiens répandent
sur une religion toute sainte & toute en-
nemie de la cruauté , sur une religion qui
enseigne à souffrir & non à tourmenter.
Arrachons , s'il est possible , du sein du
Christianisme , le monstre du fanatisme qui
devore ses entrailles & qui conçu parmi
les erreurs de la superstition Payenne a passé
de cette fausse religion jusques dans la nô-
tre. Comment des Chrétiens ont-ils pu se
laisser infecter de son venin ? Et s'il est vrai
que ce soit un mal nécessaire , comment
l'esprit du Christianisme qui ne respire
qu'humanité , n'a-t'il pas apprivoisé ce ti-
gré ; comment ne lui a-t'il point fait ou-
blier

blier son ancienne férocité ? A cet air rustique & sauvage des vieux tems a succédé par toute l'Europe Chrétienne une douceur de mœurs & une urbanité pleine de charmes, à quoi n'ont pas peu contribué les arts & les sciences qu'on cultive aujourd'hui. Le fanatisme, ce vice de toutes les religions, mais qui n'auroit jamais dû l'être du Christianisme, comment ne s'est-il pas senti de cet heureux changement, de cette nouvelle fermentation qui s'est faite dans tous les esprits ? Nous vivons dans un siècle, selon la pensée de l'illustre auteur de l'esprit des loix, où la lumière naturelle est plus vive qu'elle n'a jamais été, où la philosophie a éclairé les esprits, où la morale de l'évangile a été plus connue, où les droits respectifs des hommes les uns sur les autres, l'empire qu'une conscience a sur une autre conscience, sont mieux établis. Mais de quoi servent toutes ces belles lumières & toutes ces instructions, que la raison & l'évangile nous fournissent, tandis qu'elles sont étouffées par le fanatisme, montre qu'ont produit un faux zèle & une ignorance brutale ? Oui, n'en doutons point, dit le même auteur, si quelqu'un dans la postérité, ose jamais dire, que dans le siècle où nous vivons les peuples d'Europe étoient policés, on vous citera pour prouver qu'ils étoient des barbares ; & l'idée qu'on aura de vous sera telle, qu'elle flétrira

trira votre siècle & portera la haine sur tous vos contemporains. Ceci s'adresse à Messieurs les Inquisiteurs & en général à tous ceux du clergé, qui poussés par un zèle amer travaillent de plus en plus à deshonorer la religion, en persécutant en son nom tous ceux qui ne pensent pas comme elle.

Nous pensons, nous autres Catholiques, qu'il n'y a rien de plus aisé à un Protestant que de se défaire de ses préjugés, sur-tout depuis que *l'exposition de la foi* de M. Bosfuet a paru dans le public. Nous croyons que ce livre, qui est d'une clarté merveilleuse, a dû déchirer le bandeau qui dérobe au peuple les calomnies des ministres contre l'église Romaine. Nous nous imaginons qu'il leur est facile de voir qu'ils sont schismatiques, par cela même qu'ils ont érigé un nouveau ministre, sans avoir aucune véritable mission. Nous nous persuadons qu'ils ne peuvent se replier sur eux-mêmes, sans s'appercevoir aussi-tôt qu'ils ne croient pas une chose, parce qu'ils l'ont trouvée dans l'écriture, mais parce qu'ils l'ont oui-dire à un ministre. Nous concluons de là qu'ils n'ont qu'un pas à faire pour se soumettre à l'autorité de l'église, & qu'ils ne l'auront pas plutôt reconnue, qu'ils feront céder à la créance des dogmes particuliers qu'elle enseigne, toutes les résistances de l'esprit. Mais en fait de religion, les préjugés ont quelque

quelque chose de si tenace , qu'il faut une force plus qu'humaine pour les détruire.

Si nous pressons contr'eux les raisonnemens les plus forts de nos plus habiles controverfistes ; si nous faisons valoir les argumens de *visibilité perpétuelle*, de *succession non interrompue*, de *siège Apostolique*, de *nécessité d'un juge parlant*, de *tradition* : toutes ces choses , où nous mettons le fort de notre cause , & contre lesquelles nous n'imaginons pas qu'on puisse repliquer , ne paroîtront à leurs yeux que de vaines chimères , qui ne feront que blanchir devant eux. Ils employeront d'abord contre vous la rétorfion , à l'exemple des Claudes & des Dumolins. Si vous exigez d'eux qu'ils vous répondent directement , ils n'en feront rien , parce que cela leur est impossible : mais pour éluder la pointe de vos traits , vous les verrez tout à coup se plonger dans les difficultés qui s'offrent vivement à leur esprit , & qui naissent du fond des dogmes de la presence réelle , de la transubstantiation , &c. Comme ce sont des mystères qui étonnent & abbatent l'esprit , ils éprouvent à leur égard la même résistance , que les Sociniens à l'égard des dogmes de la trinité , de l'incarnation , du péché originel , de l'éternité des peines. Bien leur en a pris que Luther & Calvin n'ayent pas touché à ces mystères qui leur sont communs avec nous.

nous. Car de ce même fond d'esprit, dont ils rejettent la transubstantiation, ils rejetteroient la trinité. Ces mysteres leur paroïtroient également opposés aux lumieres de la raison; & s'ils ne le croient pas, c'est un préjugé de la part de leur esprit.

Pour soumettre la fierté de leur esprit à tous les dogmes particuliers de l'église Romaine, il faudroit qu'ils en reconnussent l'infailibilité. Mais les difficultés qui les environnent, remplissent tellement leur esprit de préjugés vifs & sensibles, qu'il n'y reste plus de place pour les raisonnemens favorables à cette prétention de Rome. Toutes les avenues en sont, pour ainsi dire, fermées. Le moyen qu'elle puisse y entrer, en forçant un million de préjugés qui les gardent? Il leur faudroit pour cela un esprit tout neuf, un esprit qui fût comme une toile sur laquelle la main du peintre n'a point encore ébauché de figures, ni tracé de couleurs, un esprit enfin à qui les préjugés n'ôtteroient pas une partie de ses forces, & qui les conservât toutes entieres pour connoître la vérité. L'esprit des Protestans n'est pas dans cette heureuse situation. Plein des idées puisées dans les auteurs de sa communion, il lui est bien difficile de goûter les raisons de ceux qui sont dans une autre. Elles sont plus que balancées par les difficultés dont il a été imbu
dès

dès son enfance, qui ont crû avec lui, & que le tems a fortifiées de plus en plus. Il n'appartient qu'à celui qui l'a créé, de savoir si sa raison peut encore quelque chose contre les préjugés qui l'obsèdent, & qui y sont entrés dans un tems, où il n'étoit pas encore capable de se décider par la seule conviction de la vérité.

Ajoutons à cela l'opposition extrême qui se trouve entre le culte des deux religions, & qui ne peut que produire pour les deux partis ces grands abymes qui les séparent. Lorsque deux religions se ressemblent dans les cérémonies extérieures, & qu'elles ne diffèrent que dans quelques dogmes de spéculation le passage de l'une à l'autre est très-aisé à faire. C'est à peu près de la même manière qu'on passe dans la peinture par des nuances imperceptibles d'une couleur à l'autre. On a déjà changé de religion, qu'on ne croit pas encore l'avoir fait. Mais lorsque les cérémonies des deux religions sont absolument différentes, & que l'une traite d'idolâtrie ce que l'autre a de plus sacré; c'est alors que les esprits sont divisés par une rupture violente. La seule pensée de passer de l'une dans l'autre fait horreur. On sent naturellement une forte répugnance à se plier à des cérémonies de religion, toutes contraires à celles que l'on est accoutumé de pratiquer. La machine du corps a quel-
que

que part à cela, selon toutes les apparences. Voilà pourquoi un Protestant se roidit si fortement, lorsqu'on lui propose d'assister à la messe & d'aller à confesse. C'est-là le grand argument qu'ont fait valoir avec tant de force les écrivains de Port-Royal contre les Réformés. Ils ont démontré l'impossibilité d'un changement insensible par rapport à ces deux dogmes, par cela seul qu'ils ne sont pas purement spéculatifs, mais qu'ils tiennent à la machine du corps, dépendante elle-même des cérémonies extérieures. Autant il est impossible que les Protestans reviennent aux cérémonies romaines, par un changement imperceptible, amené par la suite des événemens, autant il a été impossible que les Chrétiens, s'il est vrai qu'au commencement ils aient pensé comme les Protestans, aient pu parvenir, par une suite de cette mutation insensible qui ne permet pas aux choses d'être constamment invariables, à se prosterner devant une hostie, & à déposer leurs péchés aux pieds d'un confesseur. Un changement, auquel la machine du corps a tant de part, ne peut se faire que d'une manière très-sensible & très-éclatante, comme cela est arrivé aux tems de la Réforme. Les subtils raisonnemens du ministre Claude ne frappent que sur les dogmes purement spéculatifs, & nullement sur ceux qui comme
l'Eucharistie

l'Eucharistie & la Confession sont si dépendans du corps.

Quand je réfléchis d'une part sur la force impérieuse des préjugés de religion, & de l'autre sur l'art adroit & subtil avec lequel les grands écrivains de la Réforme les maintiennent dans l'esprit de leurs disciples, je leur dis avec plus de raison que S. Augustin ne le disoit aux Manichéens, dans les erreurs grossières desquels il avoit été long-tems engagé : » que ceux-là sévissent contre vous, qui ne savent pas par combien » de peines s'achete le bonheur de trouver la vérité, & combien il est difficile de se garantir des pièges de l'erreur. » Que ceux-là sévissent contre vous, qui ignorent combien il est rare & pénible de s'élever au dessus des fantômes d'une imagination grossière, par le calme d'une intelligence pieuse. Que ceux-là sévissent contre vous, qui ne sentent pas quelle difficulté il y a à guérir l'œil de l'homme intérieur, pour le mettre en état de voir son soleil. . . . Que ceux-là sévissent contre vous, qui ne comprennent pas, » quels gémissemens & quels soupirs il faut, pour acquérir quelque petite connoissance de la nature divine. Que ceux-là enfin sévissent contre vous qui ne sont jamais tombés dans des erreurs semblables à celle qui vous séduit. Pour moi, » je

116 T O L E R A N C E

» je ne puis absolument me résoudre à vous
 » maltraiter : je dois , au contraire , vous
 » supporter , comme on m'a supporté moi-
 » même autrefois , & user envers vous
 » d'une aussi grande tolerance , que celle
 » dont mes reproches usoient envers moi ,
 » lorsqu'une fureur aveugle me faisoit éga-
 » rer avec vous. « C'est ainsi que raison-
 noit S. Augustin , lorsqu'il étoit tolerant.
 Ce seul morceau des écrits de ce S. Doc-
 teur , vaut à mon gré , beaucoup mieux que
 tous les raisonnemens que son éloquence
 mit vainement en œuvre pour justifier les
 persécutions de l'église Afriquaine contre
 les Donatistes. *V. S. Aug. contra epist. Ma-
 nichai. Cap. 2. & 3.*

C H A P I T R E XII.

*Que l'hérésie est un crime qui n'est point du
 ressort du Magistrat civil , & que Dieu
 seul en peut connoître.*

Pour décider cette importante question,
 il ne faut que connoître la nature des
 sociétés civiles & religieuses , découvrir &
 fixer quelle est leur fin ou leur but. Les
 limites qui les séparent , sont assez bien
 marquées dans la nature de leur objet , pour
 • croire qu'elles n'auroient jamais dû être
 confondues ,

confonduës, ni empiéter sur les droits l'une de l'autre. C'est pourtant ce qu'on a vû dans tous les tems & ce qu'on voit encore; & c'est ce qui a produit les erreurs les plus étranges & les plus funestes. L'Italie, où l'on voit le trône sur l'autel, & le sceptre & l'encensoir dans une même main, a travaillé long-tems à asservir les états à l'église. On a vû des Pontifes ambitieux tenter tout pour soumettre à l'orgueil de la Thiare les têtes couronnées; & ce qui ne pourroit jamais être cru, si l'histoire ne l'attestoit, on a vû des Princes assez foibles, descendre du trône à leur commandement, & redouter les vaines foudres du Vatican, qui brisoient tous les liens par qui leurs sujets étoient retenus dans le devoir. Mais grâces à l'esprit éclairé par la saine philosophie qui régné aujourd'hui dans toute l'Europe, & aux bons livres qu'on a écrits sur cette matière, on n'a plus à craindre de semblables abus. Dans tous les pays Catholiques on regarde le Pape comme une personne sacrée, on le respecte comme le Vicaire de J. C. sur la terre, on reconnoît l'exercice de sa juridiction spirituelle: mais dans ce qui concerne les choses temporelles, son pouvoir n'est rien. *C'est une maxime, dit M. de Voltaire dans son siècle de Louis XIV. de le regarder comme une personne sacrée mais entreprenante, à laquelle*

il faut baiser les pieds & lier quelquefois les mains.

L'Angleterre a produit dans ces derniers tems plusieurs sectes opposées entr'elles, qui n'ont pas mieux connu les droits respectifs des deux sociétés. Les Calvinistes ou Presbitériens ont voulu régler l'exercice du pouvoir civil par des idées purement ecclésiastiques, & les Hobbeïstes ont prétendu régler l'exercice du pouvoir de l'église par des raisons d'état. Le Quakre a aboli l'église même, & le Mennonite a supprimé l'office du Magistrat civil.

Les vues, qu'on s'est proposées dans l'établissement de la société civile, doivent avoir quelque chose de fixe, de précis & de certain. Elles doivent être telles, qu'elles lui soient propres & qu'elles ne puissent convenir à aucune autre société. Il faut que les biens qu'elle produit, émanent tellement de sa constitution, qu'aucune autre ne puisse les produire. Autrement ces biens, par cela même qu'ils lui seroient communs avec les autres sociétés, seroient purement accidentels; & elle n'auroit rien de propre qui la distinguât ni qui la caractérisât. Il s'ensuivroit de là que les diverses sociétés, qu'on a regardées jusqu'à présent comme très-distinctes les unes des autres, auroient cependant été toutes en particulier instituées dans le même esprit, savoir dans la
vue

vue générale & commune de toutes sortes de biens, ce qui est le comble de l'absurdité. Je ne m'amuserai point à refuter un sentiment qui se refute lui-même beaucoup mieux que je ne pourrois le faire.

Mais quelles sont les vues qui sont propres à la société civile, & sur lesquelles se fonde la nature de sa constitution? c'est de maintenir dans toute leur vigueur les droits dont les hommes, en qualité d'hommes, doivent jouir. Les droits peuvent se rapporter à la conservation de leur vie, & à la tranquille & paisible possession des biens qui leur sont échus. Les hommes ont trop de passions, pour respecter les uns envers les autres ces droits sacrés, dont la nature les a mis en possession. Dans l'état de nature où ils vécurent d'abord, sans être enchaînés par d'autres loix que celles qu'ils portoient gravées dans leur cœur, on vit bientôt éclore les funestes fruits de leurs passions. Guidés par elles seules, & mettant la raison sous les pieds, ils entreprirent les uns contre les autres; les foibles devinrent les victimes des plus forts; les plus forts à leur tour furent surpris & immolés par les foibles. Cette inégalité de talens, que la nature leur avoit départis, détruisit bientôt entr'eux les foibles liens, que leur utilité propre & leur ressemblance extérieure leur avoient suggérés pour leur

leur conservation réciproque. Ils ne virent point d'autre remède aux maux qu'entraînoit après elle cette anarchie, dans laquelle la nature avoit dégénéré, que de renoncer à leur liberté naturelle & de se soumettre à l'empire du souverain civil. De là l'origine des sociétés, dont le premier fruit fut de réparer l'inégalité naturelle fondée sur l'inégalité des talens. De l'état de *troupeau*, dans lequel les hommes vivoient, car quel autre nom donner à des sauvages indisciplinés & vagabonds? on les vit passer à celui de *société policée*. On élut des souverains, qu'on arma de la force de tous les membres qui composoient la société, afin d'assurer l'exécution des decrets que l'état rendroit dans cette vue. Par l'établissement d'une autorité suprême, chargée de veiller à l'accomplissement des conventions & à leur durée, chaque particulier se trouva à couvert des injures qu'il auroit pu recevoir de ses semblables, & il fut en état d'opposer à leur violence une force plus grande & capable de punir leurs attentats.

Il résulte de là que le but fixe & unique de la société civile a été d'assurer aux hommes la liberté de leurs personnes & la propriété de leurs biens. C'est ce que prouve encore bien évidemment la nature du pouvoir dont elle est revêtue, pour faire

re

re observer ses loix. Car ce pouvoir n'étant qu'une force extérieure & coactive, une force qui réside dans les châtimens qu'elle peut infliger, il ne peut être appliqué qu'à des choses qui lui donnent prise sur elles, qu'à des choses enfin extérieures; d'où il paroît qu'il ne sauroit s'exercer sur des choses intellectuelles & spirituelles, & conséquemment que l'hérésie se soustrait à ses rigueurs. Toutes les fois que la société civile l'a fait servir à d'autres fins que celles pour lesquelles elle est établie; toutes les fois qu'elle a voulu servir contre les hérésies & les renfermer dans le cercle de sa domination, elle s'est trouvée impuissante à procurer le bien qui lui est étranger, & son pouvoir n'a eu de force que pour produire une foule de maux, dont ce seroit ici le lieu de faire l'énumération, si ce n'étoit que la peinture en est trop forte & trop odieuse. Il faut se contenter de ce que nous en avons dit dans le chapitre des loix pénales.

La conservation de la liberté, la tranquillité publique, la jouissance paisible de ses biens, sont tellement propres au but & à la nature de la société civile, que l'état le plus parfait est celui qui par sa constitution peut le mieux procurer ces sortes de biens aux divers membres qui le composent. C'est-là uniquement ce qu'elle a

en vue ; & lorsqu'elle parvient à rendre les hommes libres , & à leur inspirer cette tranquillité d'esprit qui provient de l'opinion que chacun a de sa sûreté , & de ce qu'un citoyen n'a rien à craindre d'un citoyen , elle remplit par rapport à eux toutes les conditions , sous lesquelles ils ont consenti à subir le joug de ses loix.

Pour les autres biens , qui comme la vertu , l'honnêteté , la pureté des mœurs sont le plus bel ornement du genre humain & de la société , ce sont choses qui ne la regardent pas directement. A la bonne heure , si elles s'y trouvent , elles parent la société qui les possède , mais elles ne lui sont point essentielles ; & pourvû qu'il y ait quelque chose qui les remplace , c'est la même chose pour elle , elle n'en va pas pour cela plus mal. Dans les monarchies , par exemple , l'honneur tient la place de la vertu. Il est , suivant la remarque de l'illustre auteur de *l'esprit des loix* , le ressort qui fait mouvoir toutes les parties du corps politique , qui les lie par son action même , & qui fait que chacun va au bien commun , croyant aller à ses intérêts particuliers. Cet honneur , qui conduit toutes les parties de l'état , est faux , dans les principes de l'auteur ; mais il ne le croit pas pour cela moins utile au public que le vrai le seroit aux particuliers qui pourroient l'avoir. Il n'est

n'est pas la vertu, mais il la représente partout; il peut inspirer les plus belles actions; il peut, joint à la force des loix, conduire au but du gouvernement, comme la vertu même. Qu'importe que les actions qu'il commande, soient bonnes, justes & raisonnables, pourvû qu'elles soient belles, grandes & extraordinaires? Les meilleures actions pour un état sont celles dont il retire le plus d'utilité pour le bien civil. Que le motif qui porte à les faire, soit noble, pur, désintéressé, c'est ce dont la société civile se met très-peu en peine. Elle vous ordonne moins d'être honnête-homme, que de le paroître. Pourvû que vous ne contreveniez point à ses ordonnances & à ses prohibitions, pourvû que vous soyez fidele aux loix qu'elle a prescrites, elle est satisfaite, elle vous met au rang de ses bons citoyens. Quant à vos sentimens intérieurs, elle vous en laisse absolument le maître, elle n'a rien à y voir. Detestez ou ne detestez pas dans votre ame le vice qu'elle défend, elle est contente, dès-là que vous ne produisez pas au dehors ses pernicioeux effets qui lui seroient nuisibles.

Ce seroit mal connoître la fin de son institution, si l'on s'imaginait qu'elle est faite pour rendre les hommes vertueux, pour perfectionner les facultés de leur ame, pour établir des loix parfaites, complètes, exac-

tes , qui ne pardonnent rien à l'humaine fragilité , & ramener par elles leurs esprits aux règles sévères de l'honnêteté & de la sagesse. Dans quel état a-t-on jamais fait des loix contre le luxe , l'avarice , l'ingratitude , la grossièreté , la négligence , la paresse , la sottise , la sensualité , la lâcheté , l'imprudencé , la témérité , vices si fréquens & si communs dans le monde ? Des loix si parfaites , armées du fer qui en puniroit les violateurs , ne peuvent convenir à des hommes tels que nous. Si la grace toute-puissante ne peut remédier à cette foule de maux qui inondent le genre humain , peut-on l'attendre des loix civiles ? Combien de choses défendues par le droit naturel , qui cependant sont permises par le droit civil ! Dans la société la mieux policée , on se contente de punir les vices , à proportion de la malignité de leur influence relativement à son bien. Ce n'est que sous ce rapport que les loix civiles décernent contr'eux des peines , qui par cette raison sont souvent plus ou moins rigoureuses , que l'iniquité intrinsèque de l'action ne le prescrit , suivant le plus ou le moins de penchant des hommes vers eux ; la société pour qui elles sont faites , dérogeant alors à la précision de la justice naturelle & divine. Les crimes commis contre la sûreté des biens , comme le vol
ou

ou une banqueroute frauduleuse , ne devroient , en toute rigueur , être punis que par la perte des biens. C'est-là la peine du Talion. La chose seroit ainsi , si les fortunes étoient communes ou égales , & si une telle peine étoit un frein assez puissant pour contenir les hommes. Mais comme cela n'est pas , il a fallu que la peine corporelle suppléât à la pécuniaire. C'est par la même raison qu'on punit de mort la désertion d'un soldat , & ce qui est encore plus , un vol très-leger fait sur les ennemis , lorsque c'est aux dépens de la discipline militaire. En un mot , le mal qui revient à la société des crimes est la seule chose qu'elle envisage dans la punition qu'elle en ordonne. C'est-là sa mesure , & non les règles éternelles du juste ou de l'injuste , ni les règles prescrites par la révélation extraordinaire de la volonté divine.

Ces principes une fois supposés , il s'agit d'examiner si l'hérésie est du nombre des crimes , qui pour le bien de l'état doivent être soumis au glaive du Magistrat. Pour décider la question , il ne faut qu'examiner si ce crime frappe sur la constitution civile & politique d'un état , & si son influence a un degré de malignité qui le rende très-pernicieux à cet état , & qui l'attaque jusques dans ses loix fondamenta-

les ; en sorte que , toutes choses compensées , il seroit plus avantageux pour le bien de la société civile ; de l'extirper par le fer & par le feu , quels que fussent les maux qui en naîtreient , que de le laisser respirer. Mais , en proposant sous ce point de vue la question , comme cela doit être , qu'on me dise quelle est l'hérésie , qui mérite que la société civile déploye contre elle toute la rigueur des loix ? Ce n'est pas certainement le Calvinisme ; les maux , qui ont suivi les efforts impuissans qu'on a faits pour l'extirper en France , ne seront jamais compensés par les conversions qu'ils ont pu occasionner. Quelque soin qu'on prenne d'en grossir le nombre dans des relations infidelles , elles seront toujours un foible dédommagement de tous les maux que la religion & l'état ont soufferts dans cette guerre , qu'un faux zèle & une mauvaise politique ont déclarée à l'erreur. J'en donnerai la preuve dans le livre suivant.

Mais l'hérésie , dites-vous , est un outrage sanglant fait à la majesté divine , elle emporte le mépris du culte & des cérémonies qui lui sont agréables , elle corrompt la religion que Dieu lui-même a établie , elle foule aux pieds ses vérités révélées , elle tue l'ame des poisons que son haleine empestée verse sur elle. Autant que la vie
de

de l'ame l'emporte sur celle du corps, avant les empoisonneurs de l'ame sont-ils plus punissables que les empoisonneurs du corps. C'est un sacrilège si énorme, que non-seulement la raison & la piété, mais encore les choses inanimées semblent en frémir d'horreur. Les princes, que Dieu lui-même a armés de son glaive, & qui sont nommés dans l'écriture les nourriciers de l'église, peuvent-ils voir d'un œil indifférent l'hérésie ravageant leurs états, & ne pas percer du fer sacré qu'ils portent en main ce monstre qui s'en prend au ciel même? Ah! qu'ils renoncent à la qualité de princes chrétiens, s'ils ne veulent pas employer tout ce qu'ils ont de force & de moyens à purger l'état & le genre humain de cette peste qui les dévore. Non, non, il n'est point de remède trop dur, trop cruel, trop violent, pour déraciner un mal si contagieux, & pour sauver les hommes à quelque prix que ce soit. Les plus rigoureuses peines, les tourmens les plus horribles, n'ont rien qui approche de la grandeur du forfait. En vain l'humanité parle au cœur des princes; c'est offenser Dieu que d'écouter sa voix lorsqu'il s'agit de le venger. Et s'il faut quelque chose de puissant pour déterminer leur courroux chancelant, lorsqu'il s'agit de punir les hérétiques, n'ont-ils pas devant les yeux

l'exemple de Moïse même, dont la loi sévère n'avoit aucune indulgence pour les idolâtres & pour les faux prophètes qu'elle condamnoit impitoyablement à mourir ? Si Dieu a pu sans blesser l'ordre, commander aux Juifs d'exterminer les faux prophètes, & ceux qui parmi eux brûloient un encens sacrilège & adultère en l'honneur des fausses divinités ; pourquoi n'auroit-il pas pu commander sous l'évangile de faire mourir les hérétiques ?

Ecoutons sur cela les raisonnemens du grand S. Augustin. *Autre*, dit-il, *est le service que les rois rendent à Dieu comme hommes, & autre celui qu'ils lui rendent comme rois. Entant qu'hommes, ils le servent en vivant en vrais fidèles, mais entant que rois ils ne le servent qu'en établissant & en faisant observer avec fermeté des loix justes, qui vont à faire faire le bien & à empêcher le mal.* Mais ce mal, auquel les princes doivent s'opposer de toutes leurs forces, n'est peut-être ni l'hérésie ni le schisme. Point du tout, comme la suite le fait voir. *Quoi, ils (les princes) auront soin de faire vivre les hommes selon les loix de l'honnêteté & de la pudeur, sans que personne leur ose dire que cela ne les regarde pas, & on osera leur dire que ce n'est pas à eux à prendre connoissance si dans leurs états on suit les loix de la véritable religion, ou si l'on s'aban-*
donne

donne à l'impiété & au sacrilège ? Car si dès-là que Dieu a donné à l'homme le libre arbitre, le sacrilège lui doit être permis, pour quoi punira-t-on l'adultère ? L'ame qui viole la fidélité qu'elle doit à son Dieu, est-elle donc moins criminelle que la femme qui viole celle qu'elle doit à son mari ! Et quoiqu'on punisse moins severement les hommes des péchés qu'ils commettent par ignorance contre la religion, faut-il pour cela la leur laisser renverser impunément ? Et ailleurs. Les puissances temporelles sont établies de Dieu pour punir le mal, selon cette règle de l'Apôtre, qui résiste aux puissances, résiste à l'ordre de Dieu, & ceux qui leur résistent attirent eux-mêmes la condamnation sur eux. Toute la question se réduit donc à voir si le schisme n'est pas un mal, & si vous n'avez pas fait schisme ; (il parle ici aux Donatistes) car si cela est, ce n'est pas pour un bien, mais pour un mal que vous résistez aux puissances. Mais, direz-vous, on ne doit pas persécuter même les mauvais Chrétiens ? Quand cela seroit, pourroit-on se défendre par-là contre les puissances établies de Dieu pour la punition des méchans ? Pouvons-nous en effacer ce que dit S. Paul dans l'endroit que je viens de rapporter ?

Je suis bien éloigné de diminuer l'horreur qu'excite dans les esprits ce portrait de l'hérésie tracé des mains de l'intolérance. Je voudrois seulement qu'elle n'allât

pas jusqu'à persécuter & faire mourir ceux que le malheur de la naissance y a engagés, & qui y sont retenus par les préjugés de l'éducation plus forts que tous les raisonnemens qu'on leur allégué pour les détruire. C'est bien assez que ces malheureux soient punis de Dieu dans l'autre monde, sans l'être aussi dans celui-ci par des hommes, qui se disent pleins de charité pour leurs freres errans. Si les supplices opéroient quelque changement sur les esprits aveugles, s'ils ouvroient les yeux aux lumieres de la verité, je ne pourrois qu'applaudir au zèle persécuteur des intolérans. Une telle cruauté seroit l'effet de la charité la plus parfaite. Mais puisque les violences ne gagnent rien sur les esprits, qu'elles contribuent à les rendre plus opiniâtres dans l'erreur, & qu'elles n'operent que des conversions feintes & hypocrites, pourquoi donc les employer ? Leur succès pourroit seul les justifier ; mais ce succès n'a jamais lieu ; ou s'il l'a quelquefois, c'est autant pour l'erreur que pour la verité. Rien ne peut donc autoriser les violences en fait de religion. La seule digue qu'on puisse opposer au torrent de l'erreur, c'est la force du raisonnement. C'est l'irriter dans son cours, que d'en agir autrement ; une fatale expérience ne nous apprenant que trop que les prosélytes d'une religion se mul-

multiplient à proportion qu'elle est persécutée. C'est une suite inévitable de cette pitié naturelle que nous éprouvons pour des malheureux. On commence par les plaindre & l'on finit par croire avec eux.

Vous me direz sans doute que ce n'est pas tant pour convertir les hérétiques qu'on les persécute, que pour venger Dieu des outrages qu'ils font à sa sainte vérité. Parler ainsi, c'est du moins avouer l'impuissance où l'on est de prouver que les loix pénales puissent quelque chose contre l'erreur. Mais c'est-là précisément où je vous attendois. Car je vous demanderai dans quel endroit de l'écriture vous avez lu que les hérétiques devoient être livrés au glaive du magistrat. M. Bossuet demande fièrement qu'on lui produise un passage de l'écriture, qui excepte les hérétiques & les schismatiques du nombre de ses malfaiteurs, contre lesquels S. Paul a dit que Dieu même a armé les princes. Mais c'est à lui à nous en fournir un qui enferme les hérétiques parmi les malfaiteurs punissables par le bras séculier. Car comme raisonne très-bien Bayle, l'esprit des loix tendant plus à la douceur qu'à la rigueur, & ce qu'elles ordonnent de favorable étant susceptible d'ampliation, comme le contraire de restriction; dès-là qu'il est douteux si une chose est punissable, elle doit être censée

exempte de peine, si le législateur ne l'y a pas expressement & nommément soumise. Or c'est-là le cas de l'hérésie. L'écriture ne la nomme point parmi les crimes justiciables par les magistrats. Il y a plus, Dieu ne pourroit avoir commandé la punition de l'hérésie, sans mettre tout le christianisme en combustion. Car comme chaque prince se croit orthodoxe, il prendra droit de l'ordre qui se lit dans l'écriture, pour persécuter tous les non-conformistes. Vous aurez beau dire que c'est à tort que ce prince persécute pour faire embrasser sa religion, que ce droit n'appartient qu'à celui qui a pour lui la vérité, il n'en sera pas moins ardent à déployer son zèle contre les orthodoxes qui sont pour lui dans son imagination séduite de malheureux hérétiques. Or est-il vraisemblable que Dieu ait donné dans l'évangile un ordre si cruel, si inhumain & si propre à deshonorer le christianisme? Il n'y a que de barbares raisonneurs qui puissent le trouver dans le passage de S. Paul cité par S. Augustin & après lui par M. Bossuet.

Quels sont donc ceux sur qui doit tomber le glaive dont Dieu a armé les souverains? Qui ne voit que ce glaive ne regarde que ceux qui commettent des crimes, & qui violent les loix politiques de l'état, comme sont les meurtriers, les voleurs, les

les faux témoins , les adultères , &c. Il n'y a que des ames féroces , & c'est-là l'effet ordinaire du faux zèle qui s'enflamme pour la religion , ou des ames stupidement aveuglées par leurs folles préoccupations , qui puissent lui soumettre les hérétiques. Le souverain n'a été créé que pour assurer le repos & la tranquillité publique. Par conséquent , son courroux ne doit s'exciter que contre les crimes qui choquent ou les mœurs , ou la tranquillité des citoyens , ou la sûreté publique ; & les peines qu'il inflige doivent être proportionnées à la nature des crimes. C'est dans cette juste proportion que réside la liberté du citoyen , qui est l'unique but des sociétés civiles. Que les amendes , la honte , la contrainte de se cacher , l'infamie publique , l'expulsion hors de la ville & de la société , deviennent la punition des crimes qui sont contre les mœurs : Que la prison , l'exil , les corrections , soient les seules peines qu'on employe pour ramener les esprits inquiets , & les faire rentrer dans l'ordre établi : Que la mort retranche de la société le citoyen qui viole la sûreté , en ôtant la vie à un autre citoyen , ou en entreprenant de la lui ôter ; ces peines sont comme le remède de la société malade. Quant aux crimes qui intéressent la religion , comme les sacrilèges simples , les hérésies ,

134 T O L E R A N C E

la peine qu'ils méritent , doit consister dans la privation de tous les avantages que donne la religion , l'expulsion hors des temples , la privation de la société des fidèles pour un tems ou pour toujours , la fuite de leur présence , les exécutions , les détestations , les conjurations. La peine peut aller jusques-là. Poussée plus loin contre l'hérésie , elle seroit contre la nature & le but de la religion , qui ne veut point d'hommages forcés , mais seulement ceux qui partent du fond du cœur & qui sont offerts des mains de la liberté. Ceux qui poussés par l'instinct de leur conscience se séparent d'une société religieuse , par cela même cessent d'en être membres ; mais ils ne cessent pas pour cela d'être hommes. Conséquemment , ils doivent être regardés comme vivant toujours sous les loix générales de la société humaine qui embrasse toute la terre habitable. Le droit naturel , cette loi tacite que la raison nous enseigne , protège également & sans distinction tous les hommes , de quelque religion qu'ils soient. La religion n'est pas faite sans doute pour éteindre la nature , ni pour éteindre les droits ; mais elle fait jouir ceux à qui elle a donné le jour. Quoi ! Parce que vous n'êtes pas chrétiens , oublierai-je que vous êtes hommes ? Détruirai-je , par mon intolérance , la parenté originai-
remement

rement établie entre les hommes par la loi naturelle & par la providence divine? Ah! pèrisse à jamais une religion, qui pour nous rendre plus dignes d'elle, endurceroit notre sensibilité, nous rempliroit de fureur contre ceux qui ne la suivent pas, nous feroit regarder la pitié comme une foiblesse, & mettroit la férocité dans le fond de nos cœurs. Non, je ne crains point de le dire, si le Christianisme étoit tel que le peint à mes yeux le zèle fanatique des persécuteurs, je l'abjurerois sans balancer. Je suis homme avant que d'être chrétien. Les obligations que cette dernière qualité m'impose, ne sauroient prescrire contre celles que la première me prescrit. Je dois à tous les hommes d'être à leur égard humain, officieux, d'être fidèle aux engagements que j'ai contractés avec eux, de ne leur jamais manquer de parole, de les aimer, enfin chérir, protéger, quels que puissent être leurs sentimens sur la religion. A travers les erreurs qui offusquent l'esprit de l'infidèle, de l'hérétique, je respecterai toujours dans l'un & dans l'autre le sacré caractère de l'humanité. Avec les foibles lueurs de justice que la nature nous donne, je devrois avoir de pareils sentimens pour tous les hommes-mes freres. Quels ne doivent-ils donc pas être dans moi, qui, à la qualité d'homme, joins encore celle de chrétien?

rien? C'est parce que je suis chrétien, que je dois mieux connoître les droits respectifs des hommes les uns sur les autres. Parce que le ciel m'a assez aimé pour me faire voir la vérité, haïrai-je pour cela celui à qui le ciel n'a pas fait une si grande grace?

Mais ce qui détruit sans ressource ce droit de punir le crime de l'hérésie, que les intolérans accordent si facilement aux Princes, c'est que Dieu ne les a point chargés de porter leur inquisition sur des crimes, qui se passent entre lui & l'homme. Il fait la mesure & le tems de ses vengeances.

» Il faut, dit l'illustre auteur de *l'esprit des*
 » *loix*, faire honorer la divinité & ne la
 » venger jamais. En effet si l'on se con-
 » duisoit par cette dernière idée, quelle
 » seroit la fin des supplices? Si les loix des
 » hommes ont à venger un être infini,
 » elles se régleront sur son infinité, & non
 » pas sur les foiblesses, sur les ignorances,
 » sur les caprices de la nature humaine. «

Ne perdons jamais de vue le but & la fin de la société civile. Le Prince n'a droit de sévir qu'autant que cela est nécessaire, pour affermir la tranquillité publique, & pour faire vivre paisiblement ses sujets sous la protection sacrée des loix. Pour les faire mieux observer, il les environne de la crainte des peines, comme d'un puissant rempart, & d'une forte barrière. Sa puissance,

qui

qui est extérieure, n'a de force que pour arrêter la main, mais elle abandonne le cœur. Elle ne sauroit influer sur les ressorts invisibles qui le meuvent. Elle s'arrête à l'extérieur; & lorsqu'elle punit un crime, elle n'en règle pas la punition sur le plus ou le moins de malice qui se trouve dans le motif qui l'a fait commettre. Rien de ce qui échappe à la vue n'est de son ressort. Elle punit le crime, non entant qu'il offense Dieu, mais entant qu'il nuit à la société civile. Or l'hérésie n'étant point par elle-même de cette nature, je ne parle ici que des hérésies qui ne tendent pas par leurs maximes à bouleverser les états, il est évident qu'elle ne se trouve point dans le cas qui soumet les crimes à son glaive. Pour la religion, dont le salut des âmes est la fin, elle enveloppe toutes les passions; elle n'est pas plus jalouse des actions que des desirs & des pensées. Ce n'est pas remplir ses vues que de faire une bonne action, si on ne la fait encore bien. Et qui peut le savoir, si ce n'est celui qui est le scrutateur des cœurs? Il n'y a donc que Dieu seul qui puisse connoître de ces crimes, & conséquemment qui ait le droit de les punir. L'hérésie est visiblement dans le cas des crimes qui ne doivent être punis que de Dieu, parce qu'il n'y a que lui qui sache précisément ceux en qui elle est une erreur invincible.

invincible. Elle ne pourroit retomber sous le fer du magistrat que dans la supposition qu'elle seroit par ses dangereuses maximes nuisible aux états. Or toute hérésie n'est pas dans le cas. L'hérésie par elle-même est donc un crime qui se soustrait à la juridiction temporelle.

Vous me direz peut-être que de soutenir comme je fais, que les Princes doivent épargner le sang hérétique & ne point le verser, c'est oublier qu'ils sont Chrétiens, pour ne faire attention qu'à leur seule qualité de Rois. Ne doivent-ils pas faire servir la puissance, dont Dieu les a revêtus, à établir le règne de la vérité, & à détruire celui de l'erreur? Je n'ai garde de vous contester que les Princes doivent travailler à faire fleurir dans leurs états la vraie religion. Leur molle indolence sur un article aussi essentiel que l'est la religion, ne pourroit être que très-criminelle aux yeux de Dieu; mais ce que je vous nierai constamment, c'est qu'ils doivent employer le fer & le feu pour un si louable dessein. Des moyens si violens ne sont point proportionnés à la fin à laquelle on les destine. Cette fin, comme l'on sait, a pour objet la persuasion de la vérité de la religion qu'on veut faire embrasser. Or les voyes de rigueur & de contrainte ne sont nullement propres à la produire dans l'esprit. Cependant,

dant, sans cette persuasion, que devient la religion? On ne fait rien pour elle, tant qu'on ne gagne pas l'esprit & le cœur. On parvient seulement à la profaner. L'esprit ne se rend qu'à la raison; le cœur ne cède qu'à l'amour. C'est donc le raisonnement & la douceur qui doivent préparer les voyes à la vérité. On la cache à l'esprit & on la fait haïr au cœur, par la maniere violente dont on la propose. Il faut une main extrêmement délicate pour toucher à cet objet.

Si les Princes sont sensibles aux intérêts de la religion, qu'ils s'abstiennent de verser le sang hérétique & d'en arroser les autels. Le sang versé par les mains de l'intolérance, deviendra, contre leur propre intention, une semence féconde d'hérétiques; l'erreur ayant cela de commun avec la vérité, que les mêmes moyens servent aux progrès de l'une & de l'autre. L'erreur ne peut être détruite par d'autres armes que celles de la raison. C'est donc à convaincre les hérétiques, par la voix des ministres sages & éclairés, que les Princes doivent s'appliquer. Quand ils ont opposé au poison de l'erreur le contre-poison d'une saine doctrine, ils ont satisfait à leur qualité de Chrétiens. Que si, nonobstant tous leurs soins & toute leur attention à veiller au maintien de la pure religion par les voyes légitimes de la persuasion, il est donné à l'erreur

l'erreur de prévaloir contre la vérité, ils ne sont point comptables de la perte des ames qui se sont laissées séduire. Le ciel, le juste ciel, ne peut exiger d'eux qu'ils plient l'esprit de leurs sujets à telle ou telle opinion. A cet égard les hommes ne reconnoissent ni Rois ni Seigneurs, ils sont absolument indépendans les uns des autres. Ce seroit de la part des Princes un acte de tyrannie que d'exercer leur juridiction sur des choses que Dieu ne leur a point soumises. Telle est la conscience. Dieu seul conserve sur elle un droit inalienable, parce qu'il est l'appanage de sa divinité. C'est un sanctuaire impénétrable à tout autre qu'à lui. Embrasser une religion qu'on croit fausse, & n'avoir d'autre raison pour le faire, si ce n'est parce que c'est la religion du Prince, c'est lui donner une préférence bien marquée sur la divinité même; c'est acheter la faveur du Roi temporel aux dépens de la disgrâce du Roi éternel.

Souverains du monde, vous pouvez tout sur nous, en vertu de cette autorité que Dieu vous a confiée, quand vous la faites servir à des vues politiques & à l'exécution des loix de l'état; nous respectons en vous l'image de la divinité qui brille sur votre front, vous êtes pour nous des dieux: mais lorsque vous sortez de votre sphere, que vous voulez forcer & violenter nos consciences,

sciences, & que vous osez balancer Dieu même dans nos cœurs, dès-lors vous cessez d'être tels pour nous, nous ne voyons plus en vous que des hommes, que nos égaux. En forçant la conscience de vos sujets, qu'obenez-vous d'eux, sinon un hommage hypocrite, démenti par les sentimens du cœur, & par cela même très-peu digne du Dieu que vous vous proposez de faire honorer?

Mais je sens que je n'ai point encore assez enfoncé dans cette matiere, & que vous allez m'opposer l'exemple de Moïse, ce Législateur inspiré de Dieu même, suivi par les empereurs Chrétiens, qui crurent rendre à la religion un service immortel, en décrétant des loix pénales contre les hérétiques. S'ils avoient mieux connu la nature du gouvernement civil & politique établi par Moïse chez les Juifs, ils se seroient bien donnés de garde de le prendre pour modele du leur, qui n'étant point d'institution divine, comme l'étoit celui de cette nation alors chérie de Dieu, ne devoit point conséquemment se conduire par les mêmes loix. Moïse avoit soumis également les crimes & les péchés à la juridiction du magistrat. Cette juridiction étoit une conséquence nécessaire d'un gouvernement Théocratique, où Dieu présidoit d'une maniere particuliere, & qui étoit d'une forme & d'une espee absolument différentes

tes de tous les gouvernemens d'institution humaine. Dans ce gouvernement on punissoit de mort les magiciens, les devins, les idolâtres, les faux prophètes, comme coupables du crime de léze-majesté. La même peine étoit portée contre les adultères & contre les violateurs du Sabbat. Tous ces crimes frappoient également sur les loix fondamentales de l'état, & dès-lors ils devenoient justiciables par le magistrat. Si la qualité de souverain permet à tous ceux qui en sont revêtus de faire des loix & d'attacher à leur infraction une peine capitale; si c'est une suite de la puissance législative & de la puissance exécutive, qu'ils réunissent toutes deux dans leurs personnes: par quelle loi Dieu, qui est le souverain arbitre des Rois & de leurs sujets, se seroit-il excepté du nombre de ceux qu'il fait jouir de ce droit, la marque essentielle de la souveraineté? L'éminente dignité de sa nature lui donne, en fait de loix, un pouvoir plus grand & plus immense que celui qu'il peut accorder aux souverains. Il lui est donc libre de faire les loix selon qu'il le juge à propos, & d'y assujettir les hommes sous les conditions qu'il lui plaît de prescrire. Foibles mortels que nous sommes, & vains jouets du trépas, qui sommes-nous pour oser secouer le joug qu'il veut nous imposer?

Les

Les adversaires que j'ai ici en tête, ne m'imposent point la nécessité de justifier, par les plus pures idées de l'équité, des loix, qui envisagées du premier coup d'œil paroissent si atroces, & qui ont fourni si souvent aux impies une occasion de blasphémer le Dieu de Moïse. Ils sont les premiers à convenir, que dans le dessein où étoit Dieu, de sauver chez un peuple la vraie religion du naufrage universel qui l'avoit fait périr dans tout le monde, rien ne pouvoit être plus sagement ordonné que des loix, qui se monroient aux Juifs avec un visage terrible & menaçant, & qui mettoient entr'eux & les autres peuples une barriere insurmontable. Elles étoient parfaitement assorties au caractère dur & intraitable des Juifs, chez qui la terreur étoit le seul frein qui pût les retenir dans une religion essentiellement liée à la constitution de leur état. Ces loix, par cela même qu'elles avoient été portées par un Monarque Dieu, étoient en même-tems divines & civiles. Les Juifs ne pouvoient les enfreindre, sans pécher non-seulement contre la religion, mais encore contre l'état. Leurs infractions avoient le double caractère d'être & des péchés défendus par la religion & des crimes d'état. Conséquemment, c'étoient des actions non seulement punissables dans le for de la conscience,

science, mais aussi dans le tribunal de la justice séculière.

Mais une chose digne de remarque, c'est que ces loix, toutes sévères qu'elles étoient, ne donnoient aucune atteinte aux droits de la conscience de ceux à qui elles étoient imposées. Elles portoient en substance qu'Israël n'auroit point d'autre Dieu que celui qui avoit déployé la force de son bras, pour le retirer avec éclat de la servitude du pays d'Egypte ; qu'il ne lui seroit point permis de s'adresser aux devins & aux magiciens, tandis qu'il avoit un oracle parlant dans les Prophètes qu'il étoit toujours à tems de consulter ; qu'il extermineroit de tous les lieux de sa domination les faux Prophètes qui tenteroient de séduire son esprit & de débaucher son cœur pour les divinités étrangères ; qu'il observeroit inviolablement le Sabbat, cérémonie si propre à lui retracer vivement le grand prodige de la création opérée en six jours, & à lui donner de l'horreur pour le culte des astres. Ce furent-là les conditions sous lesquelles Dieu s'engagea à devenir le Roi temporel des Juifs ; & ceux-ci s'obligerent, sous les auspices du serment le plus sacré & le plus religieux, à être les fidèles observateurs des loix que Dieu leur donna par l'organe de Moïse. Or, par rapport à tous ces articles, trouvez-vous quelque chose qui pût

pourroit gêner la conscience des Juifs ? Quand la loi de Moïse poursuivoit & punissoit en eux les attentats commis contre elle , pouvoient-ils colorer leur rébellion & prétexter les droits naturels de la conscience ? La divinité de cette loi , scellée par tant de prodiges dont la mémoire étoit encore toute fraîche & qui respiroient dans les divers monumens érigés pour en perpétuer le souvenir , qui recevoient un nouvel éclat des miracles presque continus dont Dieu donnoit le spectacle à son peuple ; la divinité de cette loi , dis-je , n'avoit-elle pas acquis assez d'autorité dans l'esprit des Juifs , pour que le magistrat fût en droit de croire , qu'il ne pouvoit y avoir qu'un esprit de sédition , de libertinage & de malice , qui les portât à l'enfreindre ? Il est à remarquer que parmi les Juifs coupables , qui ont subi la rigueur de la loi , il ne s'en est jamais trouvé aucun , qui ait appelé à son secours les droits de la conscience. Ils convenoient qu'ils avoient prévariqué ; & leur crime étoit , à leurs propres yeux , aussi visible , aussi averé , que le peut être , aux yeux d'un meurtrier , l'homicide par lequel il a souillé ses mains. La loi de Moïse avoit donc le même droit sur ceux qui la violoient , que les loix des Princes sur les adulteres , les voleurs , les assassins , les empoisonneurs , &c. Et ce droit étoit fondé sur

ce qu'elle ne bleffoit point les droits naturels de la conscience. Elle bornoit toutes ses rigueurs à ceux qui avoient été nourris & élevés dans le Judaïsme, ne donnant aucune atteinte à la liberté de conscience de ceux qui avoient l'esprit imbu de principes contraires & de préjugés, fruit ordinaire de l'éducation. Les premiers ne pouvoient agir que contre le dictamen de leur conscience, en violant une loi, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de reconnoître pour divine ; au lieu qu'il étoit très-possible que les autres, n'étant pas également frappés de sa divinité, crussent agir en s'y soumettant, contre l'instinct & les lumieres de leur conscience.

Cette raison me direz-vous, fait précisément contre vous. Si elle condamne les loix penales contre les infidèles qui n'ont pas eu le bonheur d'ouvrir les yeux à la lumiere de l'évangile ; du moins les autorise-t-elle contre les hérétiques que l'église a portés dans ses flancs, & qui serpens dangereux ont piqué le sein qui les avoit réchauffés. Sur cela je vois les Intolerans partagés de sentiment. S. Augustin, par exemple, dit qu'il faut réserver pour les Payens & autres infidèles toute la rigueur des loix, & qu'il faut en adoucir les traits par rapport aux hérétiques, avec lesquels il ne veut pas qu'on en vienne au dernier supplice.

plice. D'autres, au contraire, prétendent, que l'église ne doit employer que l'instruction envers les payens, & qu'elle peut châtier les hérétiques comme des enfans rebelles, sur qui elle a des droits & des prétentions infiniment plus que sur les étrangers & les infidèles; & ils se fondent sur ce que les Payens ne se tiennent éloignés de l'église que par l'incompréhensibilité de ses dogmes, au lieu que les hérétiques le sont par aversion pour elle. En attendant que les Intolérans s'accordent sur ce point qui les divise, je dirai hardiment qu'il est nécessaire pour la justesse du parallele de comparer les hérétiques errans sur des points de foi décidés par l'église, avec les Juifs qui n'étoient pas soumis à l'autorité de la Synagogue sur le sens de la loi. Or de même que ceux-ci étoient tolérés, lorsqu'ils ne parloient pas de renoncer au Dieu des Juifs pour adorer Baal, ou de placer à côté de lui sur le même autel quelque divinité locale & tutelaire, quoique d'ailleurs ils fussent infectés des hérésies les plus affreuses, telle, par exemple, que celle des Saducéens qui nioient l'immortalité de l'ame & la resurrection des morts: par la même raison, on devroit avoir une indulgence tolérante pour ceux qui ont le malheur de n'entendre pas comme nous le sens du testament que Dieu notre pere commun nous a

148 T O L E R A N C E

accordé à tous. Il est ridicule de s'imaginer que les hérétiques soient dans le même cas par rapport aux articles contestés entr'eux & les orthodoxes, où les Juifs étoient par rapport aux points de la loi, qu'ils étoient obligés de garder sous une peine capitale. Ceux-ci, en lisant ou entendant lire les loix du Chap. 13. du Deutéronome, pouvoient aisément concevoir qu'elles étoient justes, & qu'elles pouvoient émaner du même Dieu qui nous dit par les lumières du bon sens, que personne ne doit être forcé par la voye des supplices à professer une telle ou telle religion. Mais les hérétiques, pour qui les articles controversés ne brillent pas avec la même évidence, pourront toujours alléguer aux magistrats cette sentence de S. Pierre, *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*; sentence, qu'on peut regarder avec justice comme une barrière impénétrable à tout juge seculier, & comme l'asile inviolable de la conscience.

Vous ne persuaderez jamais, me dira-t-on, que Dieu n'ait pas été aussi jaloux de conserver sous la loi évangélique la pureté de sa religion, qu'il l'a été de la conserver sous l'économie mosaïque. Si les peines établies chez les Juifs étoient un moyen excellent pour étouffer le mal dans sa naissance, ou pour le reprimer dans son progrès; pourquoi ne produiroient-elles pas le même

me effet chez les chrétiens ? Il ne serviroit de rien de repliquer que sous l'économie évangélique, loi pleine de douceur, d'humanité, de modération, Dieu a relâché de sa sévérité & de ses droits. Où est écrit ce relâchement, dira M. Bossuet ? Or en quel endroit voyons-nous que la puissance publique ait été affoiblie par l'évangile ? Les Rois de Juda brisoient les idoles, chassoient & punissoient les idolâtres. Les Princes chrétiens auroient-ils donc moins le droit de se servir contre les hérétiques de l'épée que Dieu leur a mise en main ? A quel plus noble usage peuvent-ils la faire servir qu'à la tremper dans le sang hérétique ? Ils sont les images & les oints de Dieu, ses lieutenans en terre. C'est l'écriture elle-même qui leur donne ces beaux titres. Mais *ce sont d'étranges lieutenans de Dieu*, dit le ministre Jurieu, *s'ils ne sont obligés à aucun devoir par rapport à Dieu entant que magistrats : comment donc peut-on s'imaginer qu'un magistrat chrétien, qui est le lieutenant de Dieu remplisse tous ses devoirs en conservant pour le temporel la société à la tête de laquelle il se trouve, & qu'il ne soit pas obligé d'empêcher la révolte contre ce Dieu dont il est le lieutenant, afin que le peuple ne choisisse un autre Dieu, ou ne serve le vrai Dieu autrement qu'il ne veut être servi ?*

J'ai déjà répondu en partie à cette objec-

tion de M. Bossuet : & j'ai expliqué quels sont les moyens légitimes que les Princes peuvent employer en qualité de rois chrétiens , pour extirper de leurs états les erreurs qui les infestent. J'ai prouvé que ces moyens ne pouvoient être la gêne & la contrainte ; que forcer les consciences c'étoit donner à Dieu des hypocrites à la place de vrais adorateurs ; que c'étoit autoriser les Princes hérétiques à faire dans leurs états pour l'erreur , ce que les Princes orthodoxes doivent faire dans les leurs pour la vérité. Mais en attendant que je revienne sur cette matiere , je vais achever de développer ce qu'il peut y avoir de caprieux dans le reste de l'objection.

On affecte éternellement de comparer les Princes chrétiens avec les Rois de Juda , & l'on veut que ceux-ci sévissent contre les hérétiques de la même manière que ceux-là sévissoient contre les idolâtres ; mais on ne veut pas faire attention qu'ils étoient dans des positions bien différentes , d'où résulte que leur conduite n'a pas dû être la même. Les Rois de Juda n'étoient pas comme les nôtres , Rois , dans toute la rigueur de ce terme. Ce qui caractérise , comme l'on fait , la souveraineté , c'est la réunion de la puissance législative & de la puissance exécutive dans un même chef , soit qu'il réside dans la personne d'un seul , comme dans les vraies mona-

monarchies, ou dans celle de plusieurs : comme dans les republiques : or il est évident que les Rois de Juda manquoient de l'une de ces deux puissances, savoir de la puissance législative, & même souvent de la puissance exécutive.

Quant à la puissance législative, cela ne souffre aucune difficulté. Il ne leur étoit pas permis de toucher à cette loi tant dans ce qui concerne la religion que dans ce qui concerne le civil. L'un & l'autre émanoit de la même autorité, & portoit l'empreinte de sceau de la Divinité. Cette loi, bien différente des loix humaines, dont la nature est d'être soumise à tous les accidens qui arrivent, & de varier à mesure que les volontés des hommes changent, fut toujours respectée par les Rois de Juda. Ils ne se permirent à son égard aucune innovation même dans le civil, parce qu'ils n'étoient que les ministres de Dieu, qui étoit le Roi temporel de la nation à laquelle ils commandoient en son nom.

Quant à la puissance exécutive, cela n'est pas plus douteux. C'étoit Dieu lui-même qui déclaroit la guerre, qui ordonnoit les divers campemens, qui prescrivoit le tems & la maniere d'attaquer les ennemis, & souvent même contre toutes les regles de la prudence humaine ; pour avoir occasion de faire briller davantage cette faveur tou-

te particulière, par laquelle il vouloit bien gouverner Israël comme chef de l'état, en conséquence d'une convention faite entre lui & les citoyens. Dieu seul paroissoit dans les combats, & ne laissoit aux capitaines, dont il employoit la valeur, d'autre gloire que celle de l'avoir pour general dans toutes les guerres qu'ils entreprenoient sous ses auspices. Voyez la preuve de tout ceci dans l'ouvrage de M. Warburton.

Le gouvernement établi par Moïse étoit fondé sur les mêmes principes que ceux qui avoient pour auteur les anciens législateurs ou instituteurs des sociétés civiles. Comme lui ils avoient prétendu à quelque inspiration céleste; comme lui ils avoient mêlé & confondu les objets civils & religieux, & les crimes contre l'état avec les péchés contre la divinité. Chez les païens comme chez les Juifs, la religion intervenoit dans les affaires du gouvernement. A leur exemple, ils n'entreprenoient ni n'exécutaient rien sans l'avis de l'oracle. Les jugemens & les prodiges religieux étoient aussi communs que les édits civils & ils faisoient partie de l'administration publique. Mais il y avoit cette différence entre Moïse & les anciens législateurs, que celui-ci avoit prouvé par une infinité de prodiges qu'il étoit vraiment inspiré par la divinité; au lieu que les autres étoient des fourbes

bes & des imposteurs, qui, pour donner plus de poids & de force aux loix qu'ils établissoient, avoient imaginé de persuader aux peuples qu'ils les avoient reçues des génies tutélaires, qui présidoient au sort des nations; divinités, à la vérité, subalternes & dépendantes de l'être suprême.

Je ne craindrai point d'être démenti, si j'avance que les empereurs chrétiens n'introduisirent dans les institutions civiles des loix contre le péché, & qu'ils ne mirent de la confusion dans les principes qui doivent gouverner les hommes, que parce qu'ils avoient présent à l'esprit le plan de gouvernement établi par Moïse chez les Juifs, outre celui du gouvernement dans lequel le paganisme les avoit élevés, avant qu'ils fussent devenus chrétiens. Souverains Pontifes de cette religion, & chefs des différens collèges d'Augures & d'Haruspices, ils avoient étendu leurs soins jusqu'à la religion, qu'ils subordonnoient au bien de l'état. En embrassant le Christianisme, ils portèrent dans cette religion les mêmes idées de pouvoir & d'autorité que le paganisme leur avoit données. Il s'y confirmèrent d'autant plus volontiers, qu'ils les voyoient établies & comme naturalisées dans la police civile des Juifs, laquelle étant d'institution immédiate de Dieu

même, leur parut le modèle du gouvernement le plus parfait & le plus digne d'être imité par des magistrats chrétiens. Tout pleins de cette chaleur que le christianisme encore naissant donnoit à ses prosélytes, ils oublièrent qu'ils étoient les chefs d'une société civile, pour ne s'occuper que des intérêts de la société religieuse. Ils voulurent faire servir au bien de celle-ci un pouvoir qu'ils n'avoient reçu de Dieu que pour les avantages de l'autre. Ce pouvoir, en effet, en quoi consiste-t'il, si ce n'est dans une force extérieure, qui n'a de prise que sur les mouvemens du corps & non sur ceux de l'esprit? Or ce pouvoir ne peut être appliqué aux choses de la religion qui sont intellectuelles & spirituelles. La contrainte, qui par rapport aux intérêts temporels produit des effets si admirables, devient impuissante, ou plutôt elle cause des maux infinis, lorsqu'on la tire delà pour la transporter dans des choses qui ne sont pas de son ressort, telles que sont les opinions de l'esprit & les affections du cœur. Comme elle n'agit que sur l'extérieur, elle ne peut produire que des biens extérieurs, objet des institutions civiles, & ne sauroit produire des biens intérieurs, objet des institutions religieuses. Cette seule réflexion fait très-bien sentir combien les empereurs chrétiens furent dupes

pes de leur propre zèle pour une religion qui ne veut que des hommages volontaires. Ils connoissoient bien peu les hommes, s'ils s'imaginoient que ceux à qui ils commandoient, changeroient de religion, de mœurs & de manieres dans un instant & aussi vite qu'ils publieroient l'ordonnance qui établissoit la soumission à tels ou tels dogmes.

Mais les rois de Juda punissoient bien les idolâtres ; pourquoi les empereurs chrétiens ne puniroient-ils pas les hérétiques ? Il y en a une très-bonne raison, c'est que Dieu en avoit donné l'ordre aux premiers, & qu'il ne l'a pas fait à l'égard des seconds. Les rois de Juda n'avoient rien de mieux à faire, que d'obéir à l'ordre qui leur avoit été intimé par Dieu même. Les idolâtres, contre qui la loi avoit décerné une peine capitale, ne pouvoient se défendre par les droits de la conscience contre Dieu qui les fait taire, par la connoissance parfaite qu'il a de ce qu'il y a de plus caché & de plus mystérieux dans ses replis profonds. Si comme Dieu, les monarques pouvoient pénétrer dans le cœur des hérétiques & y démêler les ressorts invisibles qui les font mouvoir, ils pourroient les punir du mal qu'ils font à la religion. Mais comme ils ignorent ce qui se passe en eux, ils doivent laisser à Dieu le

156 T O L E R A N C E

soin de les punir, selon le degré d'aveuglement volontaire, qu'il apperçoit en eux. Ce que Dieu fait n'est pas une règle pour les rois. Ce qu'il ordonne produit toujours l'effet auquel il le destine. Il avoit ordonné la mort des faux prophètes & des idolâtres, parce qu'il lisoit dans le fond du cœur des uns & des autres, qu'ils agissoient contre leur conscience, & qu'il prévoyoit que l'impression naturelle que leur mort faisoit sur la machine du corps & sur les esprits de ceux qui en entendoient parler, étoit féconde en mille & mille combinaisons d'effet physiques & moraux très-considérables, & propres à avancer ses grands desseins. Les rois, pour grands qu'ils soient, n'ont pas droit de forcer les consciences, & d'obliger leurs sujets à pécher, en les pliant aux sentimens de leur religion, encore qu'elle soit la véritable. Car tandis qu'ils ne la croiront pas telle, il vaudroit mieux pour eux qu'ils se déclaraient contr'elle, que de ne tenir à sa communion que par des biens extérieurs, formés par la crainte des supplices, ou par l'espérance des récompenses, ou par tous les deux ensemble. En prenant ce parti, du moins ils ne commettent qu'un péché, au lieu qu'en prenant l'autre, ils ajoutent au crime de n'être pas soumis à la vraie religion, celui de seindre pour elle des

des sentimens qu'ils n'ont pas. Rois de la terre , instruisez - vous à l'école de J. C. L'autorité qu'il vous a confiée est toute dans la force de vos armes , qui en sont le nécessaire support. Elle ne peut s'allier avec le ministere que J. C. a établi ; ministere de règle , de raison , de douceur & de charité ; ministere d'instruction & de confiance ; ministere enfin institué pour soumettre les hommes par amour à la justice & à la vérité. En voulant l'étayer d'une force qui n'est pas faite pour lui , vous le renversez , au lieu d'en être le ferme appui. C'est ainsi qu'un bâtiment s'écroule par l'endroit le plus solide , lorsqu'on l'étaye trop fortement par le côté foible.

Je ne comprends point comment M. Bossuet s'est laissé entraîner par le torrent des Théologiens dans le parti de l'intolérance , à laquelle ses principes s'opposent de toutes leurs forces. Il loue les premiers chrétiens d'avoir respecté l'ordre de Dieu dans des monstres qui avoient oublié à leur égard qu'ils étoient hommes. Rien n'est plus beau que la description qu'il nous fait de cette patience à toute épreuve , qui a brillé en eux , & qui a lassé la cruauté Païenne , constante & ingénieuse à les tourmenter pendant près de trois cens ans , sans leur laisser presque le tems de respirer. Si je lui demande pourquoi , tout nombreux & accoutumés

accoutumés qu'ils étoient à braver la mort qu'on leur faisoit envisager, ils ne se sont jamais échappés, & n'ont trempé dans aucune des conjurations tramées contre la vie des empereurs, il me répondra que c'étoit l'effet d'une obéissance respectueuse à leurs ordres, que la religion leur avoit imprimée dans l'ame. Si les excès, auxquels ces tyrans s'abandonnoient à leur égard, n'ont pû jamais effacer dans leur esprit cette image de la divinité que Dieu grave sur le front des souverains; pourquoi les souverains à leur tour ne respecteroient-ils pas dans leurs sujets les droits d'une conscience erronée? Il me paroît qu'il y a autant de mal de la part des princes à donner atteinte aux droits de la conscience de leurs sujets qui sont dans l'erreur, qu'il y en a de la part des sujets de se revolter contre leurs princes, lors même qu'ils abusent de leur autorité jusqu'au point de la faire dégénérer en une horrible tyrannie. M. Bossuet, qui pense si bien sur ce dernier article, comme ses écrits en font foi, auroit dû prévoir les conséquences qui en naissent contre le dogme de l'intolérance, & qui vont le sapper jusques dans ses fondemens. Car je voudrois bien savoir, pourquoi l'autorité que Dieu a établie pour gouverner les hommes auroit des droits plus sacrés, plus inviolables, que n'en

n'en a la conscience qu'il a donnée à chacun pour le conduire. C'est, dites-vous, une conscience erronée, déçue par conséquent de tous les droits que reclame une conscience éclairée. Mais ne voyez-vous pas que cette raison frappe également sur l'autorité dégénérée en tyrannie? Or cependant c'est à cette autorité que les premiers chrétiens n'osèrent toucher. Ils la respectèrent dans des monstres qui avoient oublié à leur égard les premiers devoirs de l'humanité. Pourquoi les princes ne respecteroient-ils pas dans leurs sujets la conscience erronée qui les dirige? Il est vrai qu'on pèche en la suivant; mais on pécheroit peut-être encore plus en ne la suivant pas. Cela est sur-tout vrai par rapport à la religion. Il vaut mieux s'attacher à une fausse religion que la conscience nous persuade être vraie, que de professer une religion véritable que la conscience nous représente comme fausse. Le meilleur service qu'on pourroit rendre à ceux qui se laissent conduire aux mouvemens d'une conscience erronée, feroit sans doute de les détromper de leurs erreurs. Mais la vérité ne s'enseigne point par la force. Ce n'est que par le canal de la douce persuasion qu'elle s'insinue dans l'esprit des hommes, & qu'elle illumine l'entendement par son propre éclat. Un prince, pour grand qu'il soit, n'a

160 T O L E R A N C E

n'a certainement point reçu de Dieu le pouvoir d'obliger ses sujets à lui sacrifier leur conscience. Autrement, ils seroient obligés de lui obéir dans les actions même les plus injustes & les plus criminelles, & sa puissance briserait la barrière qui sépare le juste d'avec l'injuste. Or, forcer les consciences en fait de religion, c'est dans un prince commander à ses sujets de lui sacrifier leur conscience. Donc ils n'ont pas reçu le pouvoir de forcer les consciences. Quand même vous supposeriez que le prince exige ce sacrifice pour la vraie religion, ce sacrifice n'en seroit pas moins un péché pour ceux à qui on le commanderoit, puisqu'on suppose qu'ils croiroient en le faisant trahir les lumières de leur conscience.

C H A P I T R E X I I I .

Inconvéniens qui résultent de la tolérance civile, détruits & résolus par la sage dispensation du pouvoir dont le prince est revêtu.

C'Est une très-bonne maxime de politique que celle-ci, *un roi, une religion.* C'est le conseil que Mécène, comme le rapporte Dion Cassius liv. 2. donna à Auguste. *Servez Dieu, lui dit-il, en tout tems*



& en toutes manieres selon la religion de vos
 ancêtres, & faites que les autres en fassent
 autant. Haïssez & reprimez ceux qui inno-
 vent quelque chose dans les matieres de reli-
 gion, non seulement à cause des dieux, mais
 aussi parce que ces novateurs, en introduisant
 de nouvelles divinités, poussent plusieurs per-
 sonnes à troubler l'état, d'où naissent des con-
 jurations, des séditions, des conciliabules, cho-
 ses préjudiciables à la monarchie. En effet,
 pour peu qu'on connoisse les hommes, on
 sent que les choses ne peuvent aller autre-
 ment: Ils naissent tous avec un secret de-
 sir de dominer. Quand ils peuvent le re-
 vêtir de quelque prétexte sacré, ils lui don-
 nent tout l'effort possible. Ils se cachent,
 autant qu'ils peuvent, qu'ils agissent pour
 leurs intérêts particuliers. Tout en parlant
 de Dieu & de la bonne cause, leur four-
 de ambition va à ses fins. Les hommes
 étant ainsi faits, il n'est pas possible d'in-
 troduire dans un état diverses religions,
 qu'elles ne cherchent toutes à dominer les
 unes sur les autres, & conséquemment à
 s'opprimer, à s'écraser mutuellement; &
 tout cela comme l'on voit, pour la gloi-
 re de Dieu, qu'elles attestent chacune de
 son côté. En général, l'esprit naturel de
 toutes les sectes est toujours celui de zèle.
 Or, qui dit zèle, dit inquiétude, jalousie,
 cabale, fureur pour s'avancer & s'é-
 tablir

tablir aux dépens des autres. Un auteur moderne, qui a jetté sur le papier quelques reflexions sur la tolerance, compare le zèle de religion à un cheval fougueux, à qui il suffit de lâcher la bride, pour qu'il emporte son homme beaucoup plus loin qu'on ne voudroit, & qu'on ne puisse bientôt plus le maîtriser ; ou à un torrent qui ravageroit & entraîneroit tout, si on le laissoit faire, & si on le laissoit grossir & aller son train & qu'on ne lui opposât pas d'abord une forte digue. Une funeste expérience ne nous a que trop appris de quoi est capable le *Profelytisme* & avec quelle fureur il s'acharne sur la religion qui lui est opposée. Et sans sortir de notre tems & de notre nation, les disputes qui divisent le Janseniste & le Moliniste en France, causent à l'état & à la religion les plus cruels maux. Ce tableau frappant fixe aujourd'hui les yeux de toute l'Europe. On ne voit de remede à tous ces maux que dans un avenir incertain. Une religion est nécessaire aux états, elle en est le plus ferme lien ; elle rend tous les ressorts du gouvernement ; mais elle leur devient funeste & nuisible, lorsqu'elle se partage en plusieurs branches. Les haines de religion sont immortelles. Rien n'est capable de les adoucir. Vous réussiriez plutôt à apprivoiser un tigre. C'est donc une bonne maxime de

de politique d'écarter d'un état toute religion nouvelle qui , sous le voile spécieux de tolérance , tenteroit de s'y introduire. Mais si une religion s'y élève , quelle conduite faudra-t'il tenir à son égard ! L'étouffer dans son berceau , s'il est possible , la réprimer dans ses progrès , l'extirper entierement , même par le fer & par le feu , si cela est nécessaire ; parce que , pour un état , il n'y a point de mal plus cruel , de peste plus dangereuse , que le combat que se livrent comme dans un champ clos des religions animées de l'esprit de *Profélytisme*. Ainsi , quand même le magistrat ne seroit point obligé par zèle pour la religion à persécuter les non-conformistes , il le devroit par principe de politique.

Je remarque d'abord que cette maxime , *un roi , une religion* , que Dion Cassius met dans la bouche de Mécène parlant à Auguste , est employée le plus maladroitement du monde par les Catholiques. Car de ce principe il s'ensuit , qu'Auguste & ses successeurs auroit dû persécuter les Juifs & les Chrétiens , & que les empereurs du Japon & de la Chine devroient s'opposer de toutes leurs forces , pour empêcher que le Christianisme ne prît racine dans leurs états. Il seroit inutile de repliquer que le Christianisme doit être excepté de la loi
qui

qui interdit aux religions nouvelles l'entrée dans les états. Il ne pourroit l'être qu'autant qu'il seroit connu de tous les princes pour ce qu'il est, c'est - à - dire, pour la religion véritable. Mais comme cela n'est pas, les princes Mahometans & les princes Païens ne lui doivent point un autre accueil que celui que les princes Chrétiens doivent au Paganisme & au Mahométisme. Si ceux-ci sont autorisés à persécuter dans leurs états ces deux religions, par quelle loi ceux-là toléreroient-ils dans leurs états le christianisme que leurs préjugés leur font regarder comme une fausse religion ? Ce que je dis du Christianisme relativement au Paganisme & au Mahométisme, je le dis de l'église Romaine par opposition aux autres sectes chrétiennes. Tolerons-les, afin qu'elles nous tolèrent à leur tour. Cette maxime de politique vaut mieux que celle que les Catholiques objectent éternellement, *un roi, une religion.*

2°. Cette maxime de Mécène n'étoit bonne que relativement au pouvoir arbitraire qu'Auguste vouloit s'arroger. Quand on a pour maxime d'estimer la paix & la tranquillité, non par les avantages qu'elles procurent à l'état, mais par la soumission servile où elles tiennent les peuples, de faire succéder à la justice & à l'équité la tyrannie & la violence, de faire servir

servir le ressort de la politique à soutenir le pouvoir d'un usurpateur, de lui asservir la religion même : c'est alors que la crainte des complots, qu'on peut former contre le tyran dans les assemblées particulieres, auxquelles l'exercice de la religion donne lieu, fait naître les idées de les supprimer, d'abolir la tolerance, & de vouloir forcer les peuples à se conformer tous à une seule maniere de penser. Tel étoit le plan de gouvernement qu'Auguste avoit concerté avec Mécène, lorsque ce favori lui proposa de n'accorder aucune tolerance, lui persuadant que l'indulgence qu'il auroit à cet égard, indisposeroit les esprits contre le gouvernement, & qu'il en naîtroit des cabales & des conspirations, que l'Intolerance seule pourroit prevenir.

3°. Pour obvier à tous les maux qui naissent de la diversité des religions dans un état, il ne faut pas, comme les Intolerans le prétendent, déclarer une guerre ouverte à toutes les religions différentes de la religion nationale. Agir ainsi, c'est *couper bras & jambe à un malade*, comme disoit la reine Christine au sujet des persécutions & des violences de la France, *pour le traiter d'un mal que la douceur & la patience auroient entierement guéri*. L'Intolerance fait beaucoup plus de maux qu'elle n'en guérit. En persécutant les autres religions,

ligions , elle multiplie leurs profélytes & affermit leurs sectateurs dans leur créance. Les esprits s'aigriſſent , les imaginations s'échauffent , les cœurs ſont ulcérés , l'enthouſiaſme au milieu de tout cela prend naiſſance , il met les armes aux mains de ceux qu'il frappe ; de là les révoltes , les ſéditions , les guerres civiles. Mais quoi ! le *Proſélytiſme* , que la tolérance ne contraint point , n'eſt-il pas fécond en autant de maux que le *Proſélytiſme* que l'intolérance perſécute dans les religions des non-conformiſtes ? Oui , ſans doute , vous répondrai-je ; mais ſi la politique conſeille de ne pas le perſécuter , elle ordonne de lui mettre un frein à la bouche , & de le reſſerrer dans de certaines bornes. Le zèle religieux n'eſt pas un animal paſſible & docile , qu'on puiſſe laiſſer ſur ſa bonne foi , & qu'on ſoit toujours à tems d'enchaîner quand on voudra.

La politique veut que le prince protége quelque ſecte particulière & qu'il la rende dominante , mais ſans préjudice de la tolérance qu'il doit aux autres ſectes. Or il ne peut parvenir à cette fin qu'en formant une alliance entre une religion particulière & l'état. Cette alliance a produit dans tous les tems des effets très-ſalutaires & très-propres à juſtifier les vues de tous les Législateurs qui y ont eu recours.

cou
ſoit
l'au
l'eff
don
mat
C
ting
gati
natio
te a
Egy
que
gouv
tes le
verne
& po
religi
ils ſe
de l'a
les G
exem
public
dans
ſeulem
miniſt
qui pr
un ſer
moin
ſe con
Joan. S

cours. Elle conservoit la religion , faisoit respecter la personne du magistrat & l'autorité des loix , & mettoit en œuvre l'efficacité politique de la religion , en lui donnant un pouvoir coactif pour la réformation des mœurs.

Cette idée d'une religion favorite , distinguée de toutes les autres par ses prérogatives , & appelée pour cela la religion *nationale* , prend sa source dans la plus haute antiquité. Elle vient de ces anciens Egyptiens si renommés pour leur politique & la sagesse de leurs loix. Dans ce gouvernement , regardé long-tems par toutes les nations comme le modèle d'un gouvernement parfait , les intérêts religieux & politiques étoient étroitement unis , la religion agissoit de concert avec l'état , & ils servoient réciproquement à l'appui l'un de l'autre : en quoi ils furent imités par les Grecs & par les Romains , qui , à leur exemple , établirent parmi eux une religion publique & nationale. A Athènes ainsi que dans toute la Grece , on exigeoit , non-seulement de ceux qui avoient part à l'administration civile , mais encore de ceux qui présidoient aux cérémonies religieuses , un serment par lequel ils prenoient à témoin les dieux vengeurs du parjure qu'ils se conformeroient à la religion nationale.

Joan. Stobæus de rep. Les Romains n'avoient
moins

moins d'attention au soutien de l'église nationale, comme on en peut juger par le discours du consul Posthumius, au sujet des abus horribles qui s'étoient introduits à la faveur de l'exercice clandestin des cultes étrangers. *Combien de fois, dit-il, du tems de nos peres & de nos ancêtres, n'a-t-on pas chargé le magistrat d'empêcher tout culte étranger ; de chasser les prêtres & les sacrificateurs des marchés publics, du cirque & de la ville ; de chercher & de brûler tous les livres de prophétie, & d'abolir toute maniere de sacrifier qui differe des usages & des coutumes des Romains ? Car ces hommes sages & prudents, versés dans la connoissance de toutes les loix humaines & divines, pensoient que rien n'étoit plus capable de détruire la religion, que de substituer dans les sacrifices des rites étrangers aux rites nationaux.* T. Liv. Lib. 39.

Il faut aux hommes une religion. Sans elle les loix civiles sont impuissantes pour faire respecter les droits de la nature. Elles n'ont de force & d'influence sur les hommes que pour les empêcher de violer ouvertement la justice, tandis que les attentats commis en secret, & qui ne sont pas moins préjudiciables au bien public, échappent à leur rigueur. Que dis-je ! Les voyes ouvertes se trouvant prohibées par l'invention des sociétés, il semble qu'ils soient devenus beaucoup

beaucoup plus habiles dans la pratique des voyes secretes , des manœuvres sourdes , des complots mystérieux , cette ressource étant la seule qui leur reste pour satisfaire leurs desirs immodérés. En réfrénant le mal public , la société a aiguillé l'industrie des scélérats ; ses propres précautions ont tourné contre elle-même , elles ont subrilisé les vices & raffiné l'art du crime. On diroit que la société , jalouse de ses bienfaits envers le genre humain , a voulu l'en punir par les maux qu'elle lui cause , semblable à l'astre du jour , dont les rayons bienfaisans élèvent les vapeurs grossieres qui forment le tonnerre. Les arts de la vie lui doivent leur origine , & conséquemment tous les nouveaux besoins dont nous sommes investis ; besoins d'autant plus difficiles à satisfaire , qu'ils sont imaginaires , infinis , sans mesure , augmentant exactement dans la même proportion que les arts qui leur ont donné naissance. Pour corriger le mal qu'elle a produit , de quel moyen se servira la société ? Si nos besoins demeuroient les mêmes dans l'état de société , qu'ils sont dans l'état de nature , peut-être que la société , sans d'autre principe réprimant que les loix qu'elle a établies , contiendrait les hommes dans leur devoir. La nature se contente de peu , & les besoins qu'elle produit , donnent peu d'exercice aux passions.

Part. II.

H

Mais

170 T O L E R A N C E

Mais à mesure que se multiplient les plaisirs, que la société douce, aimable, charmante, & polie par les arts, répand d'une main libérale, les passions s'irritent de tous les obstacles qui les arrêtent dans la jouissance de ces plaisirs. Le frein, qui dans l'état de la nature suffiroit à modérer leur fougue, n'auroit pas assez de force dans l'état de société, où les besoins sont sans cesse renaissans les uns des autres. La société est donc obligée de tirer ailleurs que de ses loix la force qui lui est nécessaire pour plier les esprits du côté qui lui est avantageux. Et d'où la tirera-t'elle cette force, si ce n'est de la religion qu'elle doit appeler à son secours ?

Mais à peine a-t'elle triomphé de ce premier obstacle, que la religion elle-même qui l'avoit aidée à le surmonter, lui en présente d'autres, qui naissent de l'abus que les hommes font d'elle, en voulant la rendre complice de leurs passions. La religion chrétienne est toute sainte, toute divine, ne respirant qu'honnêteté, que modération, qu'humilité, que douceur, qu'humanité, que courage, que fidélité, que constance; mais les hommes qui la professent ne sont rien moins que ce qu'elle leur ordonne d'être. Au lieu de conserver cet esprit d'unité, par lequel leur divin chef a voulu les réunir dans une même religion, les chrétiens

la déchirent en plusieurs sectes, qui cherchent à s'entredétruire, ou du moins à dominer les unes sur les autres. Comme elles sont toutes animées de l'esprit de Prosélytisme, on ne peut leur accorder une égale liberté de déployer leur zèle, qu'on ne les voye aussi-tôt mettre tout en usage pour s'avancer, travailler à l'envi les unes des autres à s'assurer par de sourdes cabales des protecteurs puissans, à faire tomber sur elles les charges & les dignités, à fortifier de plus en plus leur crédit, à décrier & supplanter leurs rivales soit obscurément, soit ouvertement, par des écrits satyriques & pleins d'un zèle amer. Elles ne réussissent que trop souvent & trop facilement à persuader que le bien de l'état se trouve intéressé dans leurs controverses théologiques; & leurs saintes contentions jettent enfin tout dans le désordre & la confusion. Le choc de tant de sentimens opposés échauffe les esprits, irrite le zèle, & le fait éclater par des divisions, des troubles, des guerres civiles, des meurtres & des abominations qui sont horreur à la nature humaine.

Le seul moyen de prévenir tous ces maux & d'y remédier, c'est d'établir une église nationale, avec laquelle l'état entre en alliance. Par cette confédération, le magistrat devient protecteur de l'église nationale, &

H 2 acquiert

172 T O L E R A N C E

acquiert sur elle un droit d'inspection jusqu'au degré nécessaire pour correspondre aux justes fins du gouvernement. Sans cette inspection, l'église, à qui sa qualité de société religieuse & indépendante donne le droit de s'assembler pour l'exercice de son culte, pourroit, sous ce prétexte, former des complots & des cabales contre la paix de la société civile ; & au moyen de l'influence populaire, qu'il est facile d'acquiescer sur la conscience de pareilles assemblées par des harangues séditieuses & emportées, elle pourroit, en se servant des motifs spécieux de la religion, échauffer les esprits, les déterminer à l'action, & les porter à exécuter les complots qu'elle auroit formés. C'est ce qui faisoit dire à l'infortuné Charles I. Roi d'Angleterre, qu'il est impossible à un Prince de maintenir la tranquillité publique, à moins que les ecclésiastiques ne soient dans la dépendance de l'état, de manière qu'il puisse refreindre les langues séditieuses des prédicateurs. Mais cette alliance de l'église avec l'état ne peut produire le bien pour lequel elle a été formée, sans ces deux conditions essentielles, dont l'une consiste à donner à toutes les autres sectes une pleine tolérance, & l'autre à en exclure tous les membres de l'administration des affaires publiques. C'est à l'observation de ces deux conditions,

tions , qu'on peut rapporter toutes les guerres de religion excitées en France par le Calvinisme. Tantôt on lui a trop accordé de privileges , & tantôt on lui en a trop retranché.

Pourquoi tous ces troubles qui bouleversent aujourd'hui la France , & qui , dans un tems de paix , nous ramènent presque les horreurs d'une guerre civile ? C'est que le Jansenisme , marqué au même coin que les autres hérésies foudroyées du haut de la chaire de S. Pierre , trouve de nos jours un puissant appui dans des corps augustes & respectables , chargés par leur monarque de veiller à la conservation des loix fondamentales de l'état , & de l'en instruire par des remontrances également fermes & respectueuses , toutes les fois que sa majesté surprise pourroit y donner quelque atteinte. Tant qu'il lui sera permis , à l'ombre d'une protection si puissante , de jouter , pour ainsi dire , contre ce qu'il lui plaît d'appeller Molinisme ; comme si les opinions d'un Jesuite Espagnol étoient une règle pour l'église Gallicane ; tant qu'il abusera de l'indulgence qu'on a pour lui , pour continuer , au grand scandale de la religion & au mépris de l'autorité du Roi , un libelle séditieux , qui régulièrement tous les mois distille le venin d'une satire maligne contre les souverains Pontifes , contre les

H₃ Evêques ,

174 T O L E R A N C E

Evêques, contre tous les ordres de la hiérarchie ecclésiastique : n'en doutons point, la France nourrira dans son sein un serpent dangereux ; & ce que je n'ose prévoir, les guerres théologiques, qui tiennent en haleine les deux partis, deviendront peut-être la première étincelle du feu qu'allument les guerres de religion. Que les Parlemens, en qui repose cet esprit sacré, qui comme une espèce de providence favorable veille sur la France, abandonnent à son sort cette malheureuse production de l'hérésie, que la Flandre s'est hâtée de vomir dans le sein de ce royaume, comme pour se venger des guerres qu'il allume dans le sien, la paix & le calme renaîtront bientôt dans les esprits : mais qu'ils se souviennent que cette hérésie * mérite d'autant plus de tolérance, qu'elle laisse dans leur entier les dogmes fondamentaux de la religion nationale, & qu'elle n'est qu'un abus de l'esprit, qui s'est perdu dans le labyrinthe de la fatalité & de la liberté, où toute l'antiquité s'est égarée.

C'est ici qu'a lieu la maxime de Mécène,

* S'il est vrai que des bulles émanées du siège apostolique & acceptées par le plus grand nombre des évêques, impriment aux décisions une autorité irréfragable comme c'est la doctrine courante de l'Eglise Gallicane, il n'est pas possible de laver le Jansenisme de cette note odieuse & fétissante.

un roi, une religion. Autant la tolérance est nécessaire, pour ne point blesser les droits de la conscience, autant il est nécessaire qu'il n'y ait dans un état qu'une religion favorisée du magistrat & distinguée de toutes les autres par ses prérogatives, pour réprimer toutes les cabales & toutes les factions. C'est pour s'être écarté de cette maxime, soit en forçant l'influence de la religion, soit en manquant de réprimer à tems les entreprises des sectes nouvelles, qui ont voulu partager avec la religion établie toutes les prérogatives dont doit jouir exclusivement la religion nationale, que sont arrivées la plupart des révolutions & des guerres de religion.

Ce n'est point la diversité des religions qui produit les cabales, les conspirations, les troubles & les séditions. Elles sont le malheureux fruit de l'intolérance. Le paganisme, quoique divisé en une infinité de sectes, qui toutes rendoient à leurs dieux des cultes différens, ne connut jamais la fureur des guerres de religion. La tolérance universelle étoit l'ame de la religion. Pourquoi ne l'est-elle pas du Christianisme? La religion ne fait jamais une impression véritable sur ceux que l'on force à en faire profession; & cependant tout le bien qu'elle peut faire à l'état ne naît que de l'impression réelle qu'elle fait sur le cœur. Les sectes de philosophie n'ont point troublé le

repos public des Atheniens. Chacun soutenoit son sentiment & refutoit celui des autres. Mais le magistrat empêchoit par son autorité que leurs disputes n'altérassent la tranquillité publique.

Les disputes, direz-vous, se traitoient, loin des yeux du vulgaire, dans l'enceinte des écoles & des Académies. Elles n'étoient point faites pour le peuple, & les Philosophes n'avoient aucun intérêt de le gagner pour leur donner de l'appui. Ils le méprisoient trop pour l'initier dans leurs mystères; mais il n'en est pas de même des disputes théologiques: car quoiqu'elles soient inaccessibles à l'esprit du peuple, ceux qui les remuent sont persuadés qu'il est de son intérêt d'en prendre connoissance, & d'embrasser les opinions qu'ils chérissent, sans quoi point de salut pour lui. Par conséquent, où il y aura des Théologiens de sectes différentes, il y aura des dissensions; & ces dissensions seront la source seconde d'une infinité de maux.

Je sai de quoi est capable le zèle théologique, parce qu'il s'y mêle toujours un peu de fanatisme; mais je sai aussi que renfermé dans les bornes d'une tolérance légitime, prescrite par le magistrat, il s'exhale dans les airs, sans produire autre chose qu'un vain bruit. Nous en avons un exemple bien sensible dans la république d'Hollande,

lande, qui tolere plusieurs sectes avec beaucoup d'équité & de modération. Quoique le clergé y soit aussi remuant qu'il l'est dans la communion Romaine; quoiqu'il ne fût peut-être pas trop fâché de troubler l'état, pour la conservation duquel il est obligé de prier, cependant il vit paisiblement, graces à la tolerance, qui est une loi fondamentale de l'état; & ce zele, qui persecuteroit volontiers les non-conformistes, s'il n'étoit enchainé par les loix, est réduit à les haïr & à les mépriser, digne retour de la haine & du mépris que ceux-ci ont pour eux.

Tel est en général l'esprit du clergé de toutes les communions. Rien n'est sans doute plus respectable, si on le considere du côté du ministère qui lui est confié. Ministre de la divinité, & dépositaire de ses oracles, il se rend médiateur entre elle & le peuple. Il fait parler ses foiblesses & ses misères aux pieds du trône de la miséricorde divine: mais sous prétexte d'avoir les clefs des cieus, il a tellement celles des cœurs, qu'il pourroit contribuer beaucoup par ses discours à attiser les fureurs & les emportemens des peuples, s'il n'étoit sous la dépendance du magistrat. Que cette expression ne choque point. Je sai que le clergé forme une société indépendante, que ce seroit violer les droits les plus naturels de

H 5 cette

cette société que de l'assujettir. Son indépendance est une suite de sa propre constitution. Elle agit par des vues bien différentes de celles que se propose la société civile. Son but prochain & immédiat, c'est la pureté du culte, & la fin dernière, le salut des âmes ; au lieu que la société civile s'occupe uniquement du corps & de ses besoins. On n'a point à craindre l'inconvénient de voir un état se former dans un état, *imperium in imperio*, comme parlent les politiques, tant qu'elles agiront chacune dans sa sphère.

Mais si les deux sociétés sont invitées à se rapprocher l'une de l'autre par l'intérêt mutuel qu'elles trouvent à former une confédération, c'est alors qu'il est à craindre, que l'une n'empiète sur les droits de l'autre ; ce qui ne peut que causer de très-grands maux dans un état. Que l'église, par exemple, ajoute à ses droits légitimes ceux de la société civile qu'elle aura usurpés ; qu'outre les intérêts de l'âme dont elle est chargée, elle veuille encore étendre ses soins jusques sur ceux du corps, elle réclamera alors comme de droit une supériorité sur l'état dans les cas de compétence ; & comme elle a, ou prétend avoir une origine divine, tandis que la forme des états n'est que d'institution humaine, elle ne manquera pas de raisons ni de pouvoir pour faire valoir son droit. C'est ce dont la cour de Rome

me pourroit fournir grand nombre d'exemples éclatans. Habile dans le choix des circonstances, & employant presque toujours à propos la fermeté & la souplesse, elle n'a rien négligé, & a mis à profit les troubles intérieurs des états, pour élever la chaire apostolique au dessus du trône des potentats de la terre. Mais elle a toujours trouvé une barrière insurmontable dans la noble & digne résistance de l'église Gallicane. Que l'état à son tour veuille se soumettre l'église, qu'il s'arroge le droit de décider des points de foi & de régler à son gré les choses qui sont d'institution divine, qu'il sacrifie en un mot la religion à la politique, c'est le même inconvenient.

L'état, en s'unissant avec l'église, a eu en vue ces trois motifs. 1^o. De conserver l'essence & la pureté de la religion; 2^o. d'en augmenter pour lui l'utilité & d'en retenir tous les avantages possibles; 3^o. de prévenir les desordres auxquels l'indépendance naturelle de l'église auroit pu donner lieu. Pour l'église, elle a accepté cette alliance qui lui étoit offerte par la société civile, afin de se mettre à l'abri de toute violence extérieure, & de jouir avec plus de sûreté de ses droits naturels. Par cette union cimentée entre ces deux sociétés, l'église s'est engagée à employer au service de l'état toute son influence sur les esprits, & l'état

à son tour s'est obligé à pourvoir à la subsistance des ministres de la religion, à la protéger & défendre contre toutes ses rivales. Il a revêtu la juridiction ecclésiastique du pouvoir coactif; mais ce pouvoir ne peut agir ni se déployer que dans ce qui concerne la réformation des mœurs, & il ne peut s'étendre jusqu'aux opinions qui ne peuvent être forcées. C'est la molle persuasion qui les introduit dans l'esprit. D'ailleurs, l'état n'ayant aucun empire sur les opinions, il est visible qu'il ne sauroit donner à l'église le pouvoir de les contraindre, l'autorité qu'il acquiert dans les matières ecclésiastiques, comme une suite des privilèges qu'il accorde à l'église, ne peut toucher aux dogmes de foi, ni aux choses qui sont de droit divin. Il est censé s'être soumis à l'autorité de l'église dans ces matières. Je parle d'un état attaché à la communion Romaine. Mais ces deux articles seuls exceptés, tout le reste ressortit à son tribunal. Tout ce qui n'est que d'institution humaine dans la police ecclésiastique, quoique l'ouvrage même de l'église universelle, n'est admis & ne doit l'être dans les états catholiques que par l'autorité du souverain, & peut être rejeté, comme on l'a fait en France à l'égard du concile de Trente. Car si ce concile y est reçu pour la foi, il y est reprouvé pour la discipline comme contraire

contraire aux libertés de l'église Gallicane.

C'est encore un problème dans la Réforme, si les Princes sont nés chefs de la religion chrétienne comme de la société civile. Grotius prétend que cette prérogative appartient de droit aux Princes. Ce qu'il prouve par l'exemple des Empereurs, qui, pour ne pas subir le joug tyrannique du clergé, ont fait quelquefois eux-mêmes des formulaires de foi pour la décision des controverses. Mais malheureusement ces Princes étoient hérétiques; & leurs *henotiques*, leurs *types*, leurs *Ethèses* & autres semblables décrets, sont détestés unanimement par les orthodoxes. Le sentiment de Grotius déplut beaucoup au clergé réformé des Provinces-Unies, & fit dire de lui qu'il étoit meilleur jurisconsulte que théologien. Quelque ardeur que le clergé protestant montre pour se conserver la juridiction ecclésiastique & le droit de décider, il n'est pas moins sûr que les états s'en sont emparés, & qu'ils ne reconnoissent qu'eux seuls pour juges de la foi.

Cela est évident par rapport à l'Eglise Anglicane, dont le Roi est reconnu chef. Comme les évêques tiennent de lui toute leur autorité, leur juridiction n'est que précaire. Il peut faire d'un évêque un laïque, sans autre raison que sa volonté même. A Rome l'église est une monarchie tempérée par l'aristocratie; & quelles que soient ses prétentions, en
qualité

qualité d'église matrice & de centre de réunion pour tous les fidèles, elle ne sauroit pourtant agir qu'avec le concours & l'approbation des églises particulieres de chaque nation : mais à Londres, ce centre de la liberté civile & politique, l'église est despotique ; & lorsque le souverain a parlé, le partage des évêques est de se taire, d'obeir & de mettre leur front dans la poussiere. Toute la suprématie ecclésiastique réside dans le souverain.

Si nous passons en Hollande, nous verrons que les états se l'attribuent également. *Sur quoi, disent-ils, usant de l'autorité qui nous appartient en qualité de souverains magistrats, selon la sainte parole de Dieu, & en suivant les exemples des Rois, Princes & villes qui ont embrassé la reformation de la religion.* Tel est le decret porté par nosseigneurs les états généraux des sept Provinces-unies. Ils n'hésitent point à se rendre les arbitres de la religion ; ils posent pour indubitable que tous les Princes réformés ont cette puissance de droit divin.

Il est dur sans doute pour les ministres de voir passer dans les mains des laïques toute l'autorité ecclésiastique : mais après en avoir dépouillé les ecclésiastiques de la communion Romaine, sous prétexte de l'abus qu'ils en avoient fait, convenoit-il qu'on le leur laissât à eux-mêmes ? N'étoit-il pas à craindre qu'ils n'en fissent le même abus ; & par
cela

cela même n'étoit-il pas naturel que cette autorité, puisqu'il en faut absolument une, fût confiée aux mêmes mains qui tiennent les rênes du gouvernement? Les ministres auront beau réclamer contre cette usurpation, ils ne réussiront qu'à se condamner eux-mêmes. Ils n'entrent point dans la chaîne, qui unit les prélats de l'église Romaine aux apôtres. La Réforme a rompu le fil de la succession. Si l'autorité ecclésiastique n'y est point attachée, pourquoi ne se seroit-elle point aussi-tôt fixée entre les mains des souverains, qu'entre celle des ministres?

Dans les états Catholiques, les Princes sont également les chefs des églises nationales. Ils ressemblent en cela aux Princes protestans, qui gouvernent avec autorité les églises de leur domination. L'autorité suprême ou la suprématie politique leur appartient tellement, que sans leur approbation aucun ministre ne peut être élevé à un poste public dans la société religieuse; qu'ils ont droit de convoquer des Synodes ecclésiastiques, dont les decrets n'ont force de loi dans leurs états que lorsqu'ils sont revêtus de leur autorité; qu'ils ont le pouvoir de censurer non seulement les abus qui se commettent dans la juridiction coactive qu'ils ont confiée à leurs églises, mais encore ceux qu'elles peuvent commettre dans l'exercice de leurs droits naturels, comme, par exemple, dans l'excommunication.

munication. Car comme cette peine canonique est toujours suivie de préjudices civils, il appartient aux Princes d'arrêter ou de laisser agir la main qui la lance. Mais en quoi ils diffèrent des Princes Protestans, c'est que, s'ils sont chefs de l'église nationale dans toutes les choses relatives à son état d'église nationale, qui est une chose d'institution purement humaine, ils lui sont soumis en tant qu'elle est une société religieuse & un établissement d'institution divine. Ils respectent en enfans soumis tous les liens qui attachent l'église nationale à l'église universelle; & cette église à son tour reconnoît sa dépendance dans les liens par lesquels elle tient aux états. Souveraine, lorsque de concert avec les autres églises nationales elle prononce sur les matières de foi, elle n'est plus que sujette dans ce qui concerne son alliance politique avec l'état.

La tolérance & l'exclusion des non-conformistes de tout emploi, voilà les deux moyens uniques, avec lesquels un Prince, soit Catholique, soit Protestant, peut arrêter les desordres qui naissent de la multiplicité des religions. Par le premier, il ne donne point atteinte aux justes libertés de ses sujets; par le second, il leur ôte tout pouvoir de nuire. Devient-il intolérant? il énerve son pays par la perte d'un grand nombre de sujets que la persécution en chasse. Admet-

il les non-conformistes dans les charges & dans les dignités ? il livre l'église à ses ennemis, & l'état lui-même devient le théâtre des guerres les plus sanglantes.

Vous me demanderez peut-être quels sont ceux qu'on doit tolérer, & dans quelles bornes il convient de resserrer la tolérance qu'on doit avoir pour eux. Si le magistrat n'a point d'autorité sur la religion, si la conscience n'est point de son ressort, comme je suis obligé d'en convenir dans mes principes, que faudra-t-il qu'il fasse, si, par exemple, sous son empire il s'élève quelques dévots de l'Alcoran ? Pourra-t-il leur refuser une Mosquée ? Non, sans doute, puisqu'il ne le pourroit qu'en gênant leur conscience, sur laquelle il n'a point d'empire. Voilà déjà une conséquence du *commentaire philosophique*. Mais si ces Mahométans se croient obligés en conscience de prêcher leur doctrine & de se faire convertisseurs, faudra-t-il les laisser faire, pourvu qu'ils se comportent modestement & qu'ils ne soient point séditieux ? Qui en doute ? Agir autrement, ce seroit gêner leur conscience, ce qui par la supposition n'est pas permis. *Voilà donc, comme raisonne subtilement l'intolérant Bossuet, tous les états obligés à tolérer les prédicans de toutes les sectes, c'est-à-dire, à supporter la séduction, sous prétexte qu'elle fera la modeste jusqu'à ce qu'elle ait*

ait pris racine, & qu'elle ait acquis assez de force pour attaquer ou pour opprimer tout ce qui pourra s'opposer à ses desseins. Ou s'il est permis de prévoir & de prévenir ce mal, il est donc permis de l'étrouffer dès sa naissance, aussi bien que de le réprimer dans son progrès, & la tolérance n'est plus qu'un nom en l'air.

Cette difficulté, je l'avoue, est pressante, & il ne paroît guere possible de nier ces conséquences qui semblent porter un coup mortel à la tolérance. Si elle doit avoir lieu par rapport aux hérétiques, pourquoi ne l'auroit-elle pas à l'égard des Mahométans? Les mêmes raisons combattent pour ou contre la tolérance. Elle ne peut franchir les bornes de l'église, qu'elle ne franchisse celles du Christianisme même. Il faut se résoudre à tolérer les Mahométans si l'on tolère les hérétiques. J'en conviens, & je ne vois pas quel si terrible inconvénient il en résultera pour le Christianisme. En vérité s'est trop se défier de ses forces, que de craindre pour lui quelque chose du Mahométisme. Cette imposture n'a de force que celle qu'elle emprunte des armes. Or si elle employoit ce moyen violent pour se répandre dans les états chrétiens, on convient qu'il seroit permis aux Princes Chrétiens de la repousser violemment de leurs états; non tant qu'elle seroit une erreur qui gagneroit & infecteroit les esprits, mais
entant

tant qu'elle employeroit la force des armes pour violenter les consciences. Destituée de la force des armes, elle n'est pas dangereuse; & il n'est nullement à craindre qu'elle fasse des conquêtes sur les Chrétiens. Mais comme elle ouvre un champ vaste aux plaisirs par la polygamie qu'elle autorise, elle pourroit être par-là dangereuse, qu'elle ne le feroit pas par ses raisonnemens. Mais qui vous a dit qu'un Prince Chrétien ne pourra pas faire une loi qui défende la polygamie dans tous ses états? Il le pourra d'autant plus, qu'il dépouillera par-là le Mahometisme de ce qu'il pourroit avoir de plus séduisant, pour débaucher les cœurs, sans blesser la liberté de conscience. On peut bien être Mahométan, & n'avoir qu'une femme. Or cette restriction étant une fois posée, que pouvez-vous craindre pour un chrétien à qui l'on prêcherait l'Alcoran? Les chrétiens gagneroient plus dans cette tolérance que les Mahometans.

Mais tolérera-t-on les Apôtres du Dèisme & de l'Athéisme? Non, vous dirai-je, ils ne sont ni les uns ni les autres dans le cas de la tolérance. Quel motif, par exemple, pourroit pousser l'athée à dogmatiser? Peut-il alleguer aux Magistrats cette sentence de S. Pierre, *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*? L'athée est à lui-même son Dieu, il n'en connoît point d'autre;

ait pris racine , & qu'elle ait acquis assez de force pour attaquer ou pour opprimer tout ce qui pourra s'opposer à ses desseins. Ou s'il est permis de prévoir & de prévenir ce mal , il est donc permis de l'étouffer dès sa naissance , aussi bien que de le réprimer dans son progrès , & la tolérance n'est plus qu'un nom en l'air.

Cette difficulté , je l'avoue , est pressante , & il ne paroît guere possible de nier ces conséquences qui semblent porter un coup mortel à la tolérance. Si elle doit avoir lieu par rapport aux hérétiques , pourquoi ne l'auroit-elle pas à l'égard des Mahométans ? Les mêmes raisons combattent pour ou contre la tolérance. Elle ne peut franchir les bornes de l'église , qu'elle ne franchisse celles du Christianisme même. Il faut se résoudre à tolérer les Mahométans si l'on tolère les hérétiques. J'en conviens , & je ne vois pas quel si terrible inconvénient il en résultera pour le Christianisme. En vérité s'est trop se défier de ses forces , que de craindre pour lui quelque chose du Mahométisme. Cette imposture n'a de force que celle qu'elle emprunte des armes. Or si elle employoit ce moyen violent pour se répandre dans les états chrétiens , on convient qu'il seroit permis aux Princes Chrétiens de la repousser violemment de leurs états ; non entant qu'elle seroit une erreur qui gagneroit & infecteroit les esprits , mais

entant

entant qu'elle employeroit la force des armes pour violenter les consciences. Destituée de la force des armes, elle n'est pas dangereuse; & il n'est nullement à craindre qu'elle fasse des conquêtes sur les Chrétiens. Mais comme elle ouvre un champ vaste aux plaisirs par la polygamie qu'elle autorise, elle pourroit être par-là dangereuse, qu'elle ne le seroit pas par ses raisonnemens. Mais qui vous a dit qu'un Prince Chrétien ne pourra pas faire une loi qui défende la polygamie dans tous ses états? Il le pourra d'autant plus, qu'il dépouillera par-là le Mahometisme de ce qu'il pourroit avoir de plus séduisant, pour débaucher les cœurs, sans blesser la liberté de conscience. On peut bien être Mahométan, & n'avoir qu'une femme. Or cette restriction étant une fois posée, que pouvez-vous craindre pour un chrétien à qui l'on prêcherait l'Alcoran? Les chrétiens gagneroient plus dans cette tolérance que les Mahometans.

Mais tolérera-t-on les Apôtres du Deïsme & de l'Athéisme? Non, vous dirai-je, ils ne sont ni les uns ni les autres dans le cas de la tolérance. Quel motif, par exemple, pourroit pousser l'athée à dogmatiser? Peut-il alleguer aux Magistrats cette sentence de S. Pierre, *il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes*? L'athée est à lui-même son Dieu, il n'en connoît point d'autre ;

&c

& par cela même il n'a point de conscience à redouter. Destiné qu'il est de cette grande protection, il demeure exposé à toute la rigueur des loix. C'est un féditieux, qui ose fouler aux pieds les loix humaines, au dessus desquelles il ne croit rien. Si ce frein n'est pas assez puissant pour le retenir dans son devoir, quel autre pourra le faire, tandis qu'il n'en a point d'autre? Le magistrat doit donc en purger la société, non en le faisant expirer dans les flammes, mais en le renfermant pour le reste de ses jours. Par la même raison, le magistrat doit sévir contre ceux qui donnent atteinte au dogme de la providence, & à la difference essentielle qui se trouve entre le juste & l'injuste. Ces trois principes de la religion naturelle sont absolument nécessaires pour assurer les fins de la société. C'est pourquoi le magistrat doit veiller à leur soutien, & déployer la sévérité des loix contre leurs agresseurs. Quant au Déiste, qui professe ces trois articles, il ne doit pas non plus être épargné par le magistrat. Quelle raison en effet pourroit le déterminer à dogmatiser? Il croit que, sans blesser sa conscience, il peut embrasser quelque religion que ce soit, être Catholique en France, Protestant en Angleterre, Musulman en Turquie; fondé sur ce principe que le premier devoir que lui prescrit la religion naturelle, c'est de respecter la religion du

pays

pays dans lequel on est né. Il ne peut donc réclamer les droits de sa conscience, lorsqu'il vient à s'échaper en propos indécens contre la religion nationale.

Vous n'avez pas, dira-t-on, résolu la difficulté toute entière. A la bonne heure qu'on doive tolérer les non-conformistes; mais comme il est nécessaire de les comprimer & de resserrer leur liberté, & l'exercice de leur culte aussi bien que de leur zèle, quelle main sera assez habile pour marquer les bornes où la tolérance doit s'arrêter? C'est celle, vous répondrai-je, qui dans une juste balance aura posé le bien de l'état, le repos public, la paix de la société. Mais, repliquerez-vous, ce repos, cette paix, n'est, après tout, qu'un bien temporel. Or il est difficile d'imaginer comment il peut jamais balancer un intérêt de conscience & de religion qui a rapport à des biens infinis; il est difficile de concevoir comment la vue d'un bien temporel & passager peut arrêter, peut limiter l'exercice pur & libre d'un devoir religieux, où la gloire de Dieu & le bonheur éternel des hommes sont intéressés. Rien n'est si fâcheux que d'avoir à comparer l'intérêt du ciel & celui de la terre. Le premier est d'un poids infini, qui engloutit tout, qui emporte tout. L'intérêt de la société ne peut donc fournir aucun motif suffisant, qui puisse

puisse être mis en balance avec l'intérêt de la religion & de la conscience. Mais je veux que le Prince, en vue du bien de la société, ait le droit réel de reprimer plus ou moins telle ou telle secte dans l'exercice de son zèle : quelles seront les bornes de ce droit ? qui les marquera ? Prenez le plus bas degré de servitude & d'oppression pour les sectes, & remontez de-là jusqu'au plus haut point de leur liberté, vous aurez un champ très-vaste, dans lequel la puissance civile & le zèle de religion sont aux prises & luttent ensemble, pour ainsi dire, où ils se choquent & se poussent réciproquement : qui pourra marquer le point précis où l'un ou l'autre doivent s'arrêter ? quelle main assez adroite pourra peser au juste des choses si délicates & qui se subdivisent sans fin ? qui pourra dire précisément, *tel intérêt de la société à tel degré, balance tel intérêt de religion & de conscience, de la part de telle secte, nombreuse & zélée, à tel point, avec tel degré d'influence de ses dogmes sur la pratique, &c. ou bien, telle secte, dans telles circonstances, doit être comprimée justement jusqu'à un tel point, dans l'usage de telle liberté, ou de tel moyen, puis de tel autre, &c.* Qui ne voit que tout ceci mène à des discussions subtiles, jusqu'à l'infini, & que le meilleur moyen d'en sortir, seroit peut-être de ne tolérer aucune secte opposée à la religion nationale,

tionale , ou de les tolerer toutes sur le même pied.

L'embarras , je l'avoue , seroit infini ; & ce seroit un labyrinthe dont on ne sortiroit jamais , s'il étoit question de peser les dogmes des différentes sectes & les raisons dont elles les soutiennent , afin de distribuer au juste la tolerance , selon le merite de chacune. Le Prince doit la régler , la resserrer ou l'étendre selon la morale qu'elles professent , parce que c'est la morale seule qui peut avoir de l'influence sur le gouvernement. Quels que soient les dogmes qui composent le symbole des différentes sectes , il est certain , que , pourvu qu'elles aient les mêmes sentimens sur la morale , elles contribueront également au bonheur de l'état. Il n'en faut pas davantage au Prince , pour leur permettre à toutes d'aller au ciel par quel chemin il leur plaira. Qu'un homme soit bon citoyen , c'est tout ce qu'on lui demande. Après cela , qu'il croie la presence réelle ou non , c'est la même chose pour l'état. Si les sectes péchent dans la morale par quelque endroit , il ne sera pas difficile de resserrer la tolerance d'une maniere propre à correspondre aux justes fins du gouvernement. Le Mennonite , par exemple , qui croit que c'est commettre un péché que d'infliger une punition capitale , doit être exclus de la magistrature. Le Quaker ,

192 TOLERANCE CIVILE.

ker, qui regarde la guerre même défensive comme anti-chrétienne, ne doit pas résider dans les places de guerre. Il n'y a aucun intérêt de secte qui puisse prévaloir contre le repos public. Le souverain pourroit dire à quelqu'un de ces hommes qui sont possédés de l'esprit du prosélytisme : vous auriez raison de vous plaindre de moi, si je voulois forcer votre conscience à embrasser ma religion que vous croyez fausse, parce qu'un intérêt temporel ne doit jamais balancer un intérêt de religion & de conscience; mais vous avez tort de trouver mauvais, qu'en respectant votre conscience, je prenne des mesures convenables contre vous pour assurer le repos public, & que j'oppose à votre zèle religieux des barrières suffisantes. En supposant que vous êtes dans la vraie religion, vous ne feriez jamais tant de bien que vous feriez de mal. Vous bouleverseriez mon état. Vous croïez-vous assez favorisé des dons du ciel, pour compenser ce mal par quelques conversions que vous pourriez faire ? Ce que Dieu exige de vous, c'est que pour vous sauver vous ne troubliez point l'état dans lequel il vous a fait naître.

Fin du second Livre.